Département du territoire

Office du patrimoine et des sites

Service cantonal d'archéologie

République et canton de Genève

Archéologie genevoise 2016-2018

Patrimoine et architecture
Série archéologie
n° 4



Département du territoire

Office du patrimoine et des sites

Service cantonal d'archéologie

République et canton de Genève

Archéologie genevoise 2016-2018

Patrimoine et architecture
Série archéologie
n° 4

Préface

En cette période de profonds changements sociétaux, écologiques et environnementaux, l'archéologie prend d'autant plus d'importance qu'elle permet de révéler l'empreinte que l'être humain a laissée sur le territoire, exprimant son histoire, ses racines et ses actions menées à chaque bouleversement survenu au cours des derniers millénaires.

Concernant les interventions du service cantonal d'archéologie, nous avons à cœur de rappeler le vaste chantier de fouilles archéologiques ouvert pendant près de trois années sur l'esplanade de Saint-Antoine. Les vestiges mis au jour font l'objet d'une protection particulière depuis novembre 2015 en vue de la réalisation d'un musée archéologique. Ce projet, issu de la volonté populaire et né d'un concours, est élaboré conjointement par la ville et le canton de Genève. La richesse du site de Saint-Antoine consiste en une succession de vestiges: un établissement antique, une importante série de sépultures installées dès avant le 4e siècle sur son emplacement, une vaste église funéraire fondée au cours de l'Antiquité tardive ainsi qu'un ensemble de murailles imposantes appartenant aux fortifications du 16e siècle. La mise en valeur de ces découvertes exceptionnelles nécessite un important travail d'élaboration afin de concevoir le parcours archéologique et les actions de communication à mener autour du futur musée.

Plusieurs interventions à l'intérieur ou à proximité du centre historique de la cité, certaines de grande envergure et d'autres plus modestes, ont apporté leur lot de connaissances. A la Cour de Saint-Pierre, les découvertes s'inscrivent dans le périmètre du site archéologique de la cathédrale avec des vestiges témoignant d'une occupation remontant au milieu du 1er siècle av. J.-C. Plus récentes sont les sépultures exhumées qui rappellent l'existence du cimetière aménagé devant la cathédrale au cours du Moyen Age. Quant à l'époque moderne, elle est évoquée par la mise au jour de caves qui ont fourni une série de fragments de céramiques du 18e siècle. Une vaste fosse-dépotoir documentée à la rue Etienne-Dumont vient enrichir cet inventaire: elle permet de restituer la composition du vaisselier des familles genevoises de cette époque.

Au Bourg-de-Four, l'archéologie du bâti, qui consiste à étudier les élévations des constructions en bénéficiant des ouvertures de chantiers de rénovation, fournit une aide précieuse pour aborder l'histoire et l'évolution du parcellaire médiéval. Au boulevard Helvétique et à la rue de l'Athénée, des pans entiers des fortifications du 18e siècle ont été dégagés lors du suivi des tranchées réalisées pour installer de nouvelles conduites et canalisations. Ces investigations sont importantes car elles débouchent parfois sur la découverte de galeries susceptibles d'être protégées et mises en valeur. Enfin, les ultimes fouilles archéologiques menées dans le cadre de la réalisation de la plage des Eaux-Vives ont permis de grandes avancées dans la connaissance des premières occupations préhistoriques sur les rives du lac, avec la découverte de l'un des plus anciens établissements humains de la rade de Genève.

Plus loin du centre-ville, une occupation du Premier âge du Fer, datée entre le 6e et le 5e siècle av. J.-C., a été révélée à la faveur des fouilles menées au Grand-Saconnex, dans le cadre du vaste projet de la route des Nations. Il s'agit d'une découverte intéressante car cette période est très peu connue en territoire genevois, excepté un foyer contemporain à proximité du temple protestant de Vandœuvres. A la rue des Trois-Fontaines, dans le village de Cartigny, une petite nécropole à incinération est apparue sous la couche de terre végétale. Les urnes cinéraires et les céramiques associées fournissent une datation comprise entre 20 av. J.-C. et 30 apr. J.-C. Aucune trace de l'établissement contemporain n'a pu être identifiée à ce jour et nous serons vigilants quant aux futurs projets qui se développeraient à proximité.

Sur le territoire de la commune de Laconnex, les vestiges d'un bâtiment à vocation agricole de la seconde moitié du 4e siècle sont apparus lors des décapages entrepris en vue de l'exploitation d'une gravière. Deux inhumations carolingiennes découvertes à proximité témoignent de la fréquentation du site pendant plusieurs siècles.

A Compesières, le chantier de réhabilitation des dépendances de la commanderie a nécessité une intervention des archéologues. Si quelques fragments de céramiques indiquent une présence humaine en ces lieux au cours du premier millénaire av. J.-C., c'est à partir de l'Antiquité que les vestiges donnent une image plus précise de l'occupation du site. La mise au jour de deux bâtiments du Moyen Age évoque la présence des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont le siège était établi à Compesières.

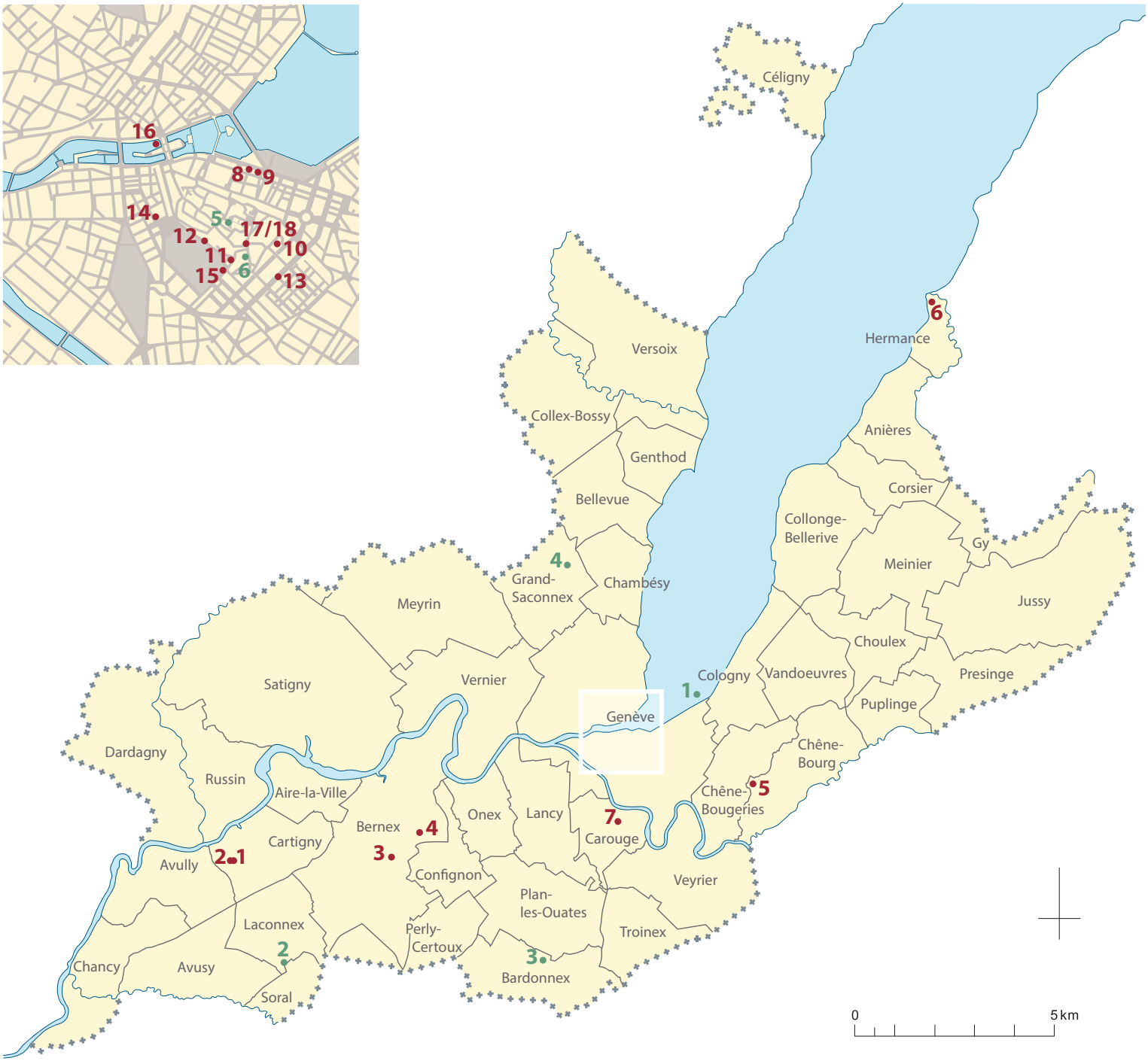
L'ancien centre religieux de Vuillonnex Saint-Mathieu, déjà étudié par le passé et situé sur le territoire de la commune de Bernex, a fait l'objet d'une fouille de grande envergure qui a révélé des vestiges très importants. Ils renouvellent notre regard sur ce site médiéval, dont les origines remontent au 9e siècle. Au sud de ces découvertes et à proximité de la route de Chancy, un tronçon d'une voie antique a été mis au jour. Il s'agit vraisemblablement de la route reliant la cité de Genève à Chancy, où se trouvait un *castrum* romain assurant le contrôle du passage sur le Rhône.

Enfin, dans le village d'Hermance, un projet de construction a laissé apparaître des fondations appartenant à l'un des rares exemples d'habitation remontant aux origines médiévales du bourg qui soit attesté par l'archéologie.

Forte de ces découvertes, qui embrassent les siècles de la Préhistoire à l'époque moderne, l'archéologie reflète l'évolution de notre territoire en lien avec les cultures humaines qui s'y sont succédé. Nous sommes convaincus que cette approche viendra enrichir les discussions visant à donner un sens au développement de ce territoire. Dans cet esprit, le futur musée de l'esplanade de Saint-Antoine, qui comprendra une salle de médiation ouverte sur les vestiges archéologiques, constituera le lieu idéal où tenir ces débats.

Jean Terrier
Archéologue cantonal.

Lieux de découvertes du canton de Genève



Sommaire

Articles

1. **La station littorale néolithique de Genève-La Grange – La fouille préventive d'un village oublié sous la plage publique des Eaux-Vives** Pierre Corboud 7

2. **Du Bas Empire à l'époque carolingienne – Un établissement rural entre Laconnex et Soral** Philippe Ruffieux, avec la collaboration de Gionata Consagra, Isabelle Plan et Cindy Vaucher 17

3. **Deux bâtiments liés au domaine des Hospitaliers de Compesières?** Isabelle Plan 33

4. **Le Pré-du-Stand au Grand-Saconnex – De l'occupation Hallstatt à la route des Nations** Michelle Joguin Regelin et Isabelle André 46

5. **La Cour de Saint-Pierre à Genève – Données complémentaires issues d'une fouille de sauvetage** Philippe Ruffieux, avec la collaboration d'Isabelle André et de Michelle Joguin Regelin 57

6. **Rue Etienne-Dumont 12-14 à Genève – Sondage archéologique et présentation des collections de céramiques modernes** Evelyne Broillet-Ramjoué et Michelle Joguin Regelin 73

7. **Trouvailles monétaires dans le canton de Genève de 2016 à 2018** Matteo Campagnolo 84

Notices

Campagne 91
1. Cartigny, route de Vallière 36-42
2. Cartigny, rue des Trois-Fontaines 5, 5A et 5B
3. Bernex, En Saule
4. Bernex, église Saint-Mathieu de Vuillonnex, route de Pré-Marais
5. Chêne-Bourg, Sous-Moulin
6. Hermance, rue du Midi 26
7. Carouge, rue des Horlogers 4-16

Ville 99
8. Genève, rue Robert-Céard 2
9. Genève, place du Port 2 – quai Général Guisan 26
10. Genève, esplanade de Saint-Antoine
11. Genève, rue René-Louis-Piachaud 4, anciens manèges de Saint-Léger
12. Genève, rue de la Croix-Rouge
13. Genève, boulevard Helvétique – rue de l'Athénée
14. Genève, boulevard du Théâtre 11
15. Genève, rue Saint-Léger, angle cours des Bastions
16. Genève, Ponts-de-l'Ile
17. Genève, place du Bourg-de-Four 27– rue Chausse-Coq 7
18. Genève, place du Bourg-de-Four 14

Articles

La station littorale néolithique de Genève – La Grange

Pierre Corboud

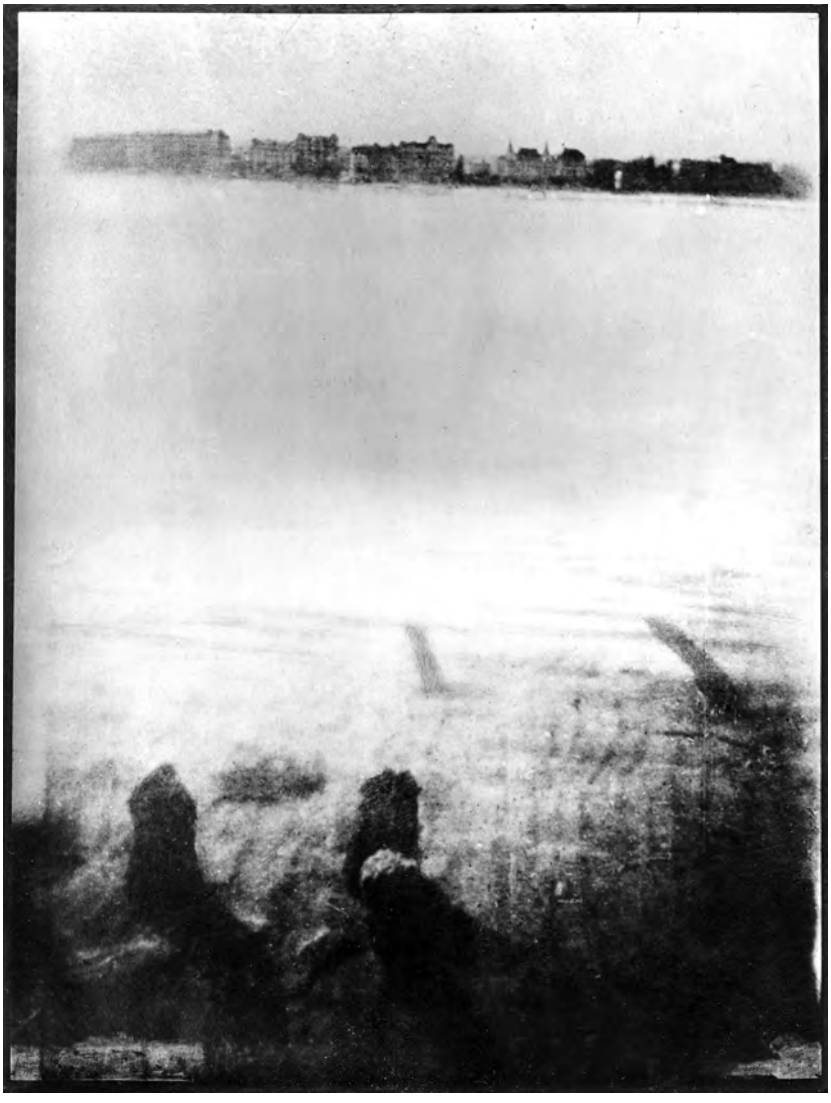
1.

La fouille préventive d'un village oublié sous la plage publique des Eaux-Vives

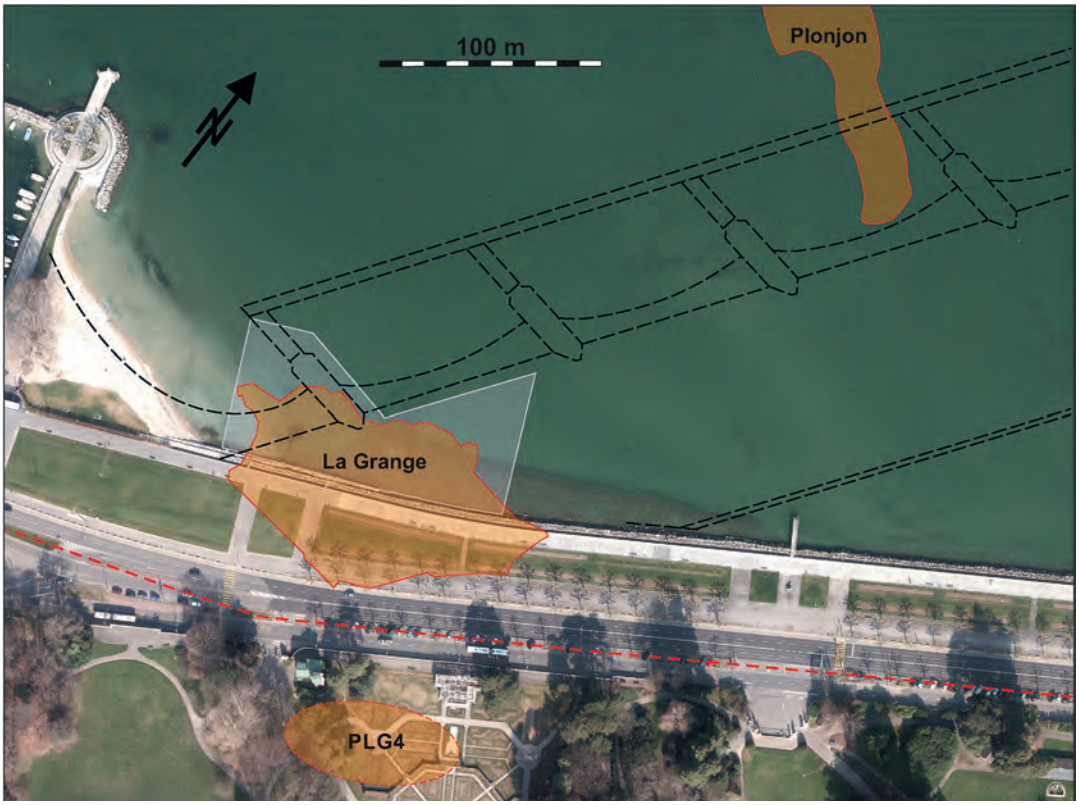
Entre l'automne 2009 et le printemps 2013, la vaste station littorale de Genève – Le Plonjon a fait l'objet d'une fouille préventive : elle était destinée à être partiellement recouverte par les remblais de la nouvelle plage publique des Eaux-Vives. Les vestiges de ce site étaient surtout menacés à moyen terme par l'érosion considérable qui s'exerce dans la Rade par vent du nord-est. Un second établissement littoral, celui de La Grange, partiellement conservé sous le quai Gustave-Ador, à l'est de Baby-Plage, devait aussi être recouvert par les remblais de la plage. L'étude de la partie lacustre immergée de ce site s'est déroulée en 2017 et 2018. Elle révèle qu'il s'agit de l'un des plus anciens établissements humains de la rade de Genève, occupé durant le Néolithique final.

Le 21 juin 2019 était inaugurée la plage publique des Eaux-Vives, un nouvel espace de baignade et de détente aux portes de Genève. Cette plage est en lien avec l'agrandissement du port de la Société Nautique et la création d'un nouveau port public. Ce dernier est destiné à déplacer plus en amont les bateaux amarrés à la hauteur du quai Marchand et les vétustes installations des pêcheurs professionnels.

Il aura fallu bien des années pour que le projet nommé Plage+Port soit réalisé, après nombre d'épreuves administratives et d'oppositions, pour répondre enfin au manque d'espaces de baignade proches de la ville. Ce délai fut toutefois favorable aux archéologues, qui en ont profité pour prélever et étudier en plongée une des plus grandes stations littorales préhistoriques conservée sous les eaux de la rade de Genève : la station Bronze final du Plonjon[1].



1 Photographie des pieux de la station de La Grange prise en avril 1921 par Louis Reverdin, probablement depuis une barque.



2 Vue aérienne de la rive des Eaux-Vives avant les travaux de la nouvelle plage, avec la position de la fouille de 2003 (PLG4) et l'extension des pilotis relevés en 1904 et en 1921 (La Grange). En gris, l'extension du caisson de palplanches réservé pour la fouille de la partie immergée du site. Les traits noirs marquent le projet de plage des Eaux-Vives. En haut à droite, l'extrémité de la station Bronze final du Plonjon, fouillée entre 2009 et 2013. Le traitillé rouge indique la limite de la rive avant la construction du quai Gustave-Ador en 1923.

Pourtant, un deuxième établissement préhistorique littoral, moins bien connu, était aussi présent dans le périmètre des travaux de génie civil : la station du Néolithique final appelée Genève – La Grange, signalée dès 1921 un peu en amont de la petite plage de Baby-Plage. La moitié de la surface de cette station était encore conservée dans le lac, au pied du quai Gustave-Ador, tandis que l'autre moitié est recouverte par le quai, achevé en 1923 **FIG 2**.

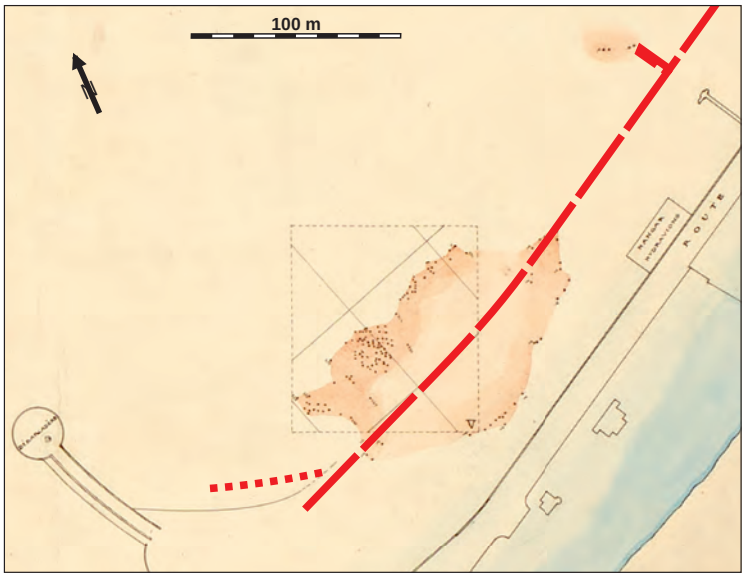
La fouille préventive de cette deuxième station, menacée d'être définitivement inaccessible sous les remblais de la nouvelle plage, a été réalisée entre le mois de novembre 2017 et celui d'octobre 2018, avec une interruption de neuf mois. Si la surface archéologique étudiée est plus modeste que celle examinée au Plonjon (0,33 ha pour 0,81 ha au Plonjon), les résultats obtenus livrent une image précise de cet établissement humain.

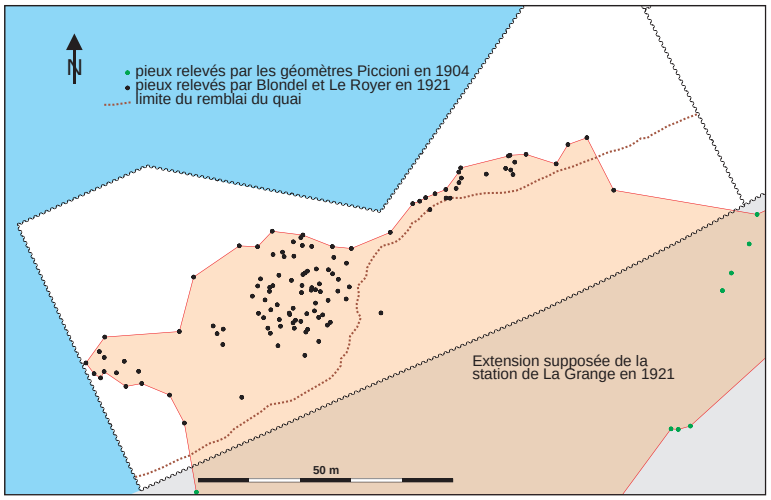
Que reste-t-il des premières occupations humaines préhistoriques établies dans la rade de Genève ?

A la suite des premières prospections archéologiques systématiques effectuées dans la rade de Genève en 1982 et 1985, nous avions acquis la certitude que l'ensemble de la Rade avait pu être occupée par des villages préhistoriques pendant les basses eaux du Léman, entre le Néolithique moyen et l'âge du Bronze final. L'observation des vestiges conservés montrait par ailleurs une action de l'érosion très puissante, principalement lors des forts vents du nord-est (la « bise »). Cette érosion est encore renforcée par l'orientation de l'extrémité aval du Petit-Lac et la construction des quais au milieu du 19e siècle, qui rétrécissent l'émissaire et accentuent les courants.

D'après la première carte des « stations lacustres » de la Rade, présentée en 1881 par Hippolyte-Jean Gosse, les restes d'occupations attribuées à l'âge de la « Pierre polie » et à l'âge du Bronze étaient encore identifiables à son époque sur l'ensemble du Banc de Travers (le haut fond argileux qui occupe l'extrémité du Petit-Lac), ainsi que le long des quais des deux rives[2]. Ils devaient aussi s'étendre dans le port de Genève.

Pourtant, lorsque Louis Blondel et Alexandre le Royer ont réalisé le relevé des pilotis de la Rade, du 9 avril au 6 juillet 1921, la plupart des vestiges observés entre 1852 et 1881 avaient déjà disparus **FIG 1**. La sécheresse historique qui s'est abattue sur





l'Europe, de l'automne 1920 jusqu'au printemps 1922, a favorisé ces observations et mesures.

Relevés de Louis Blondel et d'Alexandre Le Royer en 1921

Dans son article de 1923[3], Louis Blondel mentionne, sur la rive gauche du quartier des Eaux-Vives, une station de La Grange déjà très érodée, sur laquelle il ne comptera que 122 pilotis, y compris ceux relevés en 1904 par les géomètres Piccioni : « La station E (…) est très abîmée, elle est actuellement recouverte par les remblais du nouveau quai. Les relevés Piccioni montrent qu'une partie importante a déjà disparu depuis 1904 [ou alors était déjà recouverte par les remblais du futur quai]. La longueur du noyau encore existant est de 110 mètres sur 30 mètres de largeur. Le contour de cette station, remontant à l'époque de la Pierre polie, est irrégulier et mal défini, l'éloignement des points extrêmes se trouve à 100 mètres du quai ancien. »[4] **FIG 3**.

En effet, en 1923, le quai Gustave-Ador a été étendu dans le lac, sur une largeur d'environ 150 m, recouvrant ainsi la moitié de la station observée entre 1904 et 1921 **FIG 4**. Une masse considérable de remblais, débris de construction et déchets des carrières de pierre de Meillerie (probablement apportés sur les grandes barques du Léman), a été déposée dans le lac, au pied de l'ancien quai qui longeait les propriétés devenues parc de La Grange et parc des Eaux-Vives. Ces remblais ont vraisemblablement été déversés pendant plusieurs mois ou années avant les observations de 1921 **FIG 5**.

Les conditions de fouilles sur le chantier de la plage publique des Eaux-Vives

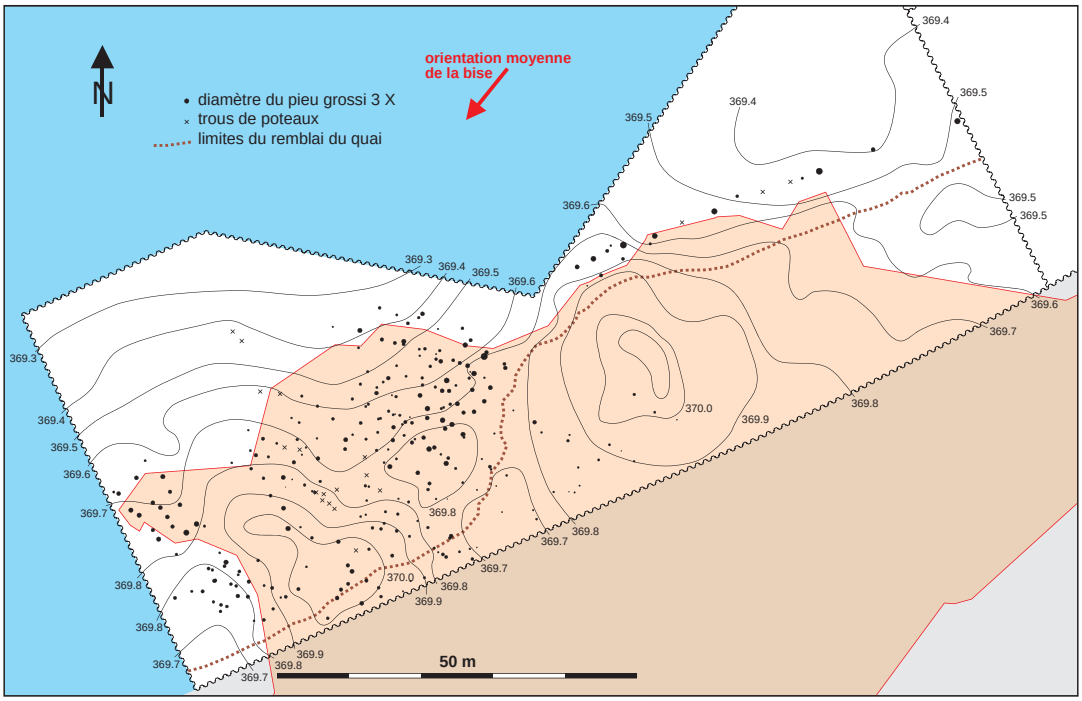
Contrairement à la fouille de la station immergée du Plonjon, étudiée exclusivement en plongée, les travaux archéologiques sur la station de La Grange ont eu lieu dans un caisson asséché de palplanches, implanté parallèlement au quai pour l'aménagement de la plage. La forme du caisson a été étendue vers le lac et vers le nord-ouest, de manière à englober toute la zone comportant les restes de pilotis observés par Blondel et Le Royer en



3 Extrait de la carte dessinée en 1923 par Louis Blondel et Alexandre Le Royer de la station de La Grange, sur la rive du quai Gustave-Ador. Trait rouge : nouveau quai de 1923.

4 Plan des pilotis observés en 1904 et en 1921 sur la station de La Grange.

5 Enlèvement du remblai moderne déposé au pied du quai Gustave-Ador.



6 Limites du caisson de palplanches avec la totalité des pieux prélevés et analysés sur le site de La Grange en 2017 et 2018.



7 Dégagement d'un pieu enfoncé dans l'argile glacio-lacustre.



8 Ensemble de quatre bois couchés trouvés en 2017-2018 sur le site de La Grange, mais dont les étiquettes métalliques trahissent leur provenance du site Bronze final du Plonjon.

1921. Ainsi, la surface du caisson asséché pour la fouille atteignait 0,64 ha. Nous l'avons divisé en 13 couloirs de 10 m de large et de 40 m de long en moyenne, perpendiculairement au quai **FIG 6**.

On pourrait imaginer que la fouille en terrain asséché est beaucoup plus facile que des travaux en plongée sous 3 m d'eau. Mais c'était sans compter la couche de remblais déposée au pied de l'ancien quai, qui pouvait atteindre par endroit plus de 2 m d'épaisseur et contenir des blocs de pierre de plus d'une tonne. En outre, sous une mince couche de sable, le substrat formé d'argile glacio-lacustre gorgé d'eau rendait le sol extrêmement instable. Ce n'est que grâce à une pelle mécanique équipée de chenilles adaptées aux terrains marécageux que les travaux d'excavation ont pu être menés à bien.

La plupart des pilotis conservés étaient masqués soit par les remblais de l'ancien quai, soit par le sable de surface, accumulé en cet endroit par le vent de nord-est **FIG 7**. Plusieurs traces circulaires dans l'argile, comblées par le sable détritique, ont été identifiées comme les témoins de pieux arrachés par les vagues. Au total, 302 bois ont été prélevés et analysés, dont sept étaient modernes et neuf (des bois couchés très érodés) de l'âge du Bronze final. A noter que ces derniers bois proviennent du site du Plonjon, localisé à plus de

130 m en amont. Certaines pièces, fortement roulées, portaient encore l'étiquette métallique posée en 1985 lors du relevé systématique de la station du Plonjon **FIG 8**. Ces trouvailles confirment, si nécessaire, la force considérable des vagues dans la Rade et l'importance d'avoir pu prélever et étudier les derniers vestiges architecturaux du site du Plonjon avant sa disparition inévitable.

Quant aux bois modernes, tous de section ronde et en épicéa, ils ont été abattus entre 1917 et 1920. Ils correspondent vraisemblablement aux piquets de repérage plantés par Blondel et ses collaborateurs lors des relevés de l'année 1921.

Un ou deux villages du Néolithique final sur la rive des Eaux-Vives ?

Avant d'aborder la fouille de la partie immergée de la station de La Grange, une question essentielle se posait : le site d'habitat littoral mis au jour fortuitement en 2003 dans le parc de La Grange, à proximité de la Roseraie (PLG4)[5], lui aussi attribué au Néolithique final, pouvait-il être en relation avec la station localisée sur la rive ? En effet, les seuls éléments de datation connus pour le site immergé consistent en deux objets conservés au Musée d'art et d'histoire de la Ville, soit une lame de poignard en silex du Grand-Pressigny et une hache à polissage facetté, tous deux typiques du Néolithique final, mais dont la provenance n'est toutefois pas assurée.

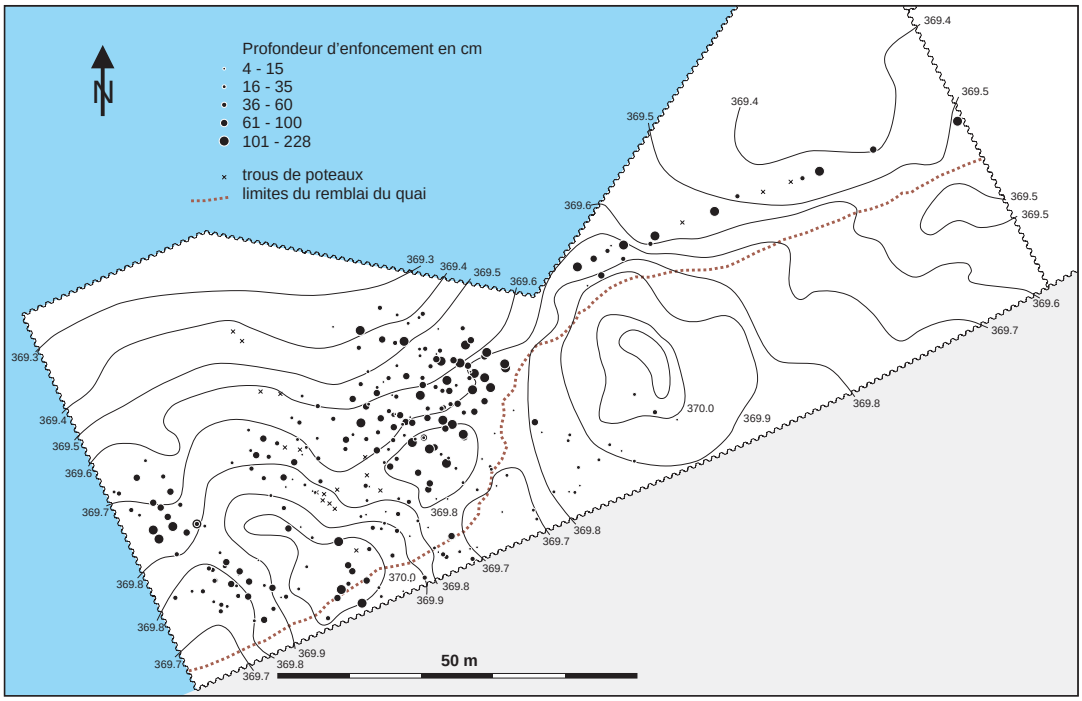
La découverte de 2003 a livré des dates d'abattage des pilotis prélevés comprises entre 2947 et 2791 avant notre ère. En revanche, les datations dendrochronologiques obtenues sur les bois de la station de La Grange s'étendent entre 2705 et 2602 avant notre ère, soit 86 ans plus tard. Il s'agit donc très vraisemblablement de deux établissements distincts et non du même site occupé de manière continue.

Conservation des structures et érosion riveraine

Sur la station de La Grange, aucune trace de couche archéologique n'était conservée. Mais le plus étrange est qu'aucun objet de mobilier n'a pas non plus été retrouvé à l'interface entre l'argile du substrat et le sable détritique de surface **FIG 9**. Malgré une observation attentive de la surface du sol en place, aucun objet en pierre taillée ou polie, ni même une meule ou une molette en granit n'ont été conservés sur le site. A l'évidence, une épaisseur de terrain considérable a disparu, victime de l'érosion après l'abandon du site. La profondeur d'enfoncement des pilotis



9 Coupes de terrain dans la partie occidentale du site. On distingue, sur le fond, le substrat naturel d'argile glacio-lacustre, surmonté par une mince couche de galets lacustres, le tout recouvert par une forte épaisseur de sable détritique accumulée au pied du quai Gustave-Ador.



10 Localisation des différentes profondeurs d'enfoncement des pieux, mesurées depuis la surface du substrat argileux.

s'échelonne de 4 cm, pour les pointes prêtes à être emportées par les courants, à près de 2,3 m pour un des pieux de la palissade conservée du côté du lac **FIG 10**. Nous reviendrons sur ces conditions de conservation lors de l'interprétation de l'évolution du village.

Résultats de l'analyse dendrochronologique

Malgré la piètre conservation des pieux, souvent préservés uniquement au niveau de la pointe, 279 échantillons ont fourni une datation, toutes dans le Néolithique final **FIG 11**. Il s'agit presqu'exclusivement de chêne, la seule exception étant un pieu de hêtre[6]. Il faut préciser que sur les 302 échantillons analysés par le Laboratoire Romand de Dendrochronologie de Cudrefin, 96,7% ont été datés à l'année près, et 253 ont même pu être attribués à une unité architecturale du Néolithique final. Il s'agit d'une proportion exceptionnelle. C'est principalement grâce à la qualité de ces résultats que les interprétations qui suivent fournissent une vision aussi précise de l'évolution de ce village.

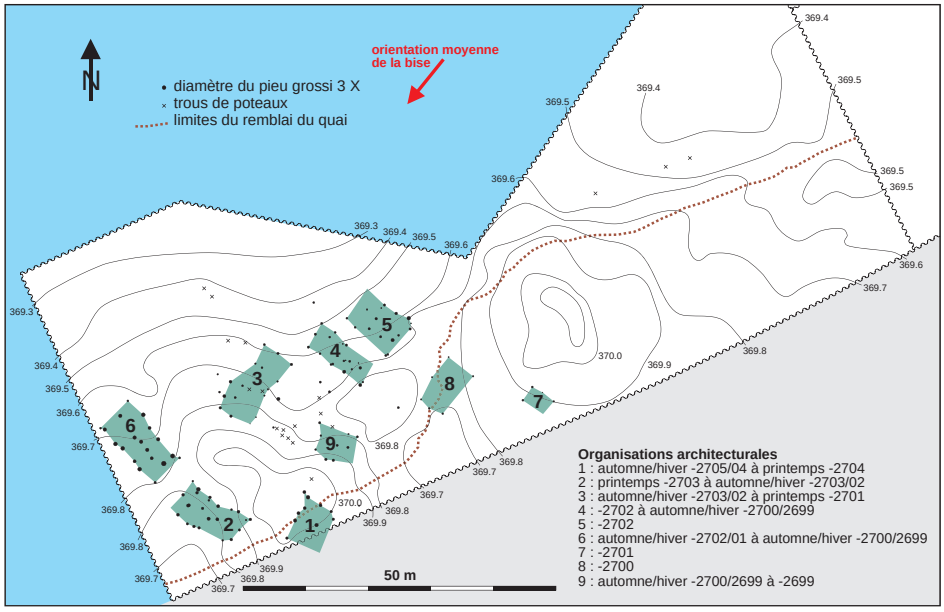


11 Série de rondelles de pieux de chêne échantillonnés, prêtes pour l'analyse dendrochronologique.

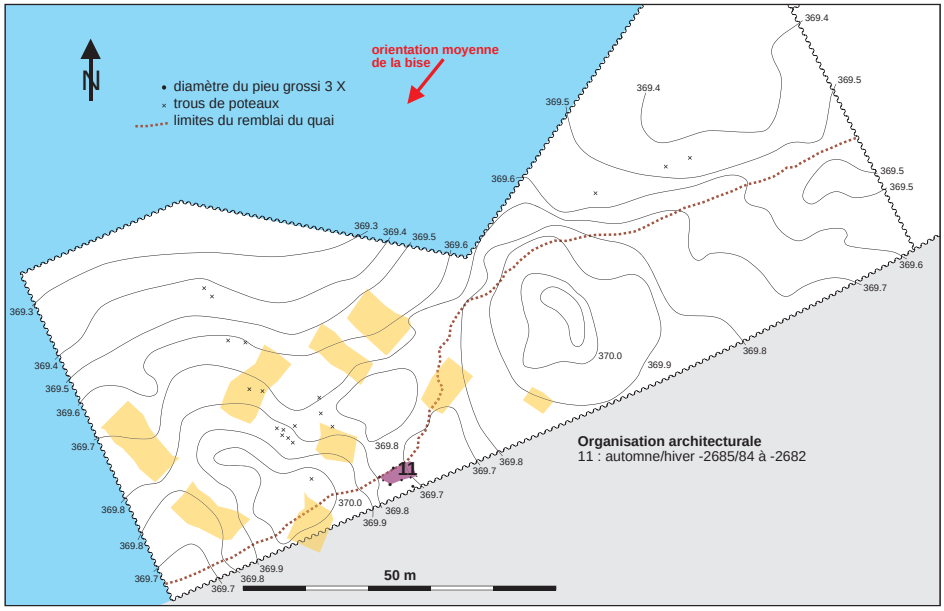
Quatre principales phases d'abattage, pour une durée d'occupation de 104 ans

D'après les bois prélevés dans la zone de la station de La Grange étudiée en 2017-2018, qui représente environ la moitié de la surface du site observée entre 1904 et 1921, quatre phases d'abattage distinctes ont été déterminées.

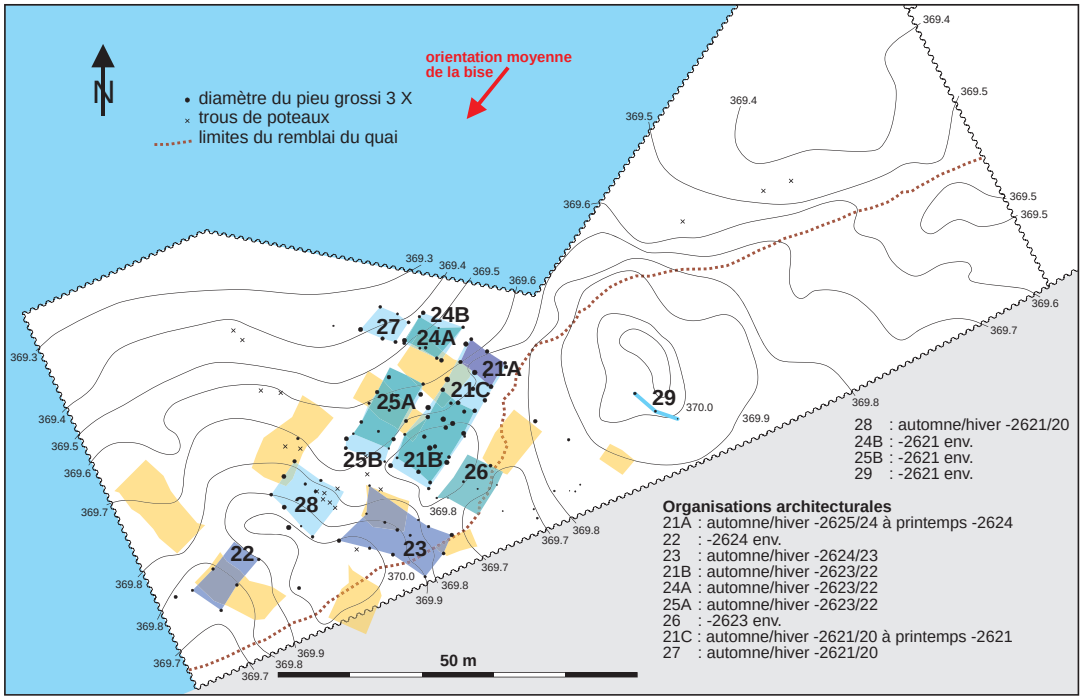
La plus ancienne débute en automne/hiver 2705/04 avant notre ère, pour s'étendre sur une durée de six ans, jusqu'au printemps 2699 av. J.-C. Neuf structures architecturales appartiennent à cette phase, qui compte 130 pieux de chêne **FIG 12**. Ces unités sont localisées dans la partie occidentale de la surface étudiée. Plusieurs maisons sont assez complètes et présentent des dimensions d'environ 5,5 m de large pour 12,5 m de long en moyenne. Ce qui frappe dans leur organisation, c'est leur implantation relativement désordonnée. On remarque deux orientations distinctes, l'une avec le mur pignon face au vent dominant, l'autre avec la faîtière perpendiculaire à cette direction. Il apparaît ainsi ne pas y avoir un plan précis qui régisse l'implantation des habitations.



12 Interprétation de la position des maisons de la première phase d'occupation, dont les bois sont datés de 2705 à 2699 av. J.-C.



13 Deuxième phase d'occupation, de 2685 à 2681 av. J.-C. En jaune, unités de la phase antérieure.



14 Troisième phase d'occupation, de 2625 à 2620 av. J.-C. En jaune, unités des phases antérieures.

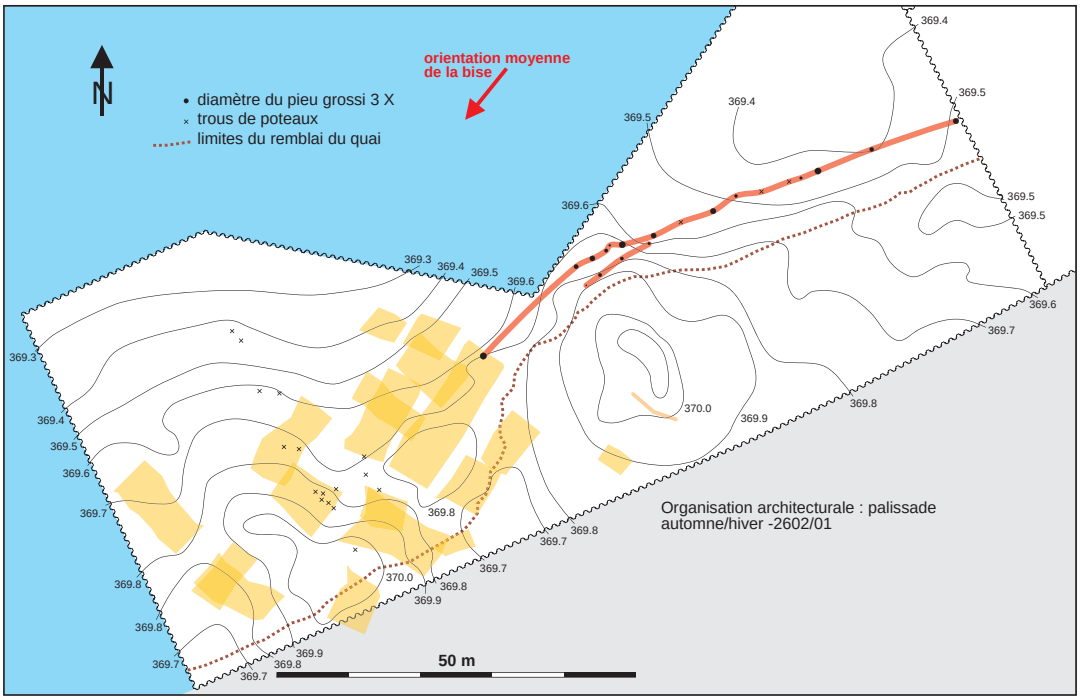
La deuxième phase de construction intervient après un intervalle de 14 ans, du moins en ce qui concerne la zone fouillée (2685/84 à 2682/81 av. J.-C.). Elle se déroule sur seulement trois années d'abattage et ne compte qu'une seule unité architecturale, d'ailleurs incomplète et reconnue seulement sur la base de sept pilotis – éventuellement un huitième, non intégré à l'unité architecturale. Il se pourrait que cette phase comporte encore d'autres maisons, situées plus au sud-est, sous le quai actuel **FIG 13**.

Pour la troisième phase, on dénombre, comme pour la première, neuf unités architecturales. Elles ont été édifiées avec des bois abattus 57 ans après les derniers pieux de la deuxième phase et 71 ans après le dernier pieu de la première (2625/24 à 2621/20 av. J.-C.). Contrairement à la première occupation, on observe un alignement des maisons dans une bande d'un peu plus de 25 m de large, perpendiculairement à l'orientation moyenne de la bise. Les structures architecturales des phases antérieures sont alors totalement démantelées, car les nouvelles constructions les recouvrent complètement et les orientations anciennes ne sont pas respectées. Trois des organisations architecturales les plus au nord-est (unités 21, 24 et 25) ont subi des réfections ou des agrandissements importants, un à deux ans après leur construction pour la 21B, 24B et 25B, et même encore trois à quatre ans plus tard pour la 21C. Une des unités les plus récentes (29) est trop mal conservée pour restituer son plan et sa surface **FIG 14**.

Ces rénovations ou agrandissements sont étranges. Il est significatif qu'ils se trouvent du côté du lac, soit dans la zone la plus exposée à la bise : ils pourraient ainsi servir de brise-vent aux habitations plus en retrait, comme les unités 23 et 28. Cela pourrait être une réponse à la nécessité de renforcer des maisons éprouvées par de fortes tempêtes ou même des vagues déferlantes.

Après ces dernières réfections, en automne-hiver 2621/20 avant notre ère, on constate qu'aucun nouveau bois n'est mis en œuvre pendant 19 ans. Rappelons que l'espérance de vie d'une maison palafittique est de l'ordre d'une vingtaine d'années, un temps probablement comparable à la durée d'une génération.

Ce n'est qu'après cet intervalle de temps que sont implantés de forts pieux de chêne d'un diamètre maximum de 26 cm, formant une ligne conservée sur une longueur de 74 m, au nord-est des anciennes maisons. A noter que le pieu le plus au sud-ouest de cette phase est planté devant la structure 21C, qui ne devait plus être fonctionnelle à cette époque. Il s'agit de la quatrième et dernière phase d'abattage connue sur le site, datée de 2602/01 avant notre ère. Elle forme vraisemblablement une palissade brise-vagues, destinée à protéger des constructions établies du côté de la rive **FIG 15**. Le problème, c'est que nous n'avons



15 Quatrième phase d'occupation, construction de la palissade en 2602/01 av. J.-C. En jaune, unités des phases antérieures.

retrouvé aucun bois derrière cette solide palissade, ni même de trou de poteau, alors que certains bois de la palissade ont vraisemblablement été arrachés, comme en témoignent au moins trois marques dans le substrat argileux.

Le dernier pieu de la palissade le plus à l'est a été prélevé à moins d'un mètre de la limite du caisson de palplanches. Nous voulions donc savoir si la ligne de cette palissade se poursuivait plus à l'est et si d'éventuelles structures architecturales pouvaient encore y être conservées **FIG 16**. Pour cela, nous avons poursuivi le décapage du sable de surface à l'est du caisson, avec toutefois un écart de 20 m en raison des contraintes du chantier de la plage. Ce nouveau décapage, mené sur une longueur de plus de 100 m, n'a donné aucun résultat archéologique.

L'évolution du village et son abandon

Si une observation suscite une vive interrogation, c'est bien l'absence de structure architecturale postérieure à l'implantation de la palissade en 2602 av. J.-C., ainsi qu'en arrière de celle-ci. Deux hypothèses sont envisagées pour expliquer cette lacune : la première serait que les éventuelles constructions auraient disparu, emportées par l'érosion, antérieurement ou postérieurement à la mise en place



16 Arrachage du pieu de la palissade situé le plus à l'est du chantier.

de la palissade ; la deuxième qu'aucune construction n'a jamais été établie en arrière de cette palissade. Si ces deux hypothèses sont plausibles, elles impliquent deux scénarios différents.

La palissade est construite avec de forts pieux de chêne plantés pour la plupart profondément dans l'argile : il s'agit probablement d'une réponse à des remontées saisonnières du lac devenant de plus en plus importantes. Après la troisième phase de construction, le village pouvait s'étendre à l'est des habitations anciennes, mais devait dans ce cas être protégé par une palissade brise-vagues.

Selon la deuxième hypothèse, des habitations n'ont jamais pu être construites à l'arrière de la palissade car les remontées saisonnières du lac devenaient de plus en plus menaçantes. Les villageois auraient alors décidé de déplacer leur village sur une rive plus élevée. Ce scénario est étrangement identique à celui que nous restituons pour expliquer la dernière phase d'abattage sur la station Bronze final du Plonjon. La mise en place d'une palissade brise-vagues en 859/58 avant notre ère sur ce site n'a pas non plus été suivie par l'établissement de maisons protégées à l'arrière. Dans ce cas également, la remontée rapide du lac et l'abandon définitif du village semble être l'hypothèse la plus plausible.

Dans les deux situations, les éléments qui permettraient de trancher entre les deux hypothèses avancées n'ont soit pas été conservés, soit ils se trouvent encore sous le quai Gustave-Ador, qui gardera sous ses remblais pour bien longtemps, sinon pour toujours, la clé de ce mystère.

Pierre Corboud
2, passage Daniel Baud-Bovy
CH-1205 Genève
pierre.corboud@bluewin.ch

NOTES

1 Corboud 2013, Corboud 2017.
2 Corboud 2013, fig. 1.
3 Blondel 1923.
4 Blondel 1923, p. 106.
5 Corboud/Pugin 2004, Pugin/Corboud 2006.
6 Rapport LRD nº R7773, 30.09.2019.

BIBLIOGRAPHIE

Blondel 1923. L. Blondel, Relevé des stations lacustres de Genève. *Genava* I, 1923, pp. 88-112.
Corboud 2013. P. Corboud, La fouille de sauvetage de la station littorale de Genève – Plonjon : campagnes 2010-2011. *Découvertes archéologiques dans le canton de Genève 2010-2011. Patrimoine et architecture, Série archéologie* 1, 2013, pp. 7-15.
Corboud 2017. P. Corboud (éd.), *Genève, il y a 3000 ans : Chronique d'une fouille dans le village préhistorique du Plonjon*. Gollion 2017.
Corboud/Pugin 2004. P. Corboud et C. Pugin, Une station littorale préhistorique du Néolithique final découverte au Parc de La Grange. *Genava, n.s.* LII, 2004, pp. 183-190.
Pugin/Corboud 2006. C. Pugin et P. Corboud, Un habitat littoral du Néolithique final en bordure de la rade de Genève. *Annuaire d'archéologie suisse* 89, 2006, pp. 25-50.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

Photo L. Reverdin (fig. 1).
SITG/P. Corboud (fig. 2).
P. Corboud (fig. 3-16).

Du Bas Empire à l'époque carolingienne

Un établissement rural entre Laconnex et Soral

Philippe Ruffieux, avec la collaboration de Gionata Consagra, Isabelle Plan et Cindy Vaucher

2.

En raison de sa richesse en dépôts fluvio-glaciaires, le sud-ouest du canton de Genève constitue depuis plusieurs décennies une forme d'Eldorado de l'extraction des graviers destinés à la fabrication de matériaux de construction. Le sous-sol de ces terres agricoles est largement exploité de nos jours encore, et par conséquent le potentiel archéologique de la région diminue inexorablement au gré de l'évolution et du rythme d'exploitation de ces gravières.

La fouille du site de Sézegnin (Avusy), dans les années 1970-1980, demeure un témoignage majeur de l'occupation ancienne de la région. C'est en effet dans des circonstances analogues à celles de Laconnex que furent découverts, puis fouillés, une nécropole et un habitat rural de la fin de l'Antiquité et du Haut Moyen Age[1].

En octobre 2016, des zones de terre foncée contenant des matériaux de construction antiques et des tessons de céramique ont été repérées sur la parcelle Laconnex 10150 (gravière 415-163) par le géologue responsable de la surveillance des exploitations[2]. A la suite d'une visite sur place, le service d'archéologie a entrepris une fouille de sauvetage afin de dégager les vestiges, de les documenter et d'en déterminer l'âge et la nature. Enfin, trois campagnes de sondages dans le périmètre d'extension de la gravière ont été menées en janvier et en avril 2017, puis en septembre-octobre 2018, afin de repérer la présence éventuelle d'autres vestiges archéologiques[3].

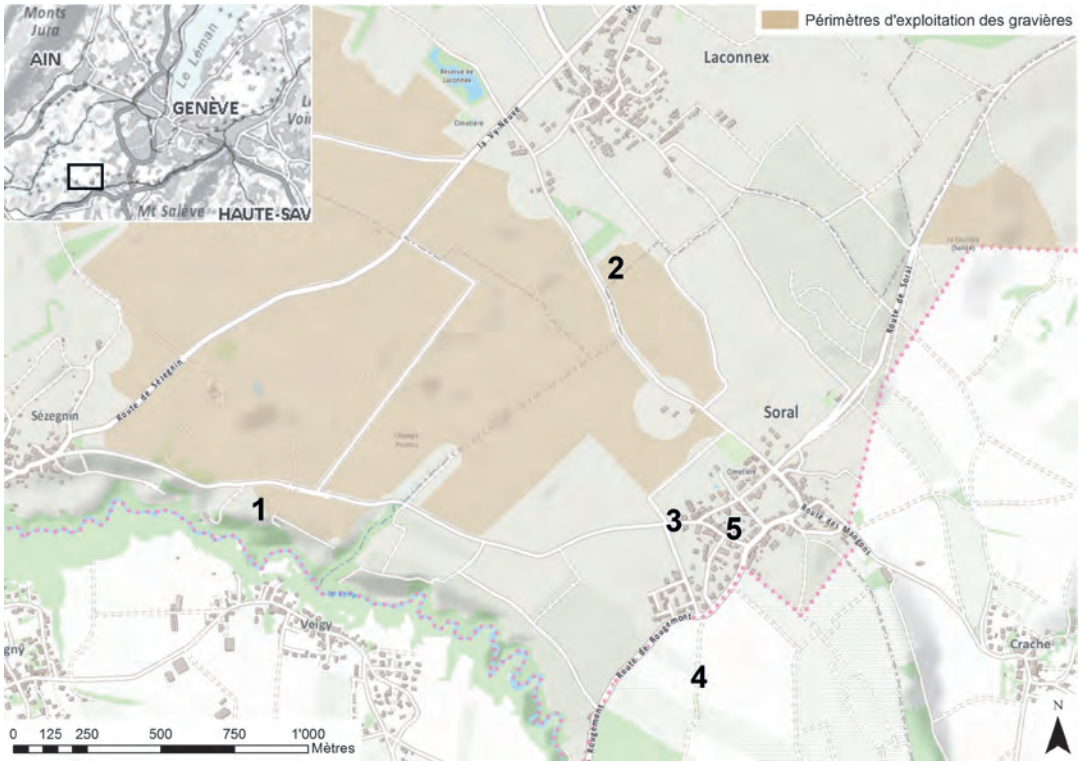
Nature du terrain et méthode de fouille

Situé à mi-chemin entre les villages de Laconnex et Soral et à cheval entre ces deux communes **FIG 2**, le terrain qui nous concerne est constitué de dépôts fluvio-glaciaires résultant du retrait des glaciers de Würm[4]. Ces dépôts prennent la forme de sables et de graviers facilement extractibles et donc particulièrement appréciés par les exploitants de gravières. Dans ce contexte géologique, les vestiges archéologiques se démarquent par la couleur des terres chargées en matières organiques et par des matériaux distincts du substrat. Ce sont ces zones de terre brun foncé, avec des concentrations de tessons de céramique et la présence de pierres étrangères au contexte fluvio-glaciaire, qui ont attiré l'attention du géologue supervisant la gravière.

Au début de notre intervention nous avons procédé à un décapage rapide en extension, afin de délimiter autant que possible la surface abritant de potentiels vestiges. Il était en effet nécessaire de définir clairement et rapidement un périmètre de « réserve archéologique »



1 Vue aérienne de la gravière et du site archéologique.



2 Carte de la région de Laconnex et Soral avec les sites mentionnés dans le texte :
1 Nécropole et unité agricole de Sézegnin
2 Etablissement rural de Laconnex (gravière 415-163)
3 Concentration de tuiles romaines à l'entrée ouest de Soral
4 Grande concentration de tuiles romaines en France voisine, au sud de Soral
5 Sépultures découvertes dès le 19e siècle.

pour protéger les vestiges, et dans le même temps permettre à l'exploitant de poursuivre son activité **FIG 1**. Cette opération, réalisée à l'aide d'une petite pelleteuse, a mis en évidence de nombreuses « taches » de terre brun foncé ou noirâtre, dont plusieurs semblaient alignées. A ce stade on pouvait déjà faire les constats suivants : d'une part on était en présence de structures en creux (fosses de dimensions diverses, trous de poteau, traces possibles de sablières basses, etc.), d'autre part la stratigraphie se limitait manifestement au comblement de ces structures, les vestiges apparaissant directement au sommet du terrain naturel – sans doute en raison d'une exploitation agricole de très longue durée qui a fait disparaître les niveaux de sol antiques. Dans un tel contexte, il n'est possible de mettre en relation les vestiges et d'en comprendre la chronologie qu'en s'appuyant sur la datation du mobilier archéologique, sur des analyses de ^{14}C et en mettant en évidence, sur un plan, l'organisation spatiale des structures.

Le dégagement à la pelleteuse a été suivi d'un décapage minutieux de l'ensemble de la surface à la truelle. Toutes les traces contrastant avec le terrain naturel ont alors fait l'objet d'un relevé. Ce premier plan général nous a offert une base de réflexion pour la fouille des éléments apparus en surface.

L'état de conservation de ces derniers s'est révélé très inégal : plusieurs fosses et bon nombre de trous de poteau étaient bien préservés, alors que d'autres structures n'ont conservé que leur partie inférieure. A cela s'ajoute la difficulté de différencier les vestiges très arasés de certains phénomènes naturels produisant des résultats quasi-identiques, par exemple des traces d'arbres décomposés[5].

Un plan détaillé des vestiges fouillés a été établi, complété par les coupes stratigraphiques du comblement des fosses. Outre le matériel archéologique (céramique, monnaies, objets métalliques, fragments de revêtements lithiques, fragments de *tegulae*, faune, etc.), les intervenant·e·s ont également prélevé des échantillons de charbon en vue d'analyses ^{14}C ainsi que des sédiments provenant des fosses.

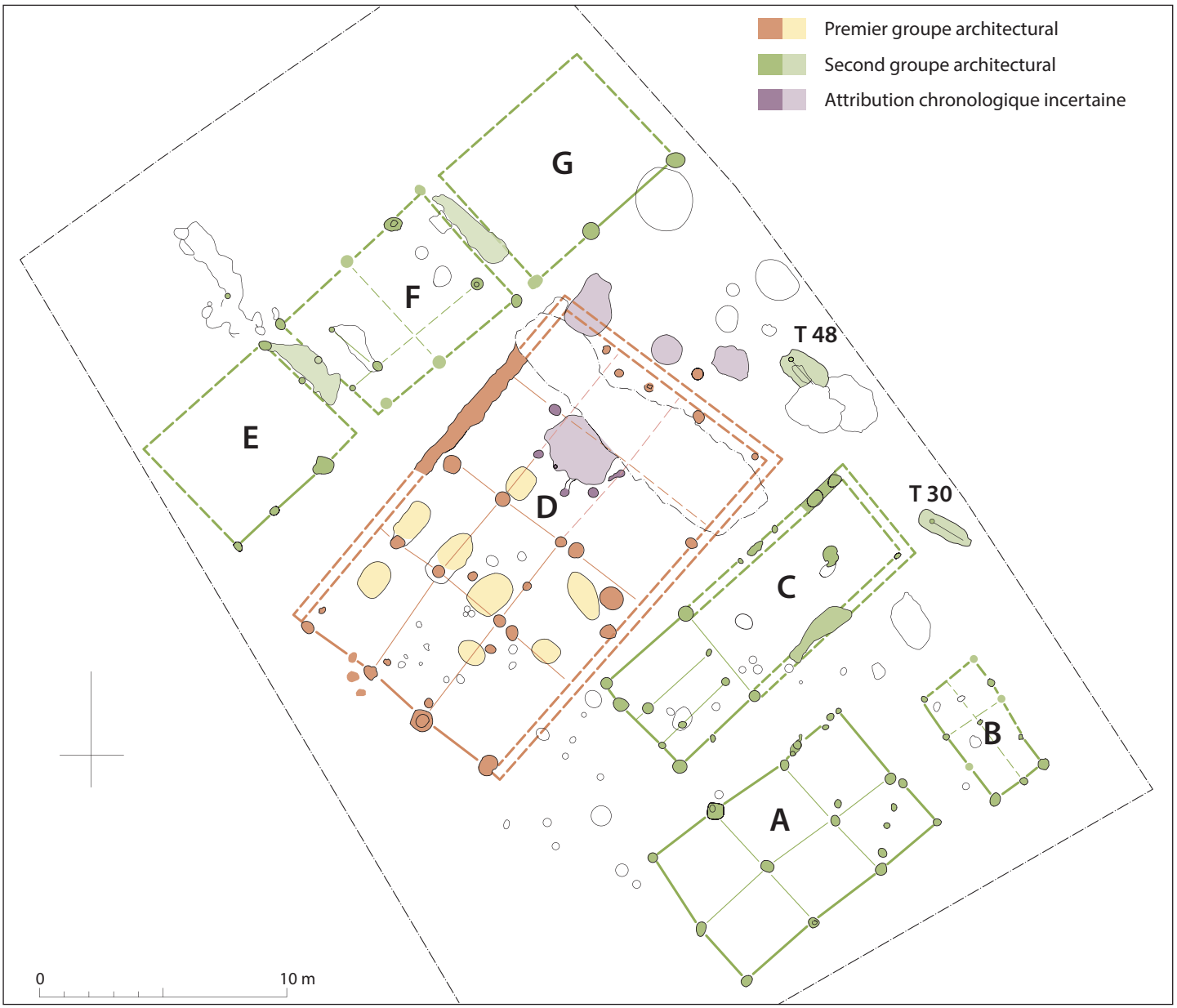
Description des vestiges

Parmi les vestiges archéologiques mis au jour sur le site **FIG 3**, les nombreux trous comblés de terre foncée représentent les traces laissées dans le sol par des poteaux en bois disparus, qui constituaient l'ossature de bâtiments construits selon

diverses techniques, comprenant également d'autres matériaux tels que par exemple le torchis ou la pierre[6]. Le comblement de ces trous contient parfois du mobilier qui fournit des éléments de datation.

Certaines techniques de construction faisaient appel à des sablières basses, autrement dit des poutres en bois posées horizontalement au niveau du sol ou sur un solin pour servir de base à une paroi. On peut aussi en retrouver des traces dans le sol.

3 Plan général des vestiges.



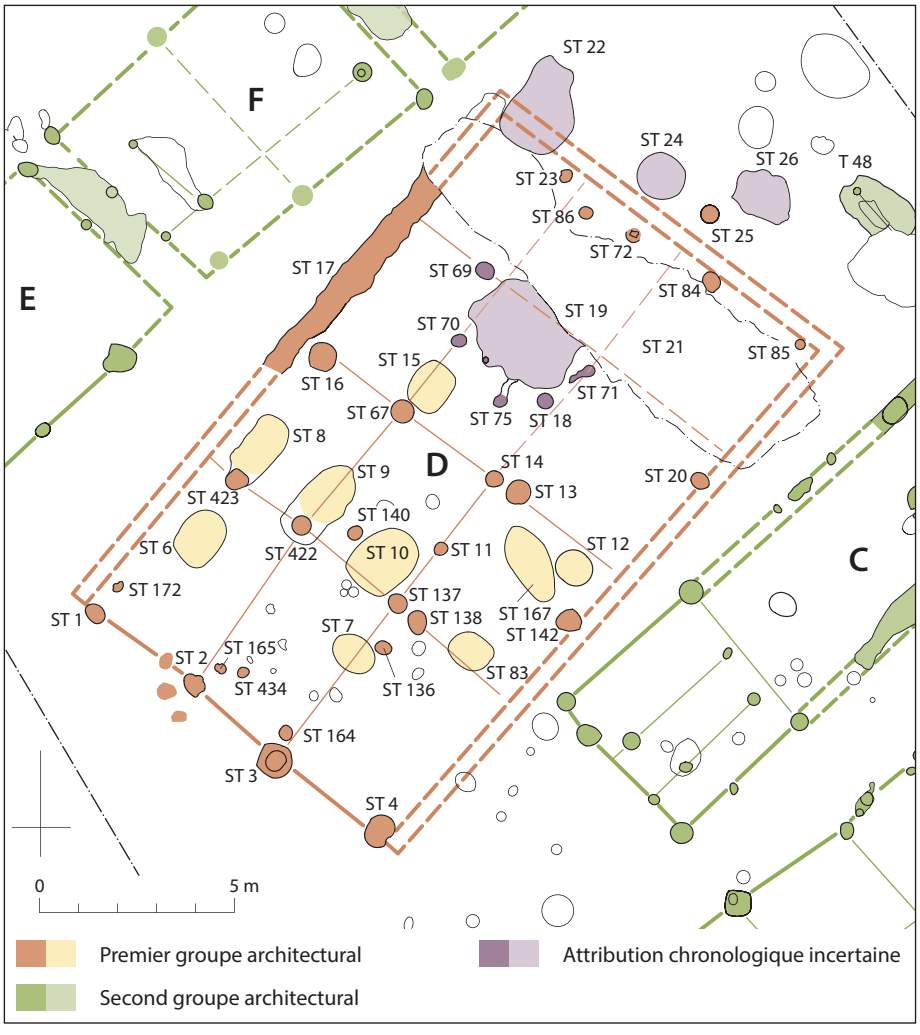
A l'intérieur comme à l'extérieur des maisons, des fosses témoignent d'activités artisanales, de stockage de denrées ou de dépotoirs qui, grâce au matériel archéologique qu'ils renferment, livrent de précieux éléments de datation. La fouille a également révélé deux sépultures mal conservées, mais qui s'avèrent essentielles à la compréhension de l'occupation du site.

La répartition et la physionomie des structures, en particulier celles des trous de poteau, font ressortir plus ou moins clairement différentes constructions et une division du site en deux groupes architecturaux qui se distinguent par l'orientation des bâtiments, l'altitude de base des poteaux et l'abondance du matériel associé aux bâtiments.

Le premier groupe comprend tous les vestiges qui forment le bâtiment D : ce sont des trous de poteau, de nombreuses fosses et une possible trace de fondation de mur. L'essentiel du mobilier archéologique provient des structures de ce bâtiment.

Le second groupe est caractérisé par des trous de poteau et des restes de sablières basses qui mettent en évidence trois constructions, les bâtiments A, B et C, au sud du bâtiment D. Au nord de celui-ci se situent trois autres constructions éventuelles, les bâtiments E, F et G, dont les contours sont peu clairs. Nous associons à ce groupe les deux sépultures (T 30 et T 48).

Un certain nombre de fosses et de trous de poteau peuvent difficilement être associés à un groupe architectural ou à un bâtiment en particulier. Ils résultent probablement de modifications, de réfections ou d'aménagements spécifiques, notamment dans les espaces intérieurs des bâtiments, dont les traces ne peuvent être interprétées aisément. Ils pourraient aussi résulter de phénomènes naturels.



4 Plan détaillé du bâtiment D et des vestiges environnants.





5 Trou de poteau du bâtiment D (ST 16).

6 Trou de poteau du bâtiment D (ST 72).

Le bâtiment D

Situé au centre de la zone fouillée et orienté selon un axe sud-ouest – nord-est, le bâtiment D **FIG 3** et **4** mesure environ 9-10 m de largeur pour 16-18 m de longueur, sa limite septentrionale étant en effet incertaine[7]. Il était divisé en trois nefs et quatre travées. Les trous de poteau principaux ont un diamètre mesurant généralement 50-60 cm. Dans le cas optimal, la trace du poteau était encore visible, avec des pierres de calage en place **FIG 5** et **6**, mais le plus souvent ces dernières étaient affaissées ou non conservées.

Si la paroi méridionale est bien marquée, avec ses quatre poteaux, la paroi occidentale était probablement constituée d'une base maçonnée sur laquelle devait s'appuyer l'élévation en bois et torchis. Il ne reste de cette base que le fond de sa tranchée de fondation, soit une légère dépression d'environ 65 cm de large, suivie sur une longueur de 9 m (ST 17). Les vestiges de deux poteaux (ST 16 et 423) se trouvent le long de cette structure ou de son axe, et correspondent à deux des divisions intérieures du bâtiment.

Trois trous de poteau permettent de restituer la paroi orientale. L'un constitue l'angle avec la paroi sud (ST 4), mais les deux autres (ST 20 et 142) ne coïncident pas avec la division en travées de la charpente : ils pourraient correspondre à une phase antérieure, ou à une phase de chantier. On s'attendrait en effet à retrouver ici des traces d'un solin maçonné, comme celui de la paroi opposée. Il est évident que la disparition des niveaux de surface antique nous prive des vestiges les moins profondément ancrés.

Si l'on manque d'éléments pour restituer la paroi nord avec certitude, on observe néanmoins



7 Fosses situées dans la partie sud du bâtiment D et distinguées par des comblements de coloration plus foncée.

8 Fosse ST 6 en cours de fouille.

9 Peson de métier à tisser en terre cuite provenant de la fosse ST 6.







10 1-2 : lames de couteaux ; 4 : crochet (?) ; 3, 5-7 : clous de charpente.

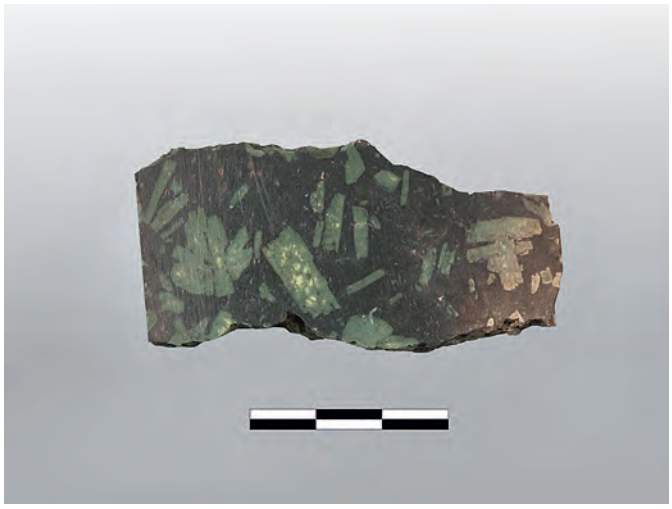
qu'une série de trous de poteau de dimensions modestes suivent un axe perpendiculaire à la tranchée de fondation ST 17, depuis son extrémité nord (ST 23, 86, 72, 25, 84 et 85). Ils pourraient correspondre, là encore, à une phase antérieure du bâtiment ou à une phase de chantier, recouverte plus tard par une maçonnerie disparue. Une grande fosse allongée et profonde (ST 21), comblée avec des galets triés et datant vraisemblablement du début du 20e siècle, a oblitéré tous les vestiges situés au sud de cette série de poteaux.

Les fosses

Plusieurs fosses ont été aménagées à l'intérieur du bâtiment D **FIG 7**. Dans l'ensemble, elles se distinguent assez clairement des trous de poteau par leurs dimensions (diamètre min. env. 85 cm, max. env. 185 cm) et par un remplissage riche en matériaux divers et en mobilier, qui seront présentés plus loin. Leur disposition tient compte des subdivisions intérieures de l'édifice. Ainsi les fosses ST 8, 9, 10 et 83 sont-elles alignées contre une paroi transversale restituée par les trous de poteau ST 423, 422, 137 et 138. Il en va de même pour la fosse ST 15, située contre l'axe transversal suivant au nord et, comme ST 9, dans l'axe longitudinal comprenant les trous de poteaux ST 2, 422, 67 et 70. Les structures ST 6, 8 et 12 sont quant à elles placées le long des parois extérieures.

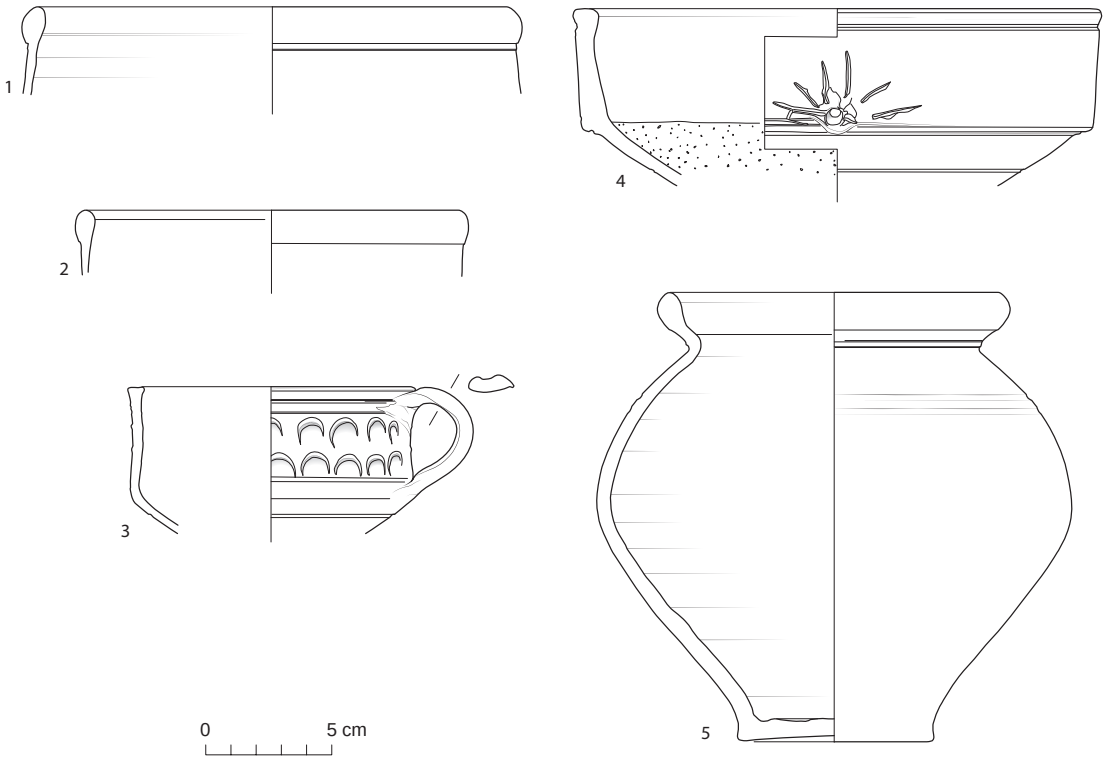
Le comblement des fosses est constitué de terre généralement assez foncée, parfois sableuse et contenant des galets, avec dans certains cas une concentration plus ou moins importante de charbon dans la moitié inférieure. On y trouve aussi d'autres pierres pouvant provenir de maçonneries,





11 Fragments de revêtement mural en marbre blanc.

12 Fragment de revêtement en porphyre vert.



13 Mobilier céramique caractéristique des fosses du bâtiment D :
1-2 Bols Lamboglia 1/3 (inv. La04-01 US 77-1 et 2).
3 Tasse à revêtement argileux (inv. La04-01 US 148-1).
4 Mortier à bec verseur Lamboglia 45 (inv. La04-01 US 148-2).
5 Pot de cuisson (inv. La04-01 US 154-1).









14 Mortier à bec verseur du type Lamboglia 45 (inv. La04-01 US 148-2).

15 Tasse à revêtement argileux (inv. La04-01 US 148-1).

16 Pot de cuisson (inv. La04-01 US 154-1).

17 Monnaie de bronze : Aes 2 à la figure de l'empereur Décence (351-353 apr. J.-C.).

des fragments de *tegulae* et de mortier **FIG 8**. Le mobilier archéologique comprend des restes de faune, de la céramique – dont un peson de métier à tisser **FIG 9** –, des objets en fer (clous de charpente, lames de couteaux, etc. **FIG 10**), quelques monnaies et des fragments de revêtements pariétaux en pierre **FIG 11** et **12**. Un premier examen des ensembles céramiques a permis de les dater entre le 3e et le 5e siècle apr. J.-C., avec une majorité de vaisselle qui se situe plutôt entre le milieu du 4e et le 5e siècle[8]. On peut citer par exemple des fragments de bols de type Lamboglia 1/3 **FIG 13.1-2**, un mortier à bec verseur Lamboglia 45 **FIG 13.4** et **14**, une tasse à revêtement argileux qui pourrait provenir de l'atelier de Portout en Savoie **FIG 13.3** et **15**, ou encore un pot de cuisson presque entièrement conservé **FIG 13.5** et **16**. Ce matériel est comparable aux assemblages mis au jour dans la campagne genevoise, notamment sur les sites de Vandœuvres et Perly, qui sont contemporains de l'abandon de la *pars urbana* des *villae* entre la seconde moitié du 4e et le 5e siècle[9].

Parmi les quatre monnaies mises au jour, datées autour du milieu ou dans la seconde moitié du 4e siècle[10], figure un Aes 2 particulièrement bien conservé qui présente à l'avers un profil identifié comme étant celui de l'empereur Décence, qui régna entre 351 et 353, et au revers un chrisme **FIG 17**.

Bien qu'elle soit également située à l'intérieur du bâtiment D, dans sa moitié nord, la fosse ST 19 est d'une toute autre nature **FIG 4**. Elle présente en effet des dimensions importantes (max. 3 m), mais est coupée par la fosse récente ST 21, si bien que l'on ne peut en restituer le plan complet. Plusieurs trous de poteau sont apparus autour de cette dépression qui atteint une profondeur de 44 cm. Son comblement n'est pas comparable à celui des autres structures mises au jour, notamment par l'absence de mobilier. Son insertion chronologique n'est pas assurée et il est envisageable que cette fosse ne soit pas contemporaine du bâtiment.

A proximité du bâtiment D, au nord, on trouve encore les structures ST 22, 24 et 26, dont le comblement a livré surtout des matériaux de construction, notamment des fragments de *tegulae* et du torchis, qui pourraient être issus de la démolition de l'édifice **FIG 18**.

Des analyses ^{14}C ont été réalisées sur des charbons prélevés dans cinq fosses (ST 8, 9, 10, 26 et 83) et deux trous de poteau (ST 2 et 3). La plupart



18 Fosse ST 26 en cours de fouille.

ont fourni des datations comprises entre le milieu du 3e siècle et la fin du 4e siècle apr. J.-C[11]. Elles représentent des dates *terminus post quem* pour le comblement des structures et corroborent la chronologie fournie par la céramique et les monnaies.

Des échantillons de sédiment ont également été prélevés en vue d'analyses carpologiques, qui restent à effectuer.

Le bâtiment D et l'unité agricole de Sézegnin

D'un point de vue architectural, l'unité agricole de Sézegnin **FIG 19** offre de nombreuses similarités avec celle de Laconnex, à commencer par son terrain d'implantation d'origine fluvio-glaciaire. Avec des dimensions légèrement supérieures, cet édifice présente également un plan rectangulaire subdivisé en trois nefs et une orientation identique à celle du bâtiment de Laconnex. Si, dans un premier temps, il était sans doute entièrement charpenté, une architecture mixte s'est finalement imposée, comprenant sur trois côtés des solins maçonnés servant de base à une élévation en bois et torchis[12].

La majorité des fosses de Sézegnin sont elles aussi regroupées dans la partie sud de ce bâtiment, et concentrent l'essentiel du matériel récolté sur le site ; elles sont interprétées comme des greniers finalement réutilisés comme dépotoirs[13]. Une fonction de grenier, ou du moins de stockage, semble envisageable également à Laconnex ; l'analyse des sédiments prélevés dans les fosses nous fournira peut-être des éléments intéressants à cet égard.

D'autres structures agricoles du Bas Empire ou du Haut Moyen Age sont connues en Europe de l'ouest. On retrouve des similitudes tant dans le plan que dans le type d'architecture mixte, alliant des solins de pierre et des élévations en bois et torchis. Un bâtiment en bois contemporain, mis au jour à Servon (Seine-et-Marne), présente un plan et des dimensions analogues. Il est construit au début du 5e siècle, dans la cour d'une *villa* du Haut Empire alors ruinée[14].

Une autre construction en bois est connue à Juvigny – Les Monteux (Marne) : d'un plan à trois nefs assez irrégulier, elle est également bâtie durant l'Antiquité tardive (seconde moitié du 3e-4e siècle) à proximité d'une *villa* du Haut Empire[15].

Plus proche de la région genevoise, le Jura offre quelques exemples d'architecture mixte, datés plutôt des 6e-7e siècles, mais qui restent dans une relative proximité avec les anciennes résidences gallo-romaines. On peut signaler le cas de l'établissement rural découvert à Delle (territoire de Belfort), dont la longueur est du même ordre que celle de notre bâtiment, mais dont seules deux nefs sont restituées. La construction mixte, dont les solins maçonnés sont en partie conservés, fait suite à un bâtiment antérieur sur poteaux. Les matériaux de récupération retrouvés lors de la fouille (mortier, *tegulae*, etc.) rappellent la présence d'une *villa* abandonnée dans le courant du 3e siècle, à 300 m de là[16].



19 Vue aérienne du bâtiment agricole de Sézegnin lors des fouilles de 1976.

A Porrentruy – La Rasse, un bâtiment en bois de plan presque carré est construit dans la seconde moitié du 6e siècle. Il précède une construction mixte à solins en pierre du 7e siècle, qui reprend un plan quasi identique à celui de Laconnex, avec une partition en trois nefs. Cet établissement ne semble toutefois pas avoir eu une fonction agricole et aucune construction du Haut Empire n'est mentionnée à proximité[17].

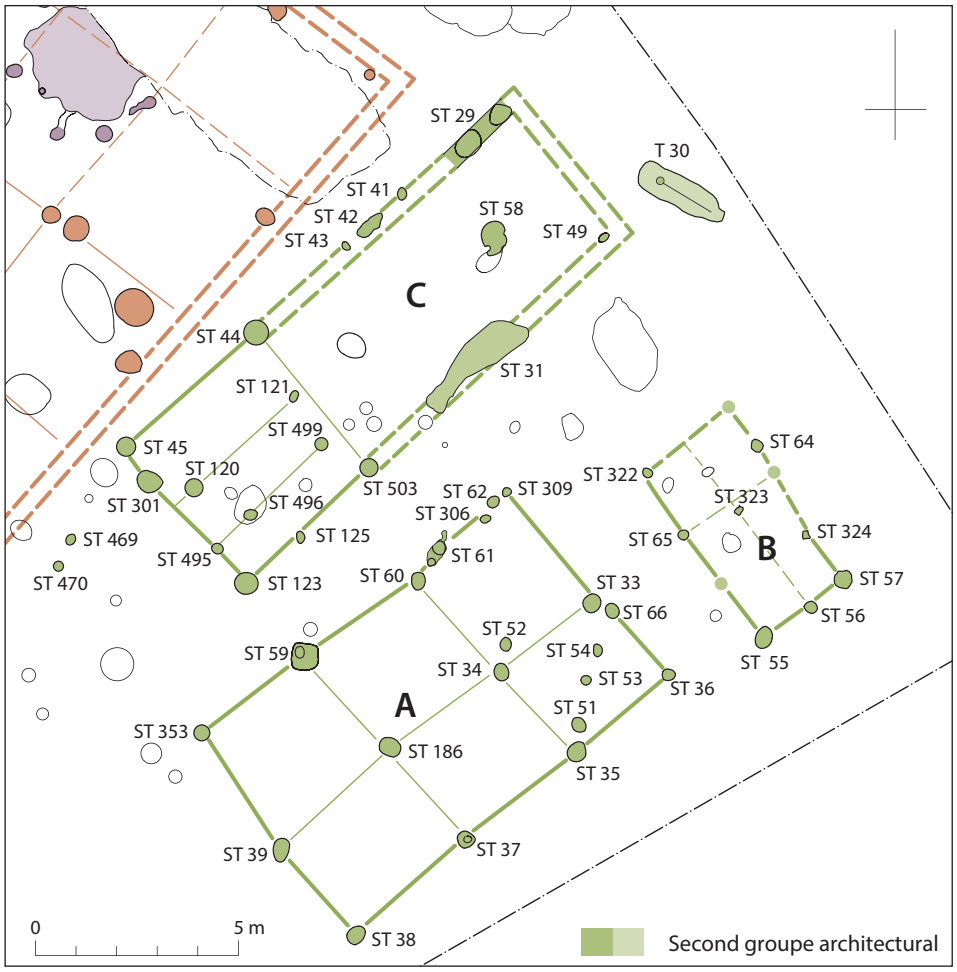
Les bâtiments A, B et C

Trois rangées de quatre trous de poteau dessinent le plan à deux nefs du bâtiment A (**FIG 3** et **20**), long d'environ 10 m pour 6 m de large. Dans la rangée ouest (ST 62-60-59-353), le niveau de fond des fosses d'installation des poteaux est légèrement moins profond que pour le reste des structures, et l'on peut se demander si cette différence n'est pas la conséquence d'une construction en deux étapes ou d'un agrandissement. Plusieurs fosses sont accompagnées de structures secondaires, de diamètre inférieur et pour la plupart placées en diagonale par rapport aux axes du bâtiment (ST 309, 306, 61, 52, 66, 54, 51, 508) **FIG 21**. Il s'agit probablement de vestiges d'éléments de renfort de la charpente comme il en existe sur d'autres sites, notamment du Haut Moyen Age, par exemple à Develier-Courtételle (JU)[18]. Le bâtiment A ne comprend aucune trace de solin en pierre, ni de sablière basse, mais uniquement des poteaux qui constituaient son armature.

Situé au nord du précédent, le bâtiment B n'est pas aussi bien conservé. Les trois trous de poteau qui marquent la paroi orientale sont apparus très clairement (ST 55-57), alors que les structures de l'ouest sont moins bien préservées. L'ensemble permet tout de même de reconstituer un bâtiment rectangulaire de petite dimension (5 m par 2,5 m), comprenant trois à quatre poteaux sur chacun des quatre côtés.

Le bâtiment C, construit à l'ouest des deux autres, présente un plan rectangulaire allongé d'environ 12,5 m de longueur pour 4 à 4,5 m de largeur. Il est constitué de deux parties qui équivalent respectivement à deux tiers et un tiers de la longueur. Le bloc le plus long, au nord du bâtiment, se révèle par des traces de terre brune à noirâtre comblant de très légères dépressions longitudinales qui s'alignent sur les axes des deux longs côtés (ST 29-41-42-43 et ST 49-31): il s'agit vraisemblablement des restes de sablières basses supportant des élévations en charpente et torchis. Le côté nord du bâtiment n'a pas laissé de trace. Compte tenu de la fugacité des vestiges, il est clair que l'on se trouve nettement en dessous des niveaux de sol contemporains de ces bâtiments.

Le tiers méridional est restitué grâce à quatre poteaux d'angle dont les fosses d'implantation (ST 44-45-123-503) présentent des diamètres compris entre environ 45 et 55 cm. La paroi sud est



20 Plan détaillé des bâtiments A, B, C et des vestiges environnants.



21 Trou de poteau ST 34 et le trou de poteau qui lui est associé (ST 52).

encore ponctuée par deux autres trous de poteau (ST 301-495) placés à un quart de la longueur de la paroi, à partir des deux poteaux d'angles. Plusieurs autres structures ont également été repérées à l'intérieur de ce quadrilatère et témoignent sans doute de subdivisions internes (ST 120, 121, 497, 496, 499).

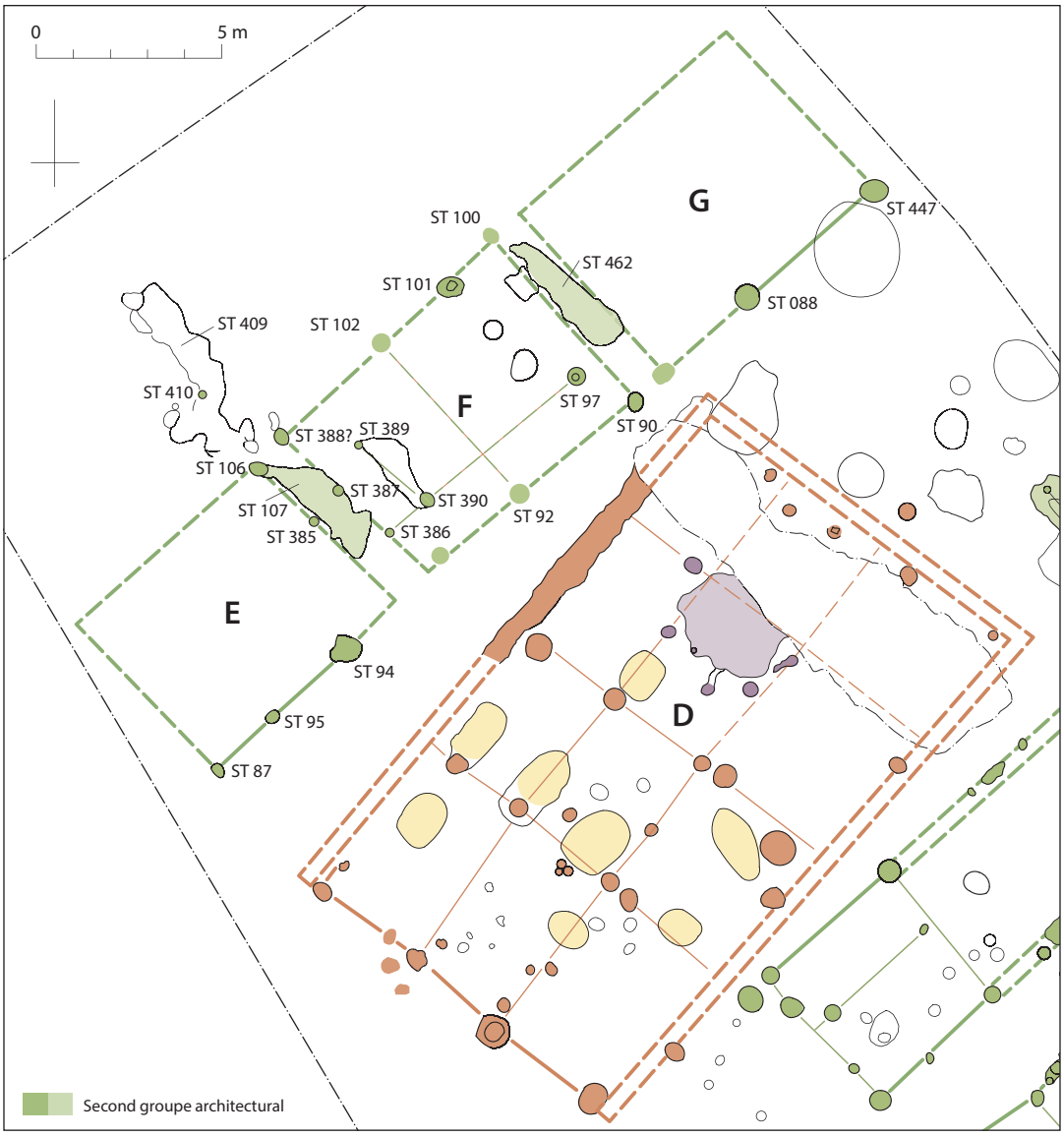
Les bâtiments E, F et G

Un ensemble de trous de poteau mis au jour à l'ouest du bâtiment D (**FIG 3** et **22**) s'organise selon une orientation identique à celle des bâtiments A, B et C. L'état de préservation de ces vestiges est mauvais, certaines fosses n'ont en effet conservé pratiquement que leur fond. Il en résulte que le plan de cette partie du site est incertain. Nous proposons de restituer trois constructions de dimensions comparables (environ 7,5 m par 5,5 m), alignées du sud au nord.

La plus lisible est le bâtiment F dont les quatre côtés peuvent être facilement restitués (ST 100-101-102-388, ST 388-387-386, ST 92-90, ST 90-100). A l'intérieur de cet espace ont également été dégagés de possibles vestiges de partitions internes (ST 97, 389, 390).

Deux dépressions allongées bordent cette construction au sud et au nord (ST 462, 107). Par leur contour qui s'aligne sur les parois, elles

22 Plan détaillé des bâtiments D, E, F et G.



semblent constituer des limites entre le bâtiment F et les structures voisines, dont peu de traces subsistent.

Au sud, le bâtiment E est indiqué par cinq trous de poteau : ST 106 et 385, au nord, le long de la fosse ST 107, et ST 94-95-87 à l'est. Rien n'a été découvert des autres parois ou des aménagements intérieurs de cette construction.

Quant au bâtiment G, bien que très aléatoire, nous le restituons sur la base de deux trous de poteau pour le côté oriental (ST 88-447) et de l'effet de paroi induit par la fosse ST 462.

A l'ouest des bâtiments E et F, des traces très légères, notamment une dépression située dans l'alignement de ST 107, ainsi que quelques petites fosses (ST 409, 410) suggèrent la présence d'autres structures ou aménagements indéterminés.

Le groupe architectural formé des bâtiments A, B, C, E, F et G se distingue clairement de l'ensemble lié au bâtiment D, notamment par l'orientation des constructions et par le fait – nous l'avons écrit plus haut – que les fosses d'installation des poteaux se trouvent à des niveaux plus élevés. Il faut aussi relever la quasi-absence de matériel dans ce second groupe, contrairement au bâtiment D et ses nombreuses fosses. Il n'y a guère en effet que trois trous de poteau appartenant au bâtiment A (ST 35, 37, 38) qui aient livré du mobilier, sous la forme de quelques fragments de *tegulae* et de trois petits tessons de poterie datés des 2e-3e siècles. Ces éléments résiduels ne nous fournissent rien de plus qu'un *terminus post quem* pour l'abandon de ces fosses.

Les sépultures T 30 et T 48

Distante d'environ 1,5 m de l'angle nord-est du bâtiment C, la sépulture T 30 était en bon état de conservation **FIG 20** et **23**. L'examen anthropologique[19] a mis en évidence que le sujet, de sexe féminin, était sans doute âgé de 20 à 30 ans au moment du décès. La fosse d'inhumation était assez étroite, le sujet y a été enseveli dans un coffrage en bois; quelques clous ont été retrouvés. Le squelette était pratiquement intact. Il reposait en décubitus dorsal, membres supérieurs fléchis et membres inférieurs en extension. Trois tessons de céramique ont été récoltés dans le comblement de cette tombe, ils sont datés de la seconde moitié du 1er siècle. On y a également trouvé quelques fragments de *tegulae*.

L'état de conservation de la tombe T 48 **FIG 3** et **4** était bien moins bon, en raison de plusieurs perturbations, notamment le creusement d'une large fosse (ST 46). Les extrémités supérieures et inférieures du squelette ont ainsi complètement disparu. Malgré cela, on observe un individu adulte en décubitus dorsal, membres inférieurs en extension, vraisemblablement inhumé dans un coffrage de bois. Hormis quelques fragments de *tegulae*, cette tombe n'a pas livré de matériel.

Des analyses ^{14}C ont été effectuées sur des os appartenant aux deux squelettes. Elles nous ont fourni une fourchette chronologique pour le décès des deux individus située entre le dernier quart du 8e et la fin du 9e siècle, éventuellement jusqu'au milieu du 10e siècle[20].

Une occupation du Haut Moyen Age?

La rareté du mobilier et son caractère résiduel nous amènent à nous tourner vers l'architecture pour déceler des indices de datation des structures du second groupe architectural. La différence entre les niveaux de fond des trous de poteau des deux organisations peut être envisagée comme le témoignage d'un changement du mode de construction[21] qui, de fait, apparaît clairement lorsque l'on compare le plan, les dimensions et l'orientation du bâtiment D avec ceux des autres bâtiments.

Les établissements du Haut Moyen Age déjà fouillés, en particulier en Suisse et en France, offrent, du point de vue architectural, de nombreux parallèles au site de Laconnex.

Avec son plan rectangulaire et sa division en deux nefs, le bâtiment A est d'un type bien attesté, notamment aux 6e-7e siècles à Develier-Courtételle (JU) et entre les 6e et 9e siècles dans le village de Berslingen (SH)[22], ainsi qu'en France, aux 7e-8e siècles, à Bourogne (Franche-Comté), en Champagne et en Seine-et-Marne[23]. L'absence du niveau de sol nous prive d'éléments tels qu'un foyer par exemple pour s'assurer de sa fonction d'habitation.



23 Sépulture T 30.

Des édifices sur sablières basses, comparables au bâtiment C, sont signalés dans le Jura et présents également en Allemagne[24]. Des constructions au plan rectangulaire allongé, à ossature de bois, sont aussi présentes sur les sites suisses et français déjà mentionnés. La partition en deux travées (ou deux constructions accolées), telle qu'on peut l'observer pour le bâtiment C, pourrait découler d'une double fonction de l'ensemble: habitation d'un côté et étable de l'autre[25].

Malgré leur état de conservation lacunaire, les trois unités E, F et G présentent un plan rectangulaire presque carré qu'on retrouve, à nouveau, à Develier-Courtételle[26].

Enfin, le bâtiment B correspond à une annexe comme on en signale sur nombre de sites du Haut Moyen Age. Leurs formes et leurs dimensions sont variées et elles sont généralement interprétées comme des greniers, granges, étables, ateliers, ou même comme des habitations secondaires[27].

Une continuité de l'occupation du Bas Empire au Haut Moyen Age

Bien daté à la fois par la céramique, les monnaies et les analyses ^{14}C, le bâtiment D témoigne de l'occupation rurale du territoire durant l'Antiquité tardive sous la forme d'un habitat isolé, tout comme l'unité

agricole de Sézegnin, distante d'un peu plus d'un kilomètre. Les abondants matériaux de construction retrouvés dans les fosses sont constitués pour une large part de *tegulae* qui pourraient avoir couvert le bâtiment, alors que d'autres matériaux, plus rares, ne trouvent pas leur place dans un contexte d'habitat rural : ils proviennent sans doute d'une résidence aristocratique du Haut Empire. C'est le cas notamment des revêtements pariétaux en marbre blanc et en porphyre vert **FIG 11** et **12**, dont l'utilisation dans les *villae* est bien documentée[28].

Les exemples d'établissements ruraux du Bas Empire situés à proximité des anciennes résidences aristocratiques ne manquent pas, comme on a pu l'évoquer plus haut. Il y a donc tout lieu de penser qu'une *villa* se trouvait dans un périmètre proche, entre les villages de Soral et de Laconnex. Plusieurs découvertes ou observations anciennes vont dans le sens d'une localisation proche de Soral **FIG 2**[29].

Compte tenu de l'extension prévue de la gravière, en particulier vers le sud-est, en direction de Soral, et de la proximité supposée de vestiges plus anciens, trois campagnes successives de sondages ont été menées après la campagne de fouille : la première au nord-est du site fouillé, les deux suivantes sur les terrains situés au sud-est, jusqu'à l'intersection entre la route des Lolliets et le chemin des Ecoliers. A l'exception d'un ancien chemin vicinal encore visible sur certaines cartes historiques et sur les orthophotographies aériennes, aucun vestige archéologique n'a toutefois été découvert.

La datation du second groupe de constructions décrit, les bâtiments A, B, C, E, F et G, n'a pas pu être établie par le mobilier archéologique, totalement absent hormis quelques fragments résiduels. Ce fait ne peut s'expliquer que par la disparition complète des niveaux d'occupation sous l'action des labours. Néanmoins l'architecture se compare aisément à celle des établissements du Haut Moyen Age fouillés en Europe de l'ouest, tout particulièrement en Suisse et en France.

La répartition spatiale des constructions et leur orientation, légèrement décalée par rapport au bâtiment D, montre que l'on a tenu compte de la présence de cet édifice lors de leur implantation. Un phénomène que l'on observe ailleurs durant la transition vers le Haut Moyen Age[30], mais qui n'est pas généralisé puisque d'autres établissements semblent être construits sur des terrains vierges de toute occupation antérieure[31].

Les deux sépultures T 30 et T 48, que le ^{14}C date de l'époque carolingienne, sont situées en bordure nord des bâtiments et semblent isolées. Elles correspondent, là encore, à un fait largement observé : des groupes isolés de quelques sépultures que l'on retrouve fréquemment aux abords des habitats mérovingiens ou carolingiens[32]. Nous proposons donc d'associer ces sépultures aux bâtiments de la seconde organisation – probablement dans sa dernière phase d'occupation –, qui représente la continuation, durant le Haut Moyen Age, de l'occupation attestée dès le 4e siècle.

Ainsi assiste-t-on, probablement dès la fin du 5e siècle, non pas à un abandon du site, mais à une transformation de l'architecture de cet habitat à vocation agricole, passant d'un grand bâtiment unique à l'architecture mixte, de pierre, bois et terre, vers une multiplication des structures autour du bâtiment d'origine, mettant en œuvre des plans de taille réduite, édifiées exclusivement en bois et en terre. L'occupation du terroir héritée de l'Antiquité tardive est donc perpétuée de cette manière, probablement jusqu'à la fin de l'époque carolingienne.

On peut supposer que l'abandon de cet habitat s'est opéré à la faveur d'un regroupement, peut-être à l'origine des villages actuels de Laconnex et Soral. Un phénomène analogue est connu dans le domaine funéraire, où les sépultures isolées, comme celles de Laconnex, de même que les nécropoles de plein champs, comme celles de Sézegnin, ont fait place à des cimetières se développant autour d'églises, dans le cadre de la naissance des paroisses[33]. Les sépultures découvertes dans le village de Soral, depuis la fin du 19e siècle **FIG 2.5**, en constituent peut-être un témoignage[34].

Philippe Ruffieux, Gionata Consagra, Isabelle Plan et Cindy Vaucher

Service cantonal d'archéologie
10, route de Suisse
1290 Versoix
philippe.ruffieux@etat.ge.ch
gionata.consagra@etat.ge.ch
isabelle.plan@etat.ge.ch
cin.vaucher@gmail.com

NOTES

1 Privati 1983 ; 1986.
2 Nous devons à M. Piccino du Service de géologie, sols et déchets (Office cantonal de l'environnement), d'avoir repéré les vestiges et de les avoir préservés en attendant notre intervention. Les fouilles, placées sous la direction de l'auteur, ont eu lieu du 31 octobre 2016 au 2 février 2017. Nous avons bénéficié des compétences de plusieurs collaborateurs du service d'archéologie (G. Consagra, I. Plan et C. Vaucher), ainsi que de fouilleurs de l'entreprise Cuénod constructions S.A. (J. Leal, M. Limeres, A. Sampaio Alves, P. De Jesus et F. Almeida Marques). Nous avons également pu compter sur la collaboration de A. et F. Vautaret, de l'entreprise Matériaux Alluvionnaires S.A. Nous exprimons à ces divers intervenants nos plus vifs remerciements.
3 Les sondages ont été effectués à la pelleteuse, grâce au concours de Cuénod constructions S.A., en particulier de J. Leal, P. Magnin, M. Dominguez et M. Limeres.
4 Voir notamment l'atlas géologique de la Suisse de l'Office fédéral de topographie : https://www.swisstopo.admin.ch/fr/connaissances-faits/geologie/donnees-de-base/cartes-geologiques.html. Voir également Wildi *et al.* 2017, pp. 10-17.
5 Des phénomènes similaires ont été signalés à Sézegnin (Avusy), voir Privati 1986, p. 9.
6 Sur ces diverses techniques, voir par exemple Lasfargues 1985.
7 Dans un souci de clarté, nous utiliserons désormais, pour les descriptions des vestiges, une orientation simplifiée dont le nord correspond en réalité au nord-est géographique. Ainsi, « sud » correspond au sud-ouest géographique, « ouest » au nord-ouest et « est » au sud-est.
8 Examen préliminaire effectué par M. A. Haldimann.
9 Terrier *et al.* 1993, p. 29-31 et fig. 7 ; Genequand 2013, p. 30 et fig. 18.
10 Voir ci-dessous, tableau IV, p. 89.
11 Les échantillons ont été confiés à J.-P. Hurni et B. Yerly, Laboratoire Romand de Dendrochronologie (réf. LRD18/R7664R). Les charbons proviennent de troncs de chêne, à l'exception de ceux des fosses ST 8 (sapin blanc) et ST 9 (hêtre et sapin blanc). La fosse ST 9 se distingue aussi par une datation plus ancienne, comprise entre le début du 1er siècle av. J.-C. et le milieu du 1er siècle apr. J.-C. (Ech. US 126, nº laboratoire ETH-94755) : 2019 ± 23 BP, 90 BC-52 AD (95,4 % de probabilité, dont 3,5 % en 90-72 BC et 91,9 % en 58 BC-52 AD).
12 Privati 1986, p. 10.
13 Privati 1986, p. 10.
14 Gentili/Hourlier 1995, p. 121 et pl. I-III, p. 123-125 ; voir également Van Ossel 1995, p. 73-74 et fig. 8.
15 Achard-Corompt *et al.* 2016, p. 84-87 et fig. 30.
16 Billoin *et al.* 2010 ; Billoin/Fellner 2013, p. 456 et fig. 3.4, p. 457.
17 Demarez 2003 ; Billoin/Fellner 2013, p. 456 et fig. 3.3, p. 457.
18 Par exemple le bâtiment C de la Ferme 2, voir Federici-Schenardi/Fellner 2004, p. 67 et fig. 71, p. 66.
19 L'examen anthropologique des deux sépultures a été effectué par C. Vaucher.
20 Les échantillons ont été confiés à J.-P. Hurni et B. Yerly, Laboratoire Romand de Dendrochronologie (réf. LRD18/R7664R). T 30 (Ech. US T030, nº laboratoire ETH-94752) : 1162 ± 22 BP, 774-953 AD (95,4 % de probabilité, dont 78,6 % en 774-902 AD et 16,8 % en 920-953 AD) ; T 48 (Ech. US T048, nº laboratoire ETH-94751) : 1186 ± 22 BP, 770-894 AD (95,4 % de probabilité).
21 Des différences de cet ordre sont aussi considérées comme caractéristiques de changements techniques dus à une période de transition au 3e siècle en Champagne-Ardenne, voir Durost 2011, p. 213.
22 Federici-Schenardi/Fellner 2004, p. 28 et fig. 20. Les auteurs de cette étude signalent par ailleurs de nombreux parallèles tant en France qu'en Allemagne ou en Suisse, voir p. 206-209 et fig. 239 ; Bänteli *et al.* 2000, plan encart 1. Voir également Marti et al. 2005, pp. 102-115.
23 Billoin 2007, pp. 261-262 et fig. 2 ; Béague-Tahon/Georges-Leroy 1995, p. 177 et fig. 3a ; Buchez 1995, pp. 110 et 111.
24 Federici-Schenardi/Fellner 2004, pp. 209-211 et fig. 241.
25 C'est ce qui est suggéré en Allemagne, voir Federici-Schenardi/Fellner 2004, p. 208 ; une telle division fonctionnelle est également proposée pour certains édifices à solins maçonnés du Jura français, voir Billoin/Fellner 2013, p. 463.
26 Le bâtiment A de la ferme 2 à Develier-Courtételle, construit en partie sur sablière basse, montre par ailleurs une répartition irrégulière des trous de poteau, voir Federici-Schenardi/Fellner 2004, p. 65 et fig. 69.
27 Federici-Schenardi/Fellner 2004, pp. 213-216.
28 Le porphyre vert, utilisé notamment comme élément *d'opus sectile*, est présent par exemple dans la villa d'Orbe-Boscéaz ou à Avenches et proviendrait du sud du Péloponnèse (Grèce), voir Morier-Genoud 2016, p. 106 et fig. 472.3, p. 559. Dans le canton de Genève, on peut signaler des découvertes similaires sur les sites de la cathédrale Saint-Pierre et du parc de La Grange, ainsi qu'à Corsier (découverte du 19e siècle, entrée au Musée d'Art et d'Histoire en 1873, nº inv. C 0311).
29 B. Reber mentionne le toponyme « La Ville », situé au sud-est du village et où des concentrations de matériaux de construction, notamment de tuiles, attestent selon lui la présence « de belles antiquités romaines », voir Reber 1901, p. 16-17. Voir également Montandon 1922, p. 178, nº 251 et plus récemment Sauter 1972, p. 129.
30 Voir Van Ossel 1995, p. 74
31 Bouvier 2001, p. 51.
32 Voir notamment Bouvier 2001, p. 44 ; Cattedu 1995, p. 192 ; Buchez 1995, p. 112 ; Billoin 2012, p. 242.
33 Voir Billoin 2012, p. 242. Les exemples d'ensembles funéraires qui se développent conjointement aux premières églises ne manquent pas dans la région genevoise, par exemple à Bernex (Vuillonnex, voir Terrier 2014), ou à Bardonnex (Compesières, voir Terrier/Plan 2011).
34 Reber 1901, p. 15-16 ; Montandon 1922, p. 178, nº 251 ; Bonnet 1982, p. 24.

BIBLIOGRAPHIE

Achard-Corompt *et al.* 2016. N. Achard-Corompt, A. Ahü-Delor et J. Wiethold, Juvigny « Les Monteux » (Marne) du Ier siècle av. J.-C. au VIIIe s. ap. J.-C. : un bâtiment résidentiel d'une *villa* et des exploitations agricoles de l'Antiquité et du haut Moyen Age. *Revue Archéologique de l'Est* 65, 2016, pp. 61-109.

Bänteli *et al.* 2000. K. Bänteli, M. Höneisen et K. Zubler, *Berslingen – ein verschwundenes Dorf bei Schaffhausen*. Schaffhauser Archäologie 3, Schaffhouse 2000.

Béague-Tahon/Georges-Leroy 1995. N. Béague-Tahon et M. Georges-Leroy, Deux habitats ruraux du haut Moyen Age en Champagne crayeuse : Juvigny et Torcy-le-Petit (milieu VII^e s.-IX^e s.). In : C. Lorren et P. Périn (éd.) 1995, pp. 175-183.

Billoin 2007. D. Billoin, L'habitat médiéval du V^e au XII^e siècle en Franche-Comté : bilan et découvertes récentes. In : C. Bélet-Gonda *et alii* (dir.), *Mandeure, sa campagne et ses relations d'Avenches à Luxeuil et d'Augst à Besançon, Actualités archéologiques régionales,* Actes des Premières Journées Archéologiques Frontalières de l'Arc Jurassien, Delle (F) – Boncourt (CH), 21-22 octobre 2005 ; Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté 816, Cahier d'archéologie jurassienne 20, Besançon et Porrentruy 2007, pp. 259-269.

Billoin 2012. D. Billoin, Habitats et activités économiques au haut Moyen Age en Franche-Comté. In : *1995-2005. Dix ans d'archéologie en Franche-Comté. Bilan scientifique*, hors-série, Direction Régionale des Affaires Culturelles de Franche-Comté, Service Régional de l'Archéologie, 2012, pp. 236-249.

Billoin *et al.* 2010. D. Billoin, avec la collaboration de C. Gaston, S. Humbert, V. Lamy, J.-C. Le Bannier, O. Putelat, Un établissement rural mérovingien à Delle « La Queue au Loup » (Territoire de Belfort). *Revue Archéologique de l'Est* 59, 2010, pp. 603-634.

Billoin/Fellner 2013. D. Billoin et R. Fellner, L'habitat rural du haut Moyen Age dans l'Arc Jurassien. In : A. Richard *et alii* (dir.), *Le peuplement de l'Arc jurassien de la Préhistoire au Moyen Age.* Actes des Deuxièmes Journées Archéologiques Frontalières de l'Arc Jurassien, Delle (F) – Boncourt (CH), 16-18 novembre 2007 ; Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté 916, Cahier d'archéologie jurassienne 21, Besançon et Porrentruy 2013, pp. 453-466.

Bonnet 1982. C. Bonnet, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1980 et 1981. *Genava*, n. s. XXX, pp. 5-27.

Bouvier 2001. A. Bouvier, Le peuplement du Velin : archéologie et autres sources. In : E. Faure-Boucharlat (dir.), *Vivre à la campagne au Moyen Age : L'habitat rural du V^e au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*. Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne 21, Lyon 2001, pp. 37-52.

Buchez 1995. N. Buchez, Un habitat du haut Moyen Age à Bussy-Saint-Georges « Les Dix-Huit-Arpents » (Seine-et-Marne). In : C. Lorren et P. Périn (éd.) 1995, pp. 109-112.

Cattedu 1995. I. Cattedu, L'habitat mérovingien de Genlis (Côte-d'Or). In : C. Lorren et P. Périn (éd.) 1995, pp. 63-79.

Demarez 2003. J.-D. Demarez, Un bâtiment en pierre du 7^e s. à Porrentruy JU : nouvelles données archéologiques dans le Jura mérovingien. *Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie* 86, 2003, pp. 145-166.

Durost 2011. R. Durost, Problèmes d'identification des habitats ruraux de l'Antiquité tardive en Champagne-Ardenne. In : M. Kasprzyk et G. Kuhnle (dir.), *L'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule I. La vallée du Rhin supérieur et les provinces gauloises limitrophes : actualité de la recherche.* Actes de la table-ronde de Strasbourg, 20-21 novembre 2008 ; Société Archéologique de l'Est, 2011, pp. 209-222.

Federici-Schenardi/Fellner 2004. M. Federici-Schenardi et R. Fellner, *Develier-Courtételle : un habitat rural mérovingien. Structures et matériaux de construction*. Cahier d'archéologie jurassienne 13, Porrentruy 2004.

Genequand 2013. D. Genequand, Aux origines du village de Perly : occupation d'époque gauloise, *villa* gallo-romaine et établissement médiéval. *Découvertes archéologiques dans le canton de Genève 2010-2011*, *Patrimoine et architecture*, *Série archéologie* 1, 2013, pp. 16-35.

Gentili/Hourlier 1995. F. Gentili et N. Hourlier, L'habitat du haut Moyen Age de « l'Arpent Ferret » à Servon (Seine-et-Marne), IV^e-XI^e siècles. In : C. Lorren et P. Périn (éd.) 1995, pp. 121-133.

Lasfargues (dir.) 1985. J. Lasfargues (dir.), *Architecture de terre et de bois. L'habitat privé des provinces occidentales du monde romain. Antécédents et prolongements : Protohistoire, Moyen Age et quelques expériences contemporaines,* Actes du 2^e congrès archéologique de Gaule méridionale, Lyon, 2-6 novembre 1983 ; Documents d'Archéologie Française 2, Paris 1985.

Lorren/Périn (éd.) 1995. C. Lorren et P. Périn (éd.), *L'habitat rural du haut Moyen Age (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne).* Actes des XIV^e Journées internationales d'Archéologie mérovingienne, Guiry-en-Vexin et Paris, 4-8 février 1993 ; Mémoires publiés par l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne VI, Rouen 1995.

Marti *et al.* 2005. R. Marti, R. Fellner et M. Federici Schenardi, Villes et campagnes : les sites d'habitat. In : R. Windler *et alii* (éd.), *SPM VI : Haut Moyen-Âge*, Bâle 2005, pp. 96-118.

Montandon 1922. R. Montandon, *Genève des origines aux invasions barbares*. Genève 1922.

Morier-Genoud 2016. C. Morier-Genoud, Les placages de marbre. In : D. Paunier, T. Luginbühl *et al.*, *La villa romaine d'Orbe-Boscéaz, Genèse et devenir d'un grand domaine rural. Volume 2 : Eléments et ornements architecturaux, mobiliers, synthèses*. Cahiers d'archéologie romande 162, Urba I/2, Lausanne 2016, PP. 94-121.

Privati 1983. B. Privati, *La nécropole de Sézegnin (Avusy-Genève). IV^e - VIII^e siècle*. Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, série in-4, t. 10, Genève et Paris 1983.

Privati 1986. B. Privati, Sézegnin GE : une unité agricole du haut Moyen Age. *as.* 9.1986.1, pp. 9-19.

Reber 1901. B. Reber, *Recherches archéologiques à Genève et aux environs*. Genève 1901.

Sauter 1972. M.-R. Sauter, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1970 et 1971. *Genava*, n. s. XX, 1972, pp. 83-129.

Terrier 2014. J. Terrier, *L'ancienne église Saint-Mathieu de Vuillonnex à Genève*. Mémoires et Documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève 67, Cahiers d'archéologie romande 149, 2014.

Terrier *et al.* 1993. J. Terrier, M.-A. Haldimann et F. Wiblé, La *villa* gallo-romaine de Vandoeuvres (GE) au Bas-Empire. *as.* 16.1993.1, pp. 25-34.

Terrier/Plan 2011. J. Terrier et I. Plan, *L'église Saint-Sylvestre de Compesières*, Genève 2011.

Van Ossel 1995. P. Van Ossel, L'Antiquité tardive (IV^e-V^e s.) dans l'Ile-de-France. Acquis et incertitudes. In : C. Lorren et P. Périn (éd.) 1995, pp. 63-79.

Wildi *et al.* 2017. W. Wildi, P. Corboud, S. Girardclos et G. Gorin**,** *Guide : géologie et archéologie de Genève,* Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, mars 2017. Disponible en ligne : https ://www.unige.ch/forel/files/5114/8949/5654/Guide_Geneve.pdf

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

SCA Genève, G. Consagra (fig. 1, 23) ; P. Ruffieux (fig. 2, 5-8, 18, 21) ; M. Berti (fig. 3-4, 9-16, 20, 22) ; J.-B. Sevette (fig. 19). MAH Genève, B. Jacot Descombes (fig. 17).

Deux bâtiments liés au domaine des Hospitaliers de Compesières ?

Isabelle Plan

3.

Une dizaine d'années après la fouille de l'église Saint-Sylvestre de Compesières (2005-2006) **FIG 1**, le service cantonal d'archéologie a été amené à intervenir à nouveau sur le site, en amont de travaux communaux. Une prospection archéologique de la parcelle agricole concernée par un projet de parking s'est déroulée en été 2014 qui, au vu des résultats obtenus par les sondages, a motivé une première campagne de fouilles l'année suivante, puis une seconde en 2016.

Travaux préliminaires

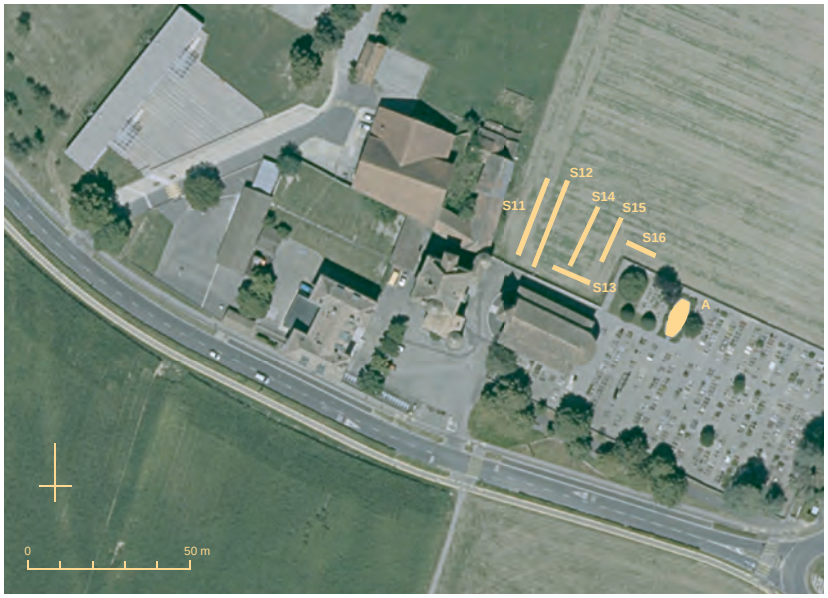
Les sondages de 2014

La fouille sous l'église avait permis de mettre au jour des vestiges rendant compte d'une occupation continue dès l'époque antique : l'évaluation du potentiel archéologique de la parcelle au nord de l'édifice apparaissait alors comme une évidence[1].

Les six sondages extérieurs, parallèles et perpendiculaires à l'axe de l'église, ont été effectués à la pelleteuse jusqu'au niveau d'apparition des vestiges, lesquels ont été dégagés manuellement **FIG 2**.

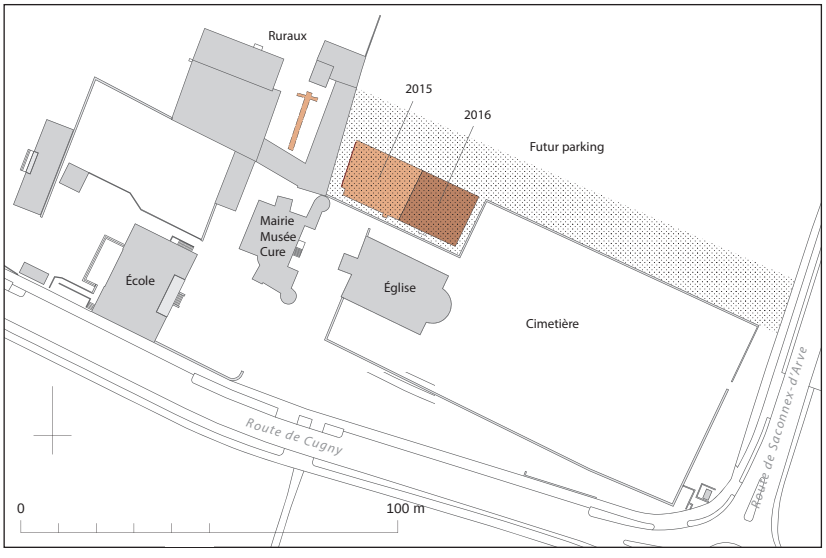


1 L'emplacement des fouilles de Compesières, au nord de l'église et à l'ouest des bâtiments de l'ancienne commanderie (mairie actuelle).



2 Localisation des sondages S11 à S16 sur une photo aérienne du site.

Les quatre tranchées orientées nord-sud visaient à vérifier la présence de vestiges ainsi que leur extension. Deux tranchées ont été positionnées perpendiculairement, l'une (S13) dans le but d'obtenir une vision la plus continue possible de l'occupation de cette zone proche de l'église, en cernant les structures romaines (présentes sous la moitié orientale de l'édifice) ; l'autre (S16) a simplement été calée dans l'axe de l'accès au futur parking. Au vu du résultat négatif de cette dernière, il a été décidé de ne pas sonder plus à l'est, même si le périmètre concerné par le futur parking va jusqu'à la route de Saconnex-d'Arve.



3 Plan des différents édifices communaux et paroissiaux et du sondage effectué entre les bâtiments agricoles (en orangé). Les secteurs de fouilles de 2015 et 2016 sont positionnés sur l'emprise du futur parking.

Les campagnes 2015 et 2016

A la suite de ces sondages, deux campagnes de fouilles couvrant des surfaces de 400 m^2 chacune ont été programmées dans la zone la plus proche de l'église. Parallèlement, entre les bâtiments situés plus à l'ouest, une tranchée effectuée à la pelleteuse a également permis de sonder le terrain sur une quinzaine de mètres **FIG 3**.

Une expérience de prospection par géoradar

En 2016, peu avant l'ouverture de la seconde campagne dans le secteur oriental, une opportunité de prospection par géoradar (GPR) s'est présentée, en partenariat avec l'Institut des sciences de la Terre de la Faculté des géosciences et de l'environnement de l'Université de Lausanne. C'était, pour le service d'archéologie de Genève, l'occasion d'approcher cette méthode, de la tester et d'évaluer dans quelle mesure elle pourrait être utilisée en amont de futures interventions archéologiques[2]. L'expérience a permis aux archéologues de prendre conscience de l'une des limites de cette prospection GPR. Si les résultats de la fouille et de la prospection ont été convergents en ce qui concerne les structures bien marquées par des concentrations de galets, en l'occurrence des drains, les autres vestiges mis au jour, qui sont tous des structures en creux et de faible profondeur, n'ont pas été identifiés par le géoradar. Dès lors, cette technique n'apparaît pas la plus appropriée pour identifier les constructions sur poteaux de bois ou les tranchées de récupération de murs, qui ont constitué l'essentiel des vestiges dégagés sous la parcelle du site de Compesières.

Apport des fouilles de 2015 et 2016

Fréquentation du site à l'époque protohistorique

Le secteur fouillé en 2016 a permis de collecter une trentaine de fragments de céramique à pâte essentiellement bistre et à gros dégraissant qui était absente du mobilier issu des campagnes précédentes. Cette céramique résiduelle du Bronze final, du Hallstatt et de La Tène permet de faire remonter la fréquentation du site au premier millénaire avant notre ère déjà, bien qu'aucune structure s'y rattachant n'ait été mise au jour.

Un établissement gallo-romain

Les quelques vestiges découverts à l'ouest du secteur fouillé en 2015 complètent les éléments





antiques observés sous l'église une dizaine d'années auparavant **FIG 4**. Pour rappel, il s'agissait d'une aire de circulation en galets (85) posés à même le terrain naturel argileux, ainsi que deux négatifs de sablières basses (127 et 129) perçant ce sol[3]. Dégagées sur plus de 9 m de longueur et terminées à leur extrémité orientale par des trous de poteau, les sablières attestent la présence d'un ou plusieurs bâtiments en terre crue aux toits recouverts de tuiles, comme le suggèrent les éléments conservés dans les remblais de destruction qui jonchent le sol (*tegulae*, *imbrices*, argile parfois recouverte d'enduit de mortier blanc).

En dépit du mauvais état de conservation et du caractère partiel des vestiges résultant de l'exploitation agricole de la parcelle, les structures mises au jour en 2015 et 2016 confirment une occupation gallo-romaine qui s'étend sur une vaste surface. Un fossé rectiligne (574) reconnu sur une douzaine de mètres de longueur se poursuit de part et d'autre hors du chantier. Ce fossé, dont le fond est plat et les bords obliques, est conservé sur 0,50 m de profondeur ; sa largeur maximale conservée atteint 1,20 m **FIG 5**. En légère pente avec une première sédimentation très organique, sa fonction est sans doute à mettre en relation avec la gestion de l'eau. Son orientation est perpendiculaire à celle des deux sablières précédemment décrites, soit sud-ouest/nord-est, alors que toutes les constructions postérieures érigées sur le site, dès le 7e siècle au plus tard, adopteront une orientation nord-ouest/sud-est, que l'église actuelle a conservée.

Une dépression (482), dont nous n'avons qu'une vue partielle, se trouve à l'ouest du fossé

4 Plan général des vestiges d'époque gallo-romaine (campagnes 2005, 2015 et 2016).

5 Le fossé 574 borde une dépression (482) dont on aperçoit l'amorce sur la droite de l'image.

et s'étend largement hors des limites de la fouille. Une coupe de terrain (strati 18) a permis d'observer cette structure à fond horizontal d'au moins 2,50 m de largeur, conservée sur 0,80 m de hauteur, et dont le remplissage supérieur comble aussi le fossé. Constitué d'une grande quantité de matériaux de construction (*tegulae*, *imbrices*, fragments de mortier et quelques enduits), ce comblement atteste la proximité d'un bâtiment.

Une troisième structure peut être rattachée à cette phase : il s'agit d'une fosse (537) de plan circulaire, d'un diamètre supérieur à 1,50 m. Elle est conservée sur à peine 0,25 m de profondeur et entame le terrain naturel argileux. Un mur médiéval coupe son remplissage de terre brune et galets.



6 Fragment d'inscription sur plaque de bronze. Il pourrait s'agir d'un document officiel, lettre ou discours impérial, exposé par le bénéficiaire dans sa *villa* (éch. 1 :1).

Interprétation et datation

Ces vestiges complètent les découvertes de 2005 et confirment l'existence d'un établissement gallo-romain sur le site. Petite exploitation agricole ou *pars rustica* d'un grand domaine ? Un fragment d'inscription apporte un éclairage intéressant à ce propos **FIG 6**. Compte tenu des bribes de texte, mais surtout de son libellé et de l'épaisseur importante de son support (9 mm de bronze, ce qui implique une plaque de grandes dimensions), il pourrait s'agir d'un document officiel, lettre ou discours impérial, exposé par le bénéficiaire dans sa *villa*[4]. Cette hypothèse vient étayer celle de l'existence, à Compesières, d'un grand domaine antique dont l'emplacement de la *pars urbana* est inconnu.

L'installation et l'utilisation du sol mis au jour sous l'église peuvent être datées des 2-3e siècles apr. J.-C. par la céramique et une monnaie[5]. Les tessons collectés dans les remblais de démolition scellant le sol, ainsi que les charbons de bois qui ont fait l'objet d'analyses au radiocarbone, permettent d'affirmer que la destruction des bâtiments est postérieure à 400[6]. Il en est de même pour le mobilier céramique lié à l'abandon des structures antiques dégagées sous la parcelle en pré. L'ensemble permet de dater l'établissement entre le milieu du 2e siècle et le courant du 5e siècle[7].

Une occupation médiévale

Après une phase d'abandon de l'établissement romain, survenant probablement au cours du 5e siècle, une occupation médiévale est attestée par plusieurs types de structures, essentiellement des fosses et des trous de poteau, ainsi que par la présence ponctuelle et éparse de céramique **FIG 7**. Sous l'église Saint-Sylvestre, les trous de poteau observés au nord sont antérieurs au cimetière, qui se développera autour du futur lieu de culte au détriment des constructions en bois, vraisemblablement à partir du 8e siècle[8]. Sous la parcelle en pré, plusieurs fonds de fosses ont également été mis au jour : ils pourraient être en lien avec des constructions sur poteaux de cette époque. Dans quelques cas, la chronologie relative permet de s'assurer de l'antériorité de ces structures par rapport à celles, également présentes sur le site, du Moyen Age tardif. Deux structures plus importantes (457/665 et 760/765), mais malheureusement trop partielles pour être identifiées (fonds de cabane ?), ont piégé dans leurs comblements quelques éléments céramiques, notamment un fond bombé et deux fragments de lèvres en bandeau, qui indiquent que leur abandon n'est pas intervenu avant les 9e-10e siècles et 11e-12e siècles respectivement. Sous l'église, le matériel abondant issu de la terre de cimetière remonte aux 10e-12e siècles[9].

Deux bâtiments de la fin du Moyen Age

Le Moyen Age tardif est la période la mieux représentée au nord de l'église, grâce à la présence de deux bâtiments (A et B) orientés selon le même axe que l'édifice religieux. Il s'agit probablement de bâtiments d'exploitation agricole **FIG 8**.

Le bâtiment A

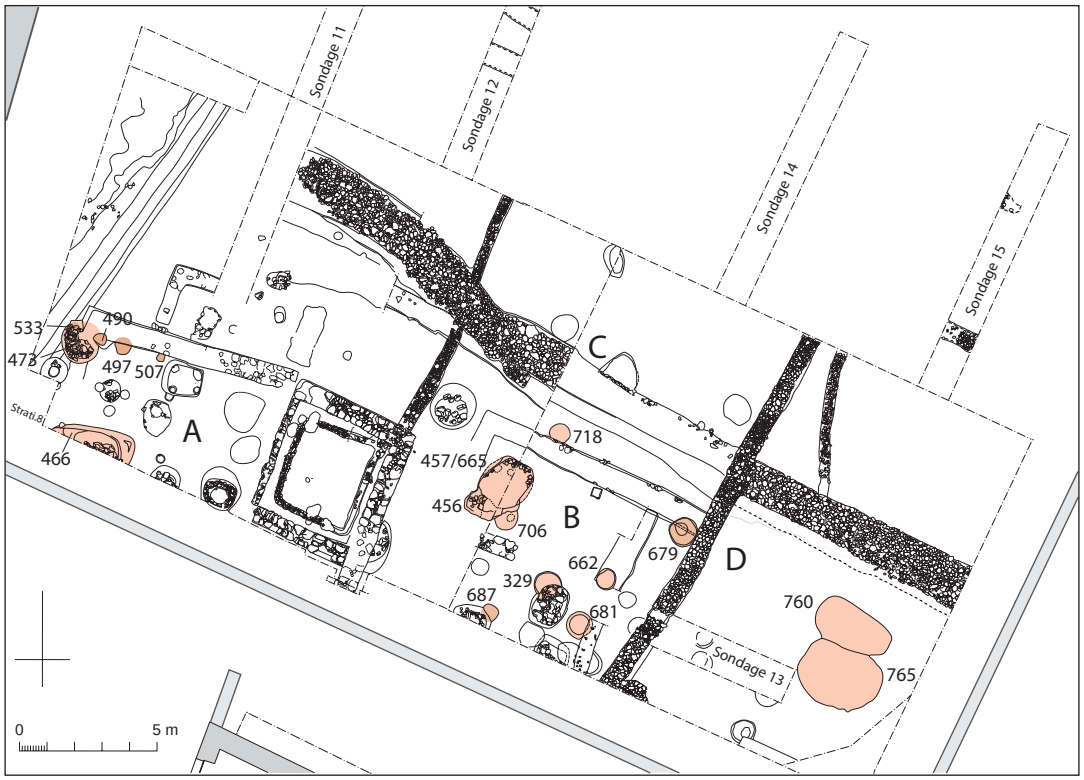
En 2015, une construction (A) d'environ 12 m de longueur et au moins 6 m de largeur a été reconnue dans le secteur ouest. Elle est divisée en deux parties, orientale et occidentale.

La partie occidentale

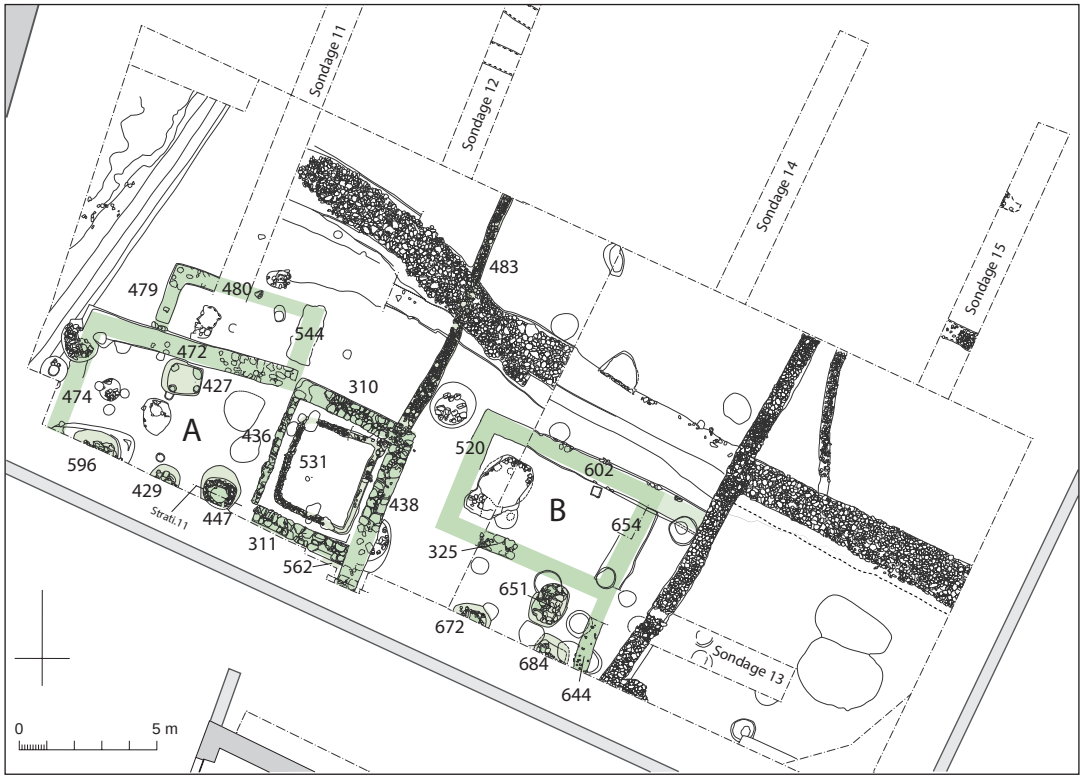
Constituant les deux tiers du bâtiment, cette partie est signalée par les négatifs des murs disparus : des tranchées de fondation de 0,80 m de largeur dont ne subsistent que les fonds aménagés à même le terrain naturel argileux ou l'entamant à peine. Quelques négatifs de pierre au fond des tranchées témoignent de maçonneries disparues. Parmi les tranchées mises en évidence grâce à leur remplissage constitué d'un remblai de démolition avec présence de mortier, celles des murs nord (472) et ouest (474) forment un angle **FIG 9**. Trois négatifs de murs plus étroits (479, 480 et 544) délimitent une annexe accolée contre le flanc nord du bâtiment.

La partie orientale

L'extrémité orientale du bâtiment est mieux conservée car les fondations des murs, installées



7 Plan général des vestiges médiévaux (campagnes 2015 et 2016).



8 Plan général des vestiges du Moyen Age tardif.



9 Vue générale, depuis l'ouest, du bâtiment médiéval A.

plus profondément que dans la partie occidentale, ont entamé le substrat naturel argileux d'une quinzaine de centimètres, ce qui a suffi à préserver la première assise de maçonnerie **FIG 10**. Le mur nord (310) se trouve dans le prolongement de la tranchée occidentale nord (472) mais légèrement désaxé de manière à coïncider à l'orientation du bâtiment B. Ce segment est chaîné au mur oriental (438) qui a pu être suivi en direction du sud sur 6,10 m, jusqu'à la limite de fouilles au-delà de laquelle il se poursuit. Cette maçonnerie (438/310) est constituée de parements de grosses pierres et d'un blocage interne de galets. Côté sud, un mur perpendiculaire (311) est appuyé contre le mur oriental. Parallèle au mur nord, il se développe vers l'ouest et s'interrompt à peu près à la même hauteur que son pendant. Ce mur 311 ne constitue pas un mur extérieur puisque le bâtiment se poursuit au sud, comme l'atteste l'amorce d'un sol constitué d'une chape de mortier (562) posée directement sur le terrain naturel argileux. A l'ouest de ces trois murs formant un U, une maçonnerie de moindre épaisseur (436) vient fermer ce quadrilatère. Côté est, le muret bien paramenté est vraisemblablement monté à vue, alors que du côté ouest, son irrégularité est significative d'un ouvrage monté contre terre.

Drain et empierrement dans la partie orientale

La zone orientale du bâtiment A est dotée d'un système d'assainissement constitué d'un drain recouvert d'un empierrement. La partie interne au bâtiment (531) est située devant les murs. Ses canaux convergent vers l'angle nord-est pour se déverser dans un drain plus important (483), suivi sur 9 m de longueur, qui évacue l'eau vers le nord **FIG 11**. Toute la surface intérieure drainée est



10 Vue générale du bâtiment A, avec l'extrémité orientale au premier plan.











recouverte d'un aménagement de pierres de gros calibre (312/528) **FIG 12**. Du côté est, où le drain est partiellement endommagé et bouché, l'aménagement est plus dense et soigneusement agencé contre la fondation du mur 438.

Fosses et trous de poteau

Dans le sens longitudinal du bâtiment A et dans le prolongement du mur intérieur 311 en direction de l'ouest, trois trous de poteau ont été dégagés (447, 429 et 596) **FIG 13**. Ils ont en commun un large diamètre d'environ 1 m, sont creusés profondément dans le terrain naturel argileux (0,50 à 0,80 m environ) et possèdent des pierres de calage. Ils ne sont toutefois pas équidistants. Ce sont probablement des fosses d'implantation de poteaux soutenant le faîte du toit. Le trou de poteau 596 a été plus difficile à identifier car il est implanté à l'intérieur d'une fosse préexistante (**FIG 7**, 466). En surface du comblement du trou de poteau 447, une concentration de galets légèrement décalée vers le nord suggère la présence d'un trou de poteau postérieur qui pourrait rendre compte d'une phase de travaux distincte.

Une autre fosse mise au jour dans la zone occidentale du bâtiment semble avoir été installée en tenant compte du mur nord. Il s'agit d'une structure quadrangulaire (427) dotée d'un trou de poteau dans chaque angle **FIG 14**. Elle est presque identique à une fosse mise au jour en 2005 sous l'église actuelle **FIG 15** et l'on observe que toutes deux sont de dimensions semblables et dotées de poteaux corniers. On ignore pour l'instant leur fonction.

11 Les fondations de l'extrémité orientale du bâtiment A sont conservées sur une assise. Un drain assainit la surface et sort vers le nord, sous l'angle de la maçonnerie (en haut à droite).

12 L'empierrement couvrant le drain est intentionnel et semble avoir constitué un vide sanitaire.

13 Les poteaux soutenant le faîte du toit étaient profondément ancrés dans le terrain naturel et solidement calés par des pierres. Ici la fosse 447.

14 La fosse à poteaux corniers 427 dégagée en 2015.

15 La fosse dégagée en 2005 sous l'église.



16 L'emplacement du poteau faîtier 684 du bâtiment B.



17 Le double trou de poteau 651 est ancré profondément. Il coupe une structure antérieure.

Le bâtiment B

A l'est du bâtiment A, dans le secteur fouillé en 2016, s'étend une seconde construction (B) de 7,5 m de longueur sur plus de 5 m de largeur **FIG 8**.

Négatifs des murs

Les deux tranchées perpendiculaires (520 et 602), de 0,80 m de largeur et repérées grâce à la présence de terre brune mêlée à des éléments de démolition, constituent l'angle nord-ouest du bâtiment B. Une tranchée parallèle à 520 marque l'emplacement de la façade orientale (654). Côté sud, quelques pierres alignées posées à même le terrain naturel argileux forment le parement d'un mur (325).

Fosses et trous de poteau

En limite sud de la fouille, deux trous de poteau (672 et 684), distants d'environ 2,40 m et d'un diamètre supérieur à 1 m, entament le terrain naturel d'environ 0,50 m **FIG 16**. Ils sont dotés de pierres de calage définissant des poteaux carrés de 0,20 m de côté. Comme pour le bâtiment A, il pourrait s'agir des fosses d'implantation des poteaux soutenant le faîte du toit. Une troisième fosse, ovale (651) **FIG 17**, mesurant 1,60 m sur 1,30 m et conservée sur plus de 0,60 m de profondeur, remplit vraisemblablement aussi la fonction de trou de poteau. Son dispositif est particulier car deux poteaux distants d'à peine 0,40 m y étaient installés, calés par des pierres liées en surface par du mortier. Cette fosse prend place entre le négatif du mur sud 325 et les fosses d'implantation des poteaux faîtiers. Sa fonction est difficile à préciser, il pourrait éventuellement s'agir d'un dispositif de renfort.

Interprétation des structures A et B

Les tranchées de fondation des murs et les quelques assises de pierres conservées attestent la présence de deux constructions maçonnées, ou du moins dotées de solins en pierre soutenant des parois en terre et bois.

Le plan partiel d'une construction (A) de 12 m de longueur par au moins 6 m de largeur rend compte d'un bâtiment qui pourrait atteindre entre 9 et 12 m de largeur si l'on admet que les fosses dégagées dans l'axe du mur 311 sont celles de poteaux faîtiers[10]. La vocation de ce vaste bâtiment était vraisemblablement agricole, abritant plusieurs activités en relation avec la gestion d'un domaine. L'édifice est articulé en plusieurs espaces aménagés spécifiquement selon leur fonction. La pièce nord-est est semi-enterrée et isolée du reste du bâtiment par un mur mitoyen au sud et un muret à l'ouest. L'activité exercée dans cette zone, peut-être celle d'une cave à vin, semble avoir nécessité un apport d'eau ou tout au moins d'humidité. L'empierrement (312/528) qui recouvre le drain fait penser à un vide sanitaire ; il n'est pas exclu qu'il ait été installé dans un second temps[11]. Sur ce vide sanitaire était peut-être aménagé un plancher, évitant ainsi le risque d'inondation. L'existence d'un second espace au sud du mur mitoyen est certes attestée, mais l'exiguïté du sondage effectué ne permet pas d'en savoir davantage, au-delà du fait qu'il possède un sol de mortier sans radier (562) et que celui-ci est aménagé très bas par rapport au niveau de marche supposé dans la zone ouest. La partie occidentale du bâtiment, dotée d'une annexe contre son flanc nord, est deux fois plus longue que la zone orientale semi-excavée.

Le bâtiment B est plus petit que le bâtiment A : on peut le restituer avec une longueur de 7,5 m

et une largeur de 5 m si l'on tient compte uniquement des négatifs de murs. Les fosses 672 et 684 marquent l'emplacement de poteaux faîtiers d'un bâtiment qui pourrait atteindre 10 m de largeur. Aucun élément ne permet d'en appréhender la fonction.

Datation des bâtiments A et B

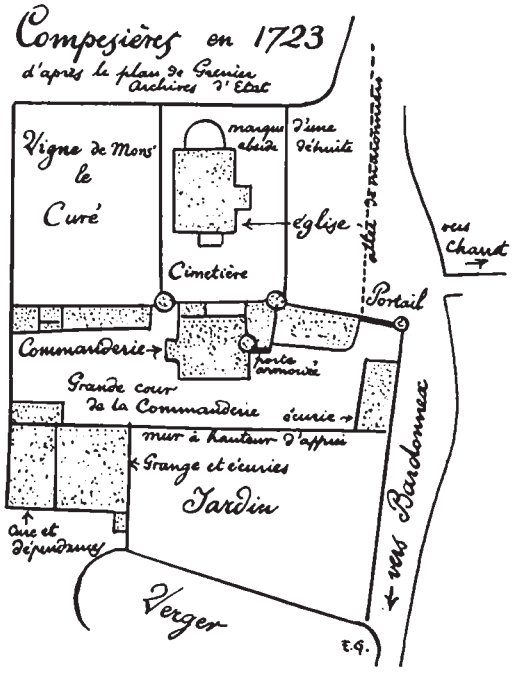
Au vu de l'état d'arasement des vestiges, la question de la datation n'est pas aisée. La stratigraphie est quasi inexistante et les structures conservées se recoupent rarement. Le plan dit « de Grenier », de 1723, sur lequel ne figure aucune construction, donne un *terminus ante quem* pour leur disparition[12]. La parcelle sur laquelle s'élevaient les bâtiments A et B est désignée comme « Vigne de Monsieur le Curé » **FIG 18**. Cette mise en culture n'intervient probablement pas avant le milieu du 17e siècle, comme le suggère la présence de carreaux de poêle à glaçure verte sur engobe dans les niveaux de démolition des bâtiments[13].

Le mobilier céramique qui prédomine largement est la production de Meillonnas (service vert), qui apparaît dans nos régions au 16e siècle et reste en vogue jusqu'au 18e siècle. Probablement contemporain, un autre type de céramique, à pâte rosée et glaçure interne transparente, est nettement moins bien représenté.

Pour le bâtiment A, dans les contextes les moins perturbés de la partie orientale, on ne trouve pas de mobilier antérieur au 14e siècle. Ont été dégagés quelques rares tessons de céramique à glaçure externe plombifère non couvrante, d'autres à glaçure interne transparente, trois monnaies datées entre le 14e et la fin du 16e siècle[14], ainsi que quelques fragments de carreaux de sol en terre cuite. Si le survol du mobilier permet de situer le bâtiment A à la fin du Moyen Age, du moins pour sa zone orientale qui a fourni un peu de matériel, plusieurs éléments font penser que les deux parties de la construction n'étaient pas tout à fait contemporaines. Le constat le plus évident est le désaxement qui existe entre le mur nord 310 et le négatif de mur 472 **FIG 8**. Cela pourrait suggérer que la partie occidentale était plus ancienne et construite d'abord en matériaux périssables (terre et bois)[15].

La situation est assez semblable pour le bâtiment B. La chronologie relative montre que les négatifs des murs comme les fosses d'implantation des poteaux faîtiers recoupent plusieurs autres fosses et succèdent visiblement à des constructions plus anciennes, probablement en terre et bois, qu'aucun élément ne permet de dater. C'est la fosse du double poteau 651 qui fournit les éléments de datation les plus déterminants. Les niveaux supérieurs de son comblement ont livré quelques fragments de céramique, notamment des tessons à glaçure interne transparente identiques à ceux retrouvés dans la partie orientale du bâtiment A. En outre, un fragment de céramique à revêtement plombifère externe des 13e-14e siècles, des fragments de carreaux de sol en terre cuite et un jeton de compte du 15e siècle ont été mis au jour sous le mortier assurant la cohésion du calage de pierres[16].

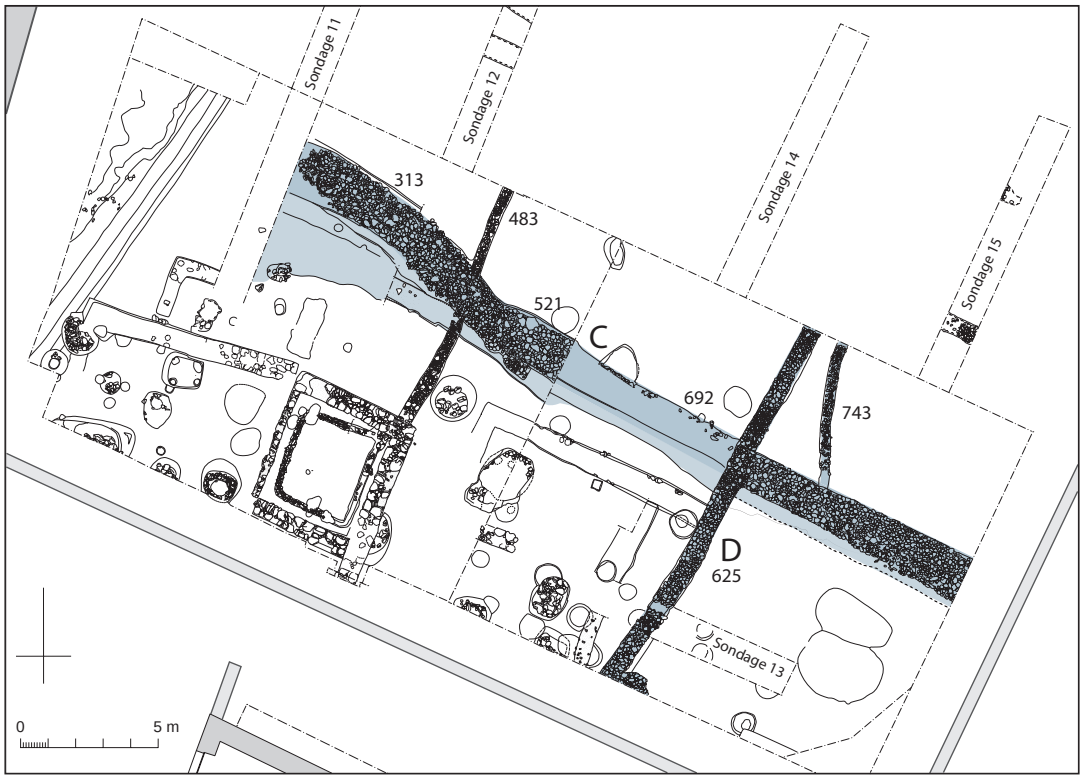
En conclusion, les éléments à disposition ne permettent pas de faire remonter ces constructions à une époque qui précède celle de l'arrivée des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem sur le site en 1270. Comme les sources historiques le relatent, c'est vers le milieu du 15e siècle que les Hospitaliers transfèrent à Compesières, plus proche de la cité épiscopale de Genève, le siège de la commanderie du Genevois jusqu'alors situé à Annecy[17]. De cette période pourraient dater les bâtiments mis au jour en 2015 et 2016. A cette époque l'église est imposante (environ 20 m sur 12 m), avec un profond chœur rectangulaire voûté et une construction adossée contre son flanc nord **FIG 19**. Il est certain que le transfert du chef-lieu administratif a eu de profondes incidences sur le site. L'église et le chœur furent



18 Sur ce plan de 1723, la parcelle fouillée en 2015 et 2016 (en haut à gauche) est dépourvue de constructions et dévolue à la « Vigne de Monsieur le Curé ».

19 L'église et les bâtiments à vocation agricole du Moyen Age tardif (15e s.)





20 Les drains postérieurs aux bâtiments de la fin du Moyen Age.

agrandis, et la construction de la commanderie, dont sont issus les bâtiments actuels, date de cette époque[18]. L'administration et l'exploitation des terres des Hospitaliers a sans doute nécessité la construction de nouveaux bâtiments agricoles et d'habitations, ce dont témoignent les vestiges observés.

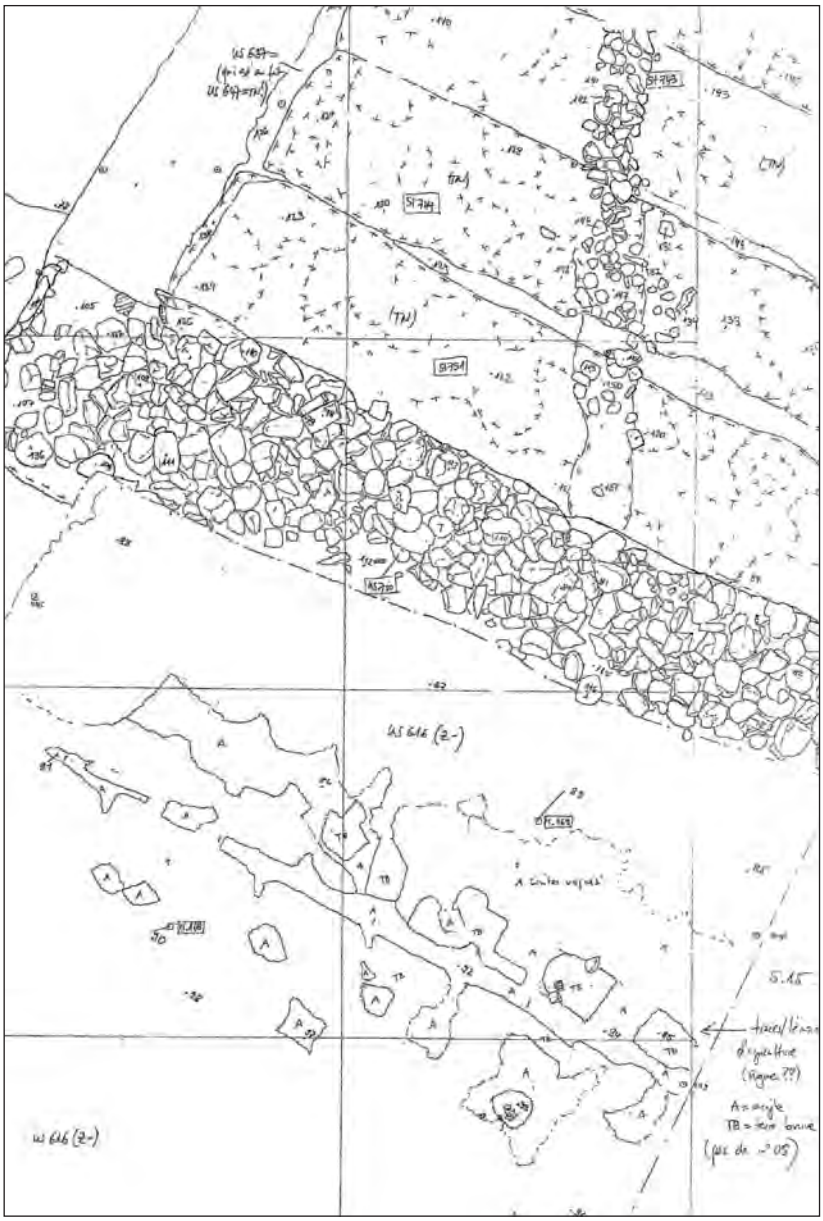
Des drains modernes

Deux structures sont postérieures aux bâtiments médiévaux. Ce sont des empierrements interprétés comme des drains, qui traversent de part en part les secteurs fouillés, l'un d'ouest en est (C) et l'autre du sud au nord (D) **FIG 20**. En coupant le drain (483) de la partie orientale du bâtiment A, la structure C (313, 521, 692) en est assurément postérieure. Elle est elle-même coupée par la structure D plus récente (625).

Le drain C, observé à l'est du sondage 11, se poursuit sur plus de 37 m jusqu'en limite orientale de la fouille. D'une largeur comprise entre 1,40 et 1,80 m, il est constitué de galets de différentes dimensions entassés sur une cinquantaine de centimètres et s'écoule en direction de l'est. L'empierrement était partiellement recouvert d'une couche argileuse. Dans son dernier quart oriental, un drain secondaire plus étroit (743) lui est connecté. Avec un fond à une altitude plus élevée que celui du drain principal, et avec une pente en direction du nord où il se prolonge, il joue probablement le rôle de trop-plein. Le drain C, qui est peut-être à mettre en relation avec l'évacuation des eaux pluviales de l'ancienne grange des dimes (bâtiment subsistant encore actuellement à l'ouest de la fouille), est coupé par le drain D qui traverse du sud au nord le secteur fouillé (env. 15 m de longueur) et se poursuit à l'extérieur. C'est un ouvrage rectiligne, de 0,60 m de largeur, conservé sur environ 0,50 m de profondeur. Il pourrait s'agir de l'évacuation des eaux pluviales de l'église car son prolongement, côté sud, le conduit à l'articulation entre les toitures de la nef et du chœur **FIG 19**. L'exploitation viticole de la parcelle intervient après l'installation de la structure C qu'elle endommage, ainsi qu'après l'établissement du drain D dont elle tient compte[19].

Datation des drains modernes

En chronologie relative, le drain C est postérieur au bâtiment A du Moyen Age tardif et antérieur à la culture de la vigne, ainsi qu'au drain D qui constitue la structure la plus récente de la zone.



21 Sur ce relevé de terrain, il est aisé de distinguer les « planches de culture » (en haut) et les intervalles de plantation des ceps de vigne (en bas).

Les traces d'exploitation agricole

Comme cela a déjà été évoqué, les vestiges archéologiques ont été fortement perturbés par l'exploitation agricole de la parcelle. Dès avant 1723, ce terrain est planté de vignes et le restera jusque vers le milieu des années 1950. Le passage aux grandes cultures est postérieur à cette date. L'exploitation viticole a laissé des traces régulières, rectilignes, parallèles et orientées est-ouest selon l'axe de l'église actuelle. Elles ont été observées sur toute la surface sondée, ce qui correspond très exactement au périmètre de la « Vigne de Monsieur le Curé » selon le plan Grenier **FIG 18**. Ces traces ne résultent pas du passage d'engins mécaniques comme nous l'avions d'abord pensé, mais sont ce qu'on appelle des « planches de culture », c'est-à-dire des bandes cultivées d'une largeur de 0,80 m et distantes d'une vingtaine de centimètres de manière à laisser un passage piétonnier pour le cultivateur. Les ceps de vigne étaient répartis au centre de la planche, environ tous les 0,80 m **FIG 21**. L'irrégularité du terrain à l'intérieur des planches résulte à la fois des négatifs des ceps de vigne, du travail du viticulteur (sarclage, binage, etc.) et du passage des chevaux[20].

Un sondage entre les bâtiments agricoles actuels

A l'ouest du secteur de 2015, entre les bâtiments d'exploitation agricole qui ont récemment fait l'objet de transformations, un sondage d'une quinzaine de mètres de long et d'environ 1,40 m de large a été effectué dans la cour, parallèlement aux bâtiments actuels **FIG 3**. Un segment de mur orienté est-ouest (de 0,50 m de largeur et conservé sur 3,40 m de longueur) et un niveau de marche constitué de petits galets, situé au nord du mur et avec lequel il pourrait avoir fonctionné, ont pu être dégagés. Une succession de fosses modernes a aussi été observée. Curieusement, un squelette partiellement conservé, orienté sud-nord, a été mis au jour au sud du mur, à 0,40 m à peine sous la surface du sol. Il n'y a aucune correspondance entre ces vestiges, vraisemblablement modernes, et ceux qui ont été mis au jour dans les secteurs fouillés plus à l'est.

Isabelle Plan
Service cantonal d'archéologie
10 route de Suisse
1290 Versoix
isabelle.plan@etat.ge.ch

REMERCIEMENTS

Placés sous la responsabilité de l'auteur, les sondages et les campagnes de fouilles ont bénéficié de l'efficace collaboration de Marion Berti (SCA). Une équipe de fouille de deux à trois personnes était active selon les moments ; Jean-Paul Cipolat, Martial Limeres, Manuel Picarra, Boris Paquet et José Texeira, de l'entreprise Cuénod Constructions SA, ont pris part aux travaux dont l'intendance a été assurée par José Léal. Il nous revient ici de remercier la mairie de Compesières, et en particulier Giulia Thabuis, qui nous a fait bon accueil et permis d'effectuer les recherches dans de bonnes conditions. Nos remerciements s'adressent également à plusieurs de nos collègues, notamment Michelle Joguin Regelin, Marc-André Haldimann, Isabelle Brunier et Matteo Campagnolo.

NOTES

1 Il s'agit de la parcelle 13854 (champ cultivé). Pour les résultats des fouilles sous l'église Saint-Sylvestre, voir Terrier 2006, pp. 349-362 et Terrier/Plan 2011.

2 Nous remercions Ludovic Baron qui a mené cette prospection. La technique utilisée est celle du radar-sol à impulsion électromagnétique, *Ground Penetrating Radar*, ou GPR. Voir Plan/Baron, à paraître 2020.

3 Les numéros entre parenthèses sont ceux des structures mises au jour et font référence aux chiffres mentionnés sur les illustrations.

4 Le fragment d'inscription (Inv. SCA : Ba02-02_OB310) a été mis au jour dans la couche de destruction scellant le sol 85. Pour l'étude épigraphique détaillée voir Aberson/Frei-Stolba 2010 et le petit encadré dans Terrier/Plan 2011, pp. 16-17.

5 La céramique issue du comblement d'une dépression (204) scellée par le sol (85) est datée entre 180 et 220 apr. J.-C. La monnaie (M134) est un as d'Antonin le Pieux et Faustine frappé après 141 de notre ère.

6 Une analyse radiocarbone a été effectuée sur un charbon de bois issu de la destruction de la toiture. LRD 07/R5882R, ETH-33025, 1590±50, soit 340-590 AD (95,4% de probabilité).

7 La présence d'un tesson caractéristique de céramique dérivée de la sigillée paléochrétienne (DSP), avec un décor de bandeau moleté, permet de préciser que le comblement de ces structures n'a pas eu lieu avant le milieu du 5e siècle. La céramique antique a été examinée par M.-A. Haldimann, que nous remercions ici. L'inventaire 2005-2006, 2015 et 2016 a été établi ; l'étude définitive reste à faire.

8 Deux charbons de bois issus des comblements de deux trous de poteau antérieurs aux tombes ont fait l'objet d'analyse radiocarbone. J.-P. Hurni, B. Yerly, LRD17/R7503R, ETH-82971 (St113), 1269±22 BP, soit 678-766 AD (95,4% de probabilité) et ETH-92972 (St175), 1264±22 BP, soit 674-774 AD (95,4% de probabilité).

9 La céramique médiévale a été passée en revue par M. Joguin-Regelin, que nous remercions.

10 La toiture n'était pas nécessairement composée de deux pans symétriques, elle aurait possiblement pu être d'un tiers - deux tiers. L'espace disponible jusqu'à l'église n'exclut aucune des deux hypothèses. Il existe en outre de nombreuses autres solutions pour les charpentes de toiture. Dans certains cas, la panne faîtière ne repose d'ailleurs pas sur des poteaux situés en position axiale.

11 Le fait que l'empierrement soit plus dense et mieux organisé précisément à l'endroit où le drain est endommagé et partiellement bouché (absence de galets drainants et présence d'argile fine) pourrait suggérer une phase postérieure de travaux, destinée peut-être à pallier à des problèmes d'humidité, de stagnation d'eau voire d'inondation.

12 Ce plan (AEG, B25, fol 20) précède de quelques années la Mappe sarde (ou cadastre français) datant de 1730, sur laquelle n'apparaît pas non plus de bâtiment au nord de l'église (AEG cadastre français D19/D20).

13 Ces carreaux, qui proviennent d'un contexte d'habitat d'un niveau social relativement élevé (peut-être la commanderie) sont datés, par comparaison stylistique, de la seconde moitié du 16e siècle et de la première moitié du 17e siècle.

14 Il s'agit des monnaies M155, M156 et M157. Campagnolo 2017, p. 75.

15 Des trous de poteau attestant d'un bâtiment antérieur en bois, ou au moins d'une première phase en bois, ont été reconnus sous la tranchée de fondation du mur nord 472 (FIG 7 : 533, 490, 497, 507).

16 M171, jeton de compte de Tournai, 15e siècle (voir ci-dessous, tableau IV, p.89).

17 En 1270, l'évêque de Genève Aymon de Cruseilles donne l'église paroissiale de Compesières aux Hospitaliers de l'ordre de St-Jean de Jérusalem. Pour les données historiques, se référer à Piguet 2006.

18 Les visites paroissiales du 15e siècle révèlent que d'importants travaux furent exécutés dans l'église, notamment entre 1443 et 1482 (AEG, Titres et droits Ad 3, f.383v.-394). Selon les comptes de l'Ordre des Hospitaliers tenus par le receveur en 1444, la commanderie fut également l'objet de grands chantiers (Archives départementales de la Drôme, 40H138).

19 Les planches de culture (voir plus bas) s'interrompent à l'emplacement du drain D (recouvert d'argile et qui a peut-être servi de cheminement piétonnier) et reprennent après.

20 C'est grâce à une longue discussion avec Samuel Läng, ingénieur agronome et viticulteur de Laconnex (GE), que cette synthèse a été possible. Qu'il en soit remercié ici.

BIBLIOGRAPHIE

Aberson/Frei-Stolba 2010. M. Aberson et R. Frei-Stolba, Un fragment de table de bronze inscrite découverte dans l'église St-Sylvestre à Compesières (GE) : indice d'un document officiel important ? *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 172, 2010, pp. 267-270.

Campagnolo 2017. M. Campagnolo, Trouvailles monétaires dans le canton de Genève en 2014 et 2015. *Archéologie genevoise 2014-2015*, *Patrimoine et architecture, Série archéologie* 3, pp. 72-75.

Ganter 1971. E. Ganter, *Compesières au temps des commandeurs. Histoire de la commanderie du Genevois, de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dit de Rhodes, dit de Malt.* Genève 1971.

Piguet 2006. M. Piguet, Compesières. *Helvetia Sacra* IV, 7, 2006, pp. 164-191 et 337-545.

Plan/Baron à paraître 2019. I. Plan et L. Baron, Une prospection GPR au nord de l'église de Compesières (GE/CH). *BUCEMA*, à paraître.

Terrier 2006. J. Terrier, Découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 2004 et 2005. *Genava,* n.s 54, 2006, pp. 349-364.

Terrier/Plan 2011. J. Terrier et I. Plan, L'église Saint-Sylvestre de Compesières. Genève 2011.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

SCA Genève, M. Berti (fig. 1-17, 19-21)
Archives d'Etat de Genève (AEG), B25, fol 20 (fig. 18).

4.

Michelle
Joguin Regelin et
Isabelle André

Le Pré-du-Stand au Grand-Saconnex

De l'occupation Hallstatt à la route des Nations

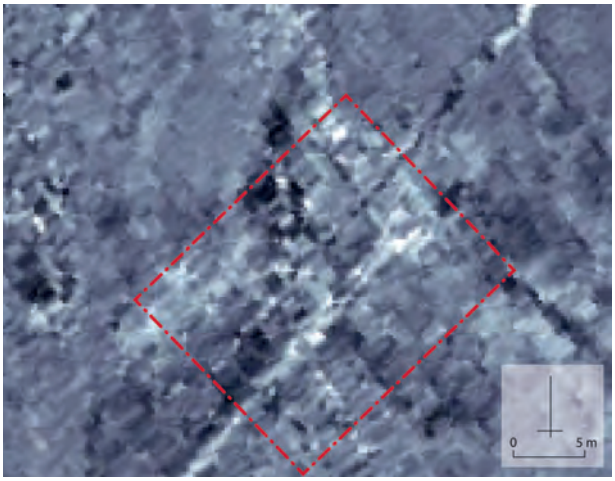
LA PARCELLE DITE DU PRÉ-DU-STAND DANS LA COMMUNE DU GRAND-SACONNEX, SITUÉE ENTRE LA ROUTE DE COLOVREX ET LA ROUTE DE FERNEY, EST UNE ZONE AGRICOLE QUI, MIS À PART UN STAND DE TIR CONSTRUIT ENTRE 1881 ET 1898, N'A PAS SUBI DE MODIFICATIONS MAJEURES AU COURS DES SIÈCLES PRÉCÉDENTS **FIG 1**. EN VUE DE LA CONSTRUCTION DE LA FUTURE ROUTE DES NATIONS, L'OFFICE FÉDÉRAL DES ROUTES A SOLLICITÉ LE SERVICE CANTONAL D'ARCHÉOLOGIE POUR MENER UNE SÉRIE DE SONDAGES AFIN DE DÉTERMINER LA PRÉSENCE DE VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES.

Les premiers sondages exploratoires ont eu lieu en été 2014 et, suite à la découverte d'un menhir et d'un drain ancien dans la partie ouest de la parcelle, deux campagnes de fouilles ont été réalisées entre 2015 et 2016, sous la direction de Tara Steimer et Marie Besse[1].

Dans la partie est, une prospection au géoradar, réalisée par Ludovic Baron[2] **FIG 2**, a révélé des anomalies de terrain importantes qui ont justifié de nouvelles investigations. Les premiers sondages (**FIG 3**, S.10 à S.12) ont d'abord révélé plusieurs éléments d'époque moderne, dont un bouton (certes anecdotique) d'un costume de volontaire de la Garde nationale du Maine-et-Loire du 18e siècle[3]. En revanche, la présence de plusieurs fragments de céramiques protohistoriques ainsi que des structures empierrées ne laissaient aucun doute sur l'existence d'une occupation ancienne. Deux autres sondages entrepris sur les anomalies (**FIG 3**, S.15 et S.16) ont confirmé ces premières observations et les résultats ont permis d'étendre la fouille sur une grande surface, ce qui a été accompli entre l'automne 2016 et l'été 2017 par le service cantonal d'archéologie.



1 Vue générale de la fouille entre 2016 et 2017. Les ornières de la route sont visibles au premier plan. Au second plan à gauche, on distingue l'ancienne ciblerie installée à la fin du 19e siècle.





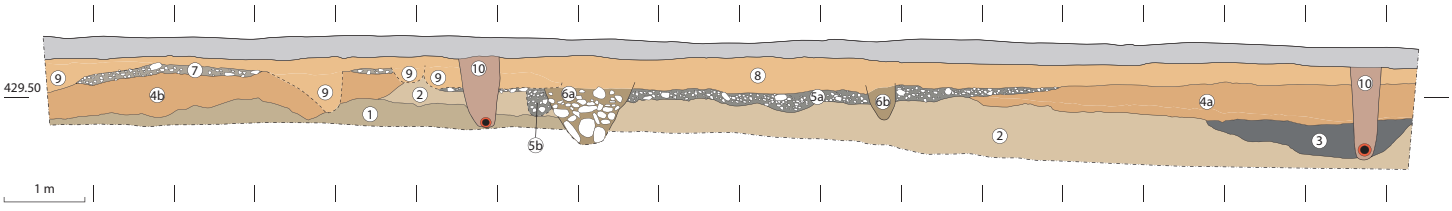
Séquence stratigraphique

La stratigraphie sud-ouest du principal secteur de fouille a pu être relevée sur environ 17 m linéaires et sur 1 m à 1,50 m d'épaisseur **FIG 4**. Les niveaux archéologiques sont installés au-dessus d'un substrat morainique issu du retrait glaciaire, sablo-argileux, de couleur brun-orangé, à nombreux graviers et galets plus ou moins volumineux (couches 1 et 2). A droite de la séquence, une cuvette de sédiment argileux brun sombre à noirâtre est creusée dans ces dépôts glaciaires (couche 3). Un échantillon de charbon de bois prélevé dans cette couche a donné une datation au Néolithique moyen (3604-3523 BC[4]), mais aucun mobilier associé ni traces d'occupations n'ont pu être mis en évidence pour confirmer une occupation humaine dans ce secteur. Différentes couches colluvionnées (couches 4a-4b), chargées de sédiments sablo-limoneux beige-orangé à brun-rouge, très caillouteux, se sont ensuite successivement déposées sur cette séquence géologique. Les niveaux archéologiques (sols et traces d'occupation) ont été lessivés et endommagés par ces dépôts, et seuls les aménagements empierrés (couches 5-6-7) sont encore partiellement visibles (voir ci-dessous). Le mobilier associé est souvent succinct et les tessons sont dans un état de conservation moyen, généralement d'aspect roulé. Des couches de colluvions supérieures (couche 8) sablo-limoneuses, brun-beige clair, à granulométrie fine, viennent sceller ces niveaux archéologiques. Elles sont chargées de nombreux éléments de toutes périodes, entre le Hallstatt et l'époque moderne, mêlés de façon hétérogène en raison des nombreux brassages du terrain dus à l'exploitation de ce champ depuis un siècle.

2 Image géoradar: les anomalies de terrain sont bien visibles dans le périmètre d'implantation de la fouille.

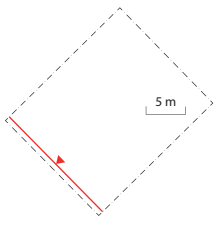
3 Implantation des divers sondages exploratoires et de la zone de fouille générale.

4 Coupe stratigraphique synthétique, relevée au sud-ouest de la zone de fouille.



LÉGENDE :

- 1-2 : moraine galciaire
- 3 : argiles fines brun-noirâtres
- 4 : colluvions caillouteuses
- 5a : radier de galets
- 5b : trou de poteau ?
- 6a : drain en pierre
- 6b : fosse/TP ?
- 7 : route en petites pierres
- 8 : colluvions fines
- 9 : remblais
- 10 : drains modernes



Plusieurs lentilles de remblais ou des comblements de fosses sablo-limoneux et plus ou moins caillouteux (couche 9) témoignent de passages et de remaniements du sol pendant la période moderne, sans qu'il soit possible de déterminer avec précision leurs fonctions. Enfin, des tranchées modernes pour l'installation de drains en tubes de céramique (couche 10) constituent les dernières interventions effectuées sur ce terrain.

Les structures

Les structures d'assainissement modernes

La parcelle du Pré-du-Stand a été entièrement équipée d'un système de drainage en vue de son exploitation agricole dans le courant du 20e siècle. Ces drains sont faits de tubes de terre cuite emboités les uns dans les autres par des colliers en céramique et sont installés de manière parallèle tous les 15 m environ dans une tranchée de 40 cm de large, profonde d'un peu plus d'un mètre. Les drains de ce type sont mis en place en Angleterre dès le milieu du 19e siècle ; ils sont ensuite exportés en Belgique et en France à la fin du 19e siècle et connaissent un grand succès en raison de leur facilité d'installation, du faible coût engendré par leur fabrication et, surtout, de leur efficacité[5]. L'amélioration de ce réseau de drainage durant des décennies, avec la mise en place d'un tramage régulier de petits drains recoupés par des drains collecteurs, est visible dans certains champs comme celui du Pré-du-Stand **FIG 5**. Malheureusement, les tranchées de ces drains ont bien évidemment perturbé les structures archéologiques en place sur toute l'épaisseur de la séquence stratigraphique.

Les drains en pierre

Mis au jour à une faible profondeur, un autre type de drains traverse l'étendue de la fouille d'est en ouest et a très probablement été installé entre le 18e et le 19e siècle, avant les drains en terre cuite. Ce type de drains, dit « à pierres perdues »[6], était aussi largement répandu en Angleterre et en France par exemple, en particulier sur les terrains caillouteux. Ils sont soit constitués de grosses pierres jetées pêle-mêle, soit aménagés avec un canal couvert de pierres et de galets. Ces structures sont généralement très coûteuses et ont tendance à s'obstruer plus rapidement. Le drain qui traverse la zone de fouille est implanté dans une large tranchée de près de 80 cm de large et d'environ 80 cm de profondeur. Il est constitué d'un canal bordé de boulets, couvert par de grosses dalles de pierre **FIG 6.1**. Parmi ces pierres, deux blocs taillés dans du grès molassique se sont révélés être un fragment de linteau à double accolade **FIG 6.2** et un morceau de montant de porte à chanfrein **FIG 6.3**, éléments architecturaux pouvant être datés du 16e siècle et qui ont certainement été récupérés après la démolition d'un bâtiment dans le village. Quelques tessons de céramique à glaçure sur engobe ont été mis au jour dans le remplissage du canal et dans la couverture : ils ne laissent aucun doute sur la datation récente de cette structure.

Un deuxième drain en pierre **FIG 5**, plus ancien, traverse la zone de fouille dans le sens nord-sud et correspond aux observations constatées sur le relevé du géoradar. Ce drain était scellé par les deux voies de circulation et par un mince niveau de colluvions. Il est aménagé dans une tranchée taillée en V, d'environ 90 cm à l'ouverture et sur un peu plus de 60 cm de profondeur (**FIG 4**, couche 6a). De grosses pierres et des galets sont installés sur le fond et sont recouverts par un agrégat de galets et de petites pierres. A l'intérieur de la structure, le matériel recueilli comporte plusieurs tessons de céramiques de l'âge du Fer, à pâte grise fine ou grossière, mais aussi des éléments plus récents comme des tiges de clous, une plaque et des nodules ferreux ainsi qu'un



5 Vue du drain en pierre ancien, coupé par un drain de terre cuite moderne.

petit fragment de *tegula*. Ces éléments donnent un *terminus post quem* à l'époque romaine, ce qui est confirmé par deux datations ^{14}C provenant du comblement de cette tranchée, qui donnent un intervalle chronologique entre la première moitié du 2e et la fin du 4e siècle de notre ère[7].

Les voies de circulation

La fouille a mis au jour le tracé de deux routes plus ou moins parallèles, mais qui semblent se succéder l'une à l'autre. Il n'est pas rare de voir des changements de tracés des routes selon la nature du terrain, surtout dans un milieu comme celui du Pré-du-Stand où le champ devait être bien souvent mouillé et même inondé[8]. L'agencement de ces deux voies est identique, à savoir une chaussée constituée de très petites pierres avec deux ornières bien marquées de part et d'autre, creusées par le passage répété des chariots (**FIG 4**, couche 7 et **FIG 7**). L'espace entre les deux ornières est de 1,10 m et permet la circulation d'un char avec un écartement des roues n'excédant pas 1,20 m. Cette largeur semble être standard pour les voies de communication, selon les observations faites dans la région du Bugey[9], proche de Genève.

Il se trouve qu'aucune route n'est indiquée à cet endroit sur les anciennes cartes à disposition – la carte Dufour, établie entre 1835 et 1865, ou la carte de Cassini de 1683-1744. Faut-il en déduire qu'elle est plus ancienne et avait déjà disparu à cette époque, ou bien qu'elle était d'une importance moindre pour figurer sur une carte ? Un indice est fourni par la carte de Micheli du Crest, datée de 1730, qui montre une limite de parcelle qui pourrait très bien correspondre à l'emplacement d'un de ces chemins **FIG 8**.

Ces voies sont peu profondes, à 10-15 cm seulement sous les premières colluvions brunes. Le mobilier retrouvé coincé entre les cailloux est rare et hétérogène ; il provient de la base des couches de colluvions supérieures remaniées et n'est pas fiable pour la datation. En revanche, un petit sondage réalisé au-dessous a livré un petit lot de mobilier (céramiques à pâte fine grise, à pâte grossière, faune) qui pourrait donner un *terminus post quem* de l'âge du Fer. Sachant toutefois que ces routes recouvraient aussi le drain en pierre ancien, dont le *terminus post quem* est au plus tôt romain (*cf. supra*), leur installation doit se situer entre la fin de l'Antiquité et la







6.1 Drain moderne en pierre avec bloc de montant de porte utilisé pour la couverture.

6.2 Bloc de molasse de récupération, la double accolade était posée contre le drain.

6.3 Bloc de molasse de récupération : montant de porte avec un chanfrein sculpté.



7 Drain moderne et route à ornières.



8 Extrait de la carte de Micheli du Crest 1730 avec l'emplacement de la fouille.

période moderne. Les vestiges pouvant être attribués au Haut Moyen Age (6e-9e s.) sont extrêmement rares, et aucun élément n'appartient au Bas Moyen Age, alors que ceux de la période moderne sont très abondants dans les couches supérieures du site. La mise en place de ces routes est donc plutôt à rapprocher de cette dernière période, probablement avant la construction du stand de tir qui intervient à la toute fin du 19e siècle.

Le radier Hallstatt

Un radier de la fin du premier âge du Fer a pu être dégagé sur une surface d'environ 5 m sur 1,70 m et sur 10 à 15 cm d'épaisseur. Il est identifié en stratigraphie par la couche 5 **FIG 4** et se situe entre deux niveaux de colluvions. Il est constitué d'un assemblage assez homogène de galets et de petites pierres. Un alignement de quatre trous de poteau, orientés selon un axe est-ouest, a pu être identifié ainsi qu'un agencement de gros galets et de blocs dans la partie est du secteur **FIG 9**. La surface de découverte étant réduite, la fonction de ces structures reste difficile à définir.

Sur ce radier ont été recueillis un peu plus de 180 tessons de céramique, dont presque



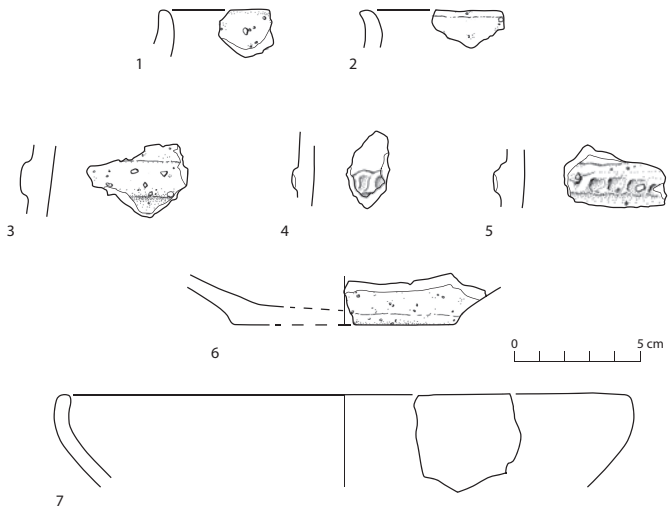
9 Radier du Hallstatt constitué de petits galets, avec l'emplacement des trous de poteau et d'un aménagement de grosses pierres indiquant l'existence d'un habitat.

exclusivement des fragments à pâte grossière, typiques de la période du Hallstatt C/D. Les indices typologiques sont faibles, puisque seuls quelques bords de pot/jarre et des fragments décorés d'un cordon digité ont été inventoriés **FIG 10.1-6**. Une écuelle à pâte fine complète ce lot **FIG 10.7**. Il faut noter la très forte fragmentation des pièces : près de 80% des tessons ont une dimension inférieure à 3 cm. L'état de conservation est généralement assez moyen (surfaces roulées, tranches émoussées) et les remontages sont rares. Les céramiques présentent des pâtes grises et des surfaces claires pour l'essentiel, témoignant d'une cuisson avec réoxydation.

Une datation ^{14}C, réalisée sur un charbon de peuplier[10], permet de situer cette occupation à la fin du Hallstatt D (540-398 BC). En contrebas de ce site, la parcelle fouillée par l'Université de Genève en 2015 et 2016 avait permis de mettre au jour quelques vestiges d'une occupation de la même période : épandage de pierres et fragments de céramiques qui sont comparables typologiquement[11].

Les occupations de la fin du Hallstatt en contexte rural sont peu connues dans le canton de Genève. Un habitat situé sur les rives du lac est attesté pour le Hallstatt B sur le site du parc de La Grange[12]. Les vestiges sont plus nombreux dans les stations palafittiques de la rade de Genève[13] et témoignent d'installations soutenues aux abords du lac au Bronze final, entre 1060 et 850 environ (HaB1 à HaB3). Ces établissements sont plus anciens que ceux découverts sur le site du Grand-Saconnex et caractérisent une population de bord de lac. Dans le reste de la cité et dans la campagne genevoise, les témoins d'occupations sont quasiment inexistants. A Vandœuvres, des fouilles ont toutefois permis de mettre au jour des vestiges d'un probable habitat de la fin du premier âge du Fer[14]. Une structure de combustion (type « four polynésien ») datée par radiocarbone de 545-385 BC[15], ainsi qu'une jarre à pâte grossière représentent des indices d'une occupation placée à la transition entre le Hallstatt D et La Tène A, et recoupent en partie la chronologie du site du Grand-Saconnex.

Les structures fouillées par le service cantonal d'archéologie en 2016 constituent ainsi un nouveau point de référence des occupations de la fin du Bronze final dans la campagne genevoise et permettent d'appréhender en particulier la transition entre les périodes du Hallstatt et de La Tène.



10 Echantillon de céramiques provenant du radier du Hallstatt.

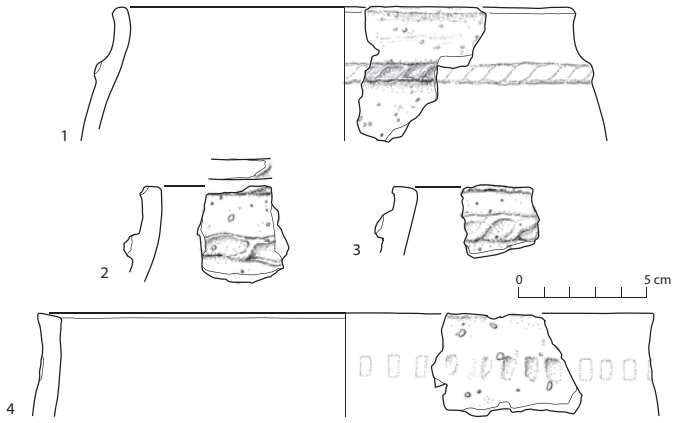
Le mobilier céramique

Le mobilier du site du Grand-Saconnex a été recueilli essentiellement dans les colluvions supérieures (**FIG 4**, couches 8 et 9) et n'est pas en place. Néanmoins, les déterminations typologiques nous ont permis de distinguer plusieurs périodes d'occupation entre le Hallstatt C/D et la période moderne. L'état de conservation du matériel illustre assez bien le contexte sédimentaire bouleversé. La fragmentation et la dispersion des tessons sont importantes à toutes les périodes et, par conséquent, peu de profils complets ont pu être remontés. Les surfaces sont souvent altérées : quasiment toutes les céramiques ont des surfaces éclatées, les tranches sont émoussées et les dégraissants affleurent en relief sur les parois.

La période Hallstatt C/ D

Le matériel le plus ancien reconnu sur ce site remonte à la période du Hallstatt C/D (800-500 av. J.-C.). En plus du lot de céramiques présent sur le sol en place (voir ci-dessus), un ensemble assez homogène de pots et de jattes caractéristiques de ces périodes a été mis au jour (**FIG 11** et **12**). Néanmoins, aucun profil n'est complet et la taille des fragments de bords ne permet pas toujours de restituer le diamètre des pots. Aucun mobilier métallique n'est attesté pour cette période.

Les pots/jarres ont généralement une pâte grossière brune à gris foncé, qui contient un dégraissant millimétrique (la taille des inclusions est comprise entre 2 et 3 mm), plus ou moins anguleux





11 Pots à cordons et à impressions digitées du Hallstatt C/D.

12 Echantillonnage des céramiques à pâte grossière du Hallstatt.

et d'origine cristalline. Le cordon digité est placé assez haut sur le col, il se présente sous forme d'ondulations orientées généralement vers la droite **FIG 11.1-3**; il est plus rarement associé à une digitation sur le haut de la lèvre **FIG 11.2**. Ce type de pot est assez répandu du Hallstatt C au Hallstatt D2 dans le Jura, en Franche-Comté[16], mais aussi sur le Plateau Suisse, dans les cantons de Vaud[17] et de Fribourg[18]. On dispose d'autres fragments avec des cordons lisses, ou encore de pots à impressions quadrangulaires verticales réalisées au doigt **FIG 11.4**.

Les jattes présentent des profils à bord plus ou moins rentrant et à lèvre arrondie ou épaissie. Ce type de profil se retrouve également au Hallstatt C/D[19] dans les mêmes régions. Les pâtes sont grossières, sableuses; un seul exemplaire possède une pâte fine.

La Tène finale

Un petit lot de céramiques de La Tène finale (env. 150-70 av. J.-C.) a pu être recueilli sur le site. Les vestiges sont présents dans plusieurs ensembles de la séquence des colluvions supérieures (**FIG 4**, couches 8 et 9), mais aucun niveau de sol ni d'aménagement associé à cette période n'a été identifié.

Les céramiques à pâtes grises fines dominent le lot. Elles sont généralement assez fines, parfois micacées et leur état de conservation est plutôt moyen (les tranches et les surfaces sont souvent émoussées, le touché est savonneux). Un bel ensemble de jattes carénées **FIG 13.1-2**, à col court et lèvre en bourrelet, ou à bord en bandeau mouluré, a été découvert. Ce type de jatte se retrouve assez largement dans les contextes de La Tène D1 (150-70 av. J.-C.) de Genève[20] et sur le Plateau suisse[21]. L'écuelle à bord rentrant **FIG 13.3** et le fond de vase balustre **FIG 13.4** s'inscrivent aussi dans cette période. Ce lot est complété par un pot ovoïde à pâte sableuse grise, à col court, décoré d'impressions rectangulaires à la jonction col/panse et d'un lissage au peigne sur la panse **FIG 13.5**. Ce type de pot est présent dans l'horizon 3 de la cathédrale Saint-Pierre (120-70 av. J.-C.) et perdure encore, à Genève, dans des contextes de La Tène D2[22] (70-30 av. J.-C.).

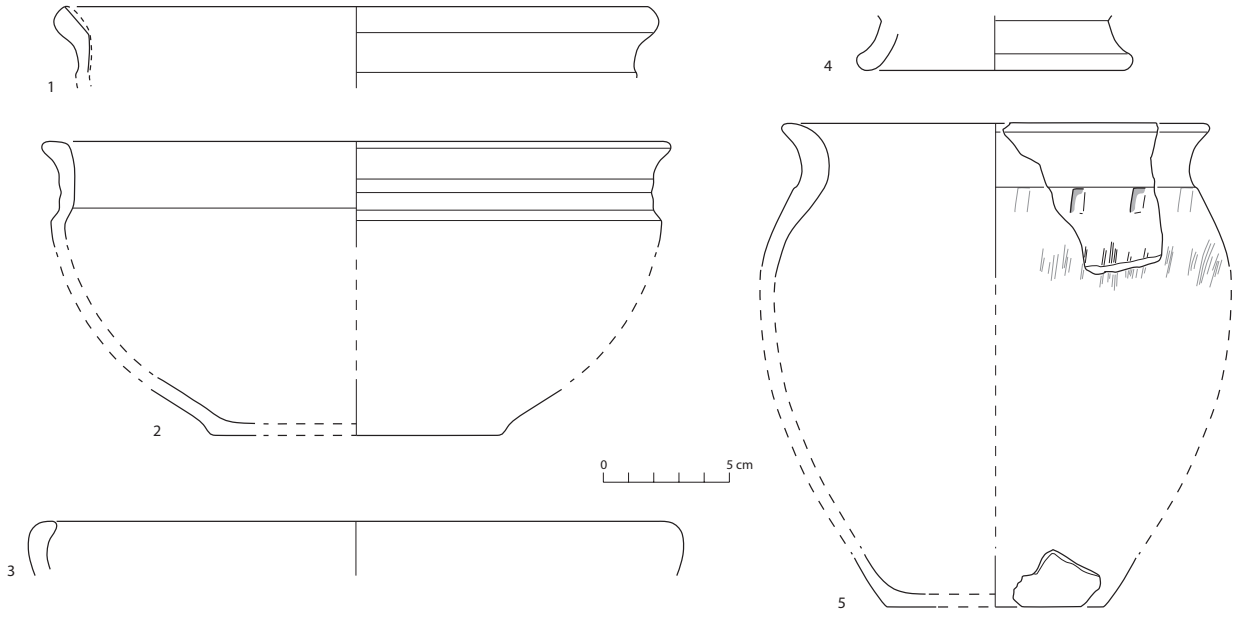
Une fibule en bronze **FIG 14**, découverte dans les colluvions supérieures, appartient au type Nauheim 5a45 et peut être comparée à un exemplaire mis au jour à Annecy[23]. Ce type de fibule, fabriqué entre 120 et 50 av. J.-C., corrobore les insertions chrono-typologiques de la céramique à La Tène D1/D2.

Périodes romaine et médiévale

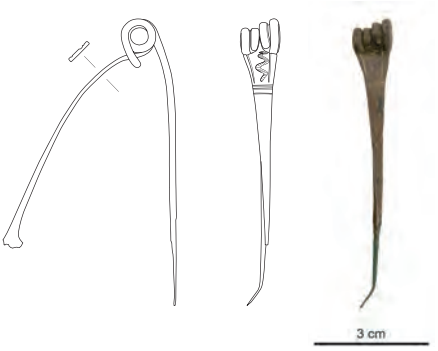
Pour ces périodes, le mobilier typologique est faiblement représenté. Une imitation de coupe Drag.27 **FIG 15.1**, à pâte fine assez claire, appartient à la période gallo-romaine. Ce type de coupe en céramique sigillée est surtout diffusé à la fin du 1er siècle de notre ère (période flavienne). Il est présent dans les ensembles datés de 70/80 à Avenches, puis jusqu'à 100/110 à Lausanne et encore jusqu'au 3e siècle à Genève[24].

Un autre fragment provient d'un *dolium* à pâte grise et peut également être attribué à la première moitié du 1er siècle de notre ère[25].

Le reste du mobilier est constitué de fragments de céramiques à pâte claire et de morceaux de *tegulae*. En dehors du drain en pierre (**FIG 4**, couche 6a), dont l'attribution chronologique à la période romaine n'est pas confirmée, aucune structure de cette période n'a été identifiée.



Le Haut Moyen Age est à peine mieux représenté : le mobilier céramique, rare, est constitué principalement d'oules à lèvre en bandeau arrondi[26] **FIG 15.2-3** attribuées aux 6e-7e siècles, analogues aux productions des ateliers de Sevrey (Saône-et-Loire)[27]. Un pot à cuire à lèvre évasée **FIG 15.4** et un bord de pierre ollaire **FIG 15.5** complètent ce lot. Plusieurs fragments de *tegulae* sont également présents dans ces niveaux supérieurs. Aucune structure ou aménagement de cette période n'a été identifié sur le site.



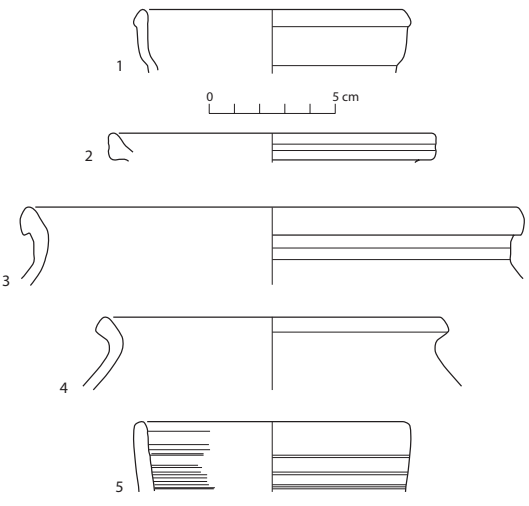
13 Céramiques de La Tène D.

14 Fibule en bronze, type Nauheim 5a45, datation entre 120 et 50 av J.-C.

Le mobilier moderne

Le site a livré un grand nombre d'éléments d'époque moderne, dont l'essentiel est représenté par des céramiques à glaçure sur engobe et de la faïence **FIG 16**. Ce mobilier se répartit dans les couches supérieures de la séquence stratigraphique (colluvions, couches 8 et 9). Deux fragments de bord de jatte (**FIG 16.6** et **7**) couverts d'une glaçure noire, brune et jaune, dont un orné d'un décor de guillochis, proviennent probablement de productions suisses de la région de Heimberg, dans le canton de Berne[28]. Ces ateliers ont été actifs dès la fin du 18e et pendant tout le 19e siècle.

Ce sont là les premiers fragments étudiés à Genève qui peuvent être assimilés à une importation provenant de l'est de la Suisse, puisque, jusqu'à présent, la sphère d'influence de la céramique genevoise se situait plutôt dans la région



15 Mobilier antique et du Haut Moyen Age.



16 Céramique moderne : **1** et **2** céramique engobée jaune décorée. **3-5** Céramique jaune sur engobe. **6** et **7** Céramique engobée brune décorée. **8-11** Faïence. **12-14** Faïence fine. **15** Grès. **16** Porcelaine.



17 Tube en plâtre dédié au tir avec une arme à air comprimé.

lyonnaise, à l'instar des récipients du fameux « service vert » de Meillonnas (Ain). Quelques fragments à glaçure verte de Meillonnas ont aussi été trouvés au Grand-Saconnex ; ils renvoient à une datation de la première moitié du 18e siècle.

Néanmoins, la majorité du lot est constitué par de la faïence, en particulier de la faïence fine blanche (**FIG 16.8-14**, **16**) dont la datation est à placer plutôt à la fin du 19e siècle. Quelques fragments sont décorés de motifs floraux, mais trop petits pour pouvoir être attribués à un atelier précis **FIG 16.8-9**. Un fragment possède un décor moucheté **FIG 16.10** qui rappelle ceux produits à Bulle entre la fin du 18e et le 19e siècle dans l'atelier de la Poterne[29]. Un fragment de vase en grès **FIG 16.15**, provenant probablement des productions allemandes de Westerwald[30], est aussi à dater du 19e siècle. La présence de plusieurs tubes en

plâtre **FIG 17**[31] dédiés au tir avec une arme à air comprimé est à mettre en relation avec la ciblerie installée sur le site entre 1881 et 1898.

Les structures découvertes sur le site du Pré-du-Stand montrent une continuité de l'occupation entre le Hallstatt et la période romaine. Un niveau de sol a pu être daté du Hallstatt grâce au mobilier céramique et à une date ^{14}C, mais la surface dégagée est trop petite pour définir la nature de cette occupation. Néanmoins, comme les structures hallstattiennes sont rares dans le canton de Genève, celle-ci mérite d'être mentionnée.

Quelques tessons de céramique du Haut Moyen Age sont les seuls témoins d'une activité à cette période. Par contre, l'absence de matériel et de vestiges entre le début du Moyen Age et la période moderne, c'est-à-dire entre les 8e et 17e siècles, indique certainement un déplacement de l'occupation humaine du Pré-du-Stand vers la colline du Grand-Saconnex. C'est à cet endroit qu'est édifiée l'église Saint-Hyppolite au 6e siècle, qui succède à un petit mausolée établi au 5e siècle[32]. Une nécropole contemporaine des premières tombes de l'église a été mise au jour au lieu-dit « La Croix », au sommet de la colline[33]. L'installation du stand de tir, à la fin du 19e siècle, ainsi que les divers travaux d'assainissement du champ peuvent expliquer la quantité du matériel moderne récolté.

Michelle Joguin Regelin
Isabelle André
Service cantonal d'archéologie
Route de Suisse 10
1290 Versoix
michelle.joguin-regelin@etat.ge.ch
isabelle.andre@etat.ge.ch

REMERCIEMENTS

La fouille était placée sous la responsabilité de Michelle Joguin Regelin et a bénéficié de la précieuse collaboration de Marion Berti, technicienne en archéologie (SCA), pour les photos des céramiques qui illustrent cet article, et de Gionata Consagra, technicien en archéologie (SCA), pour la mise au net des plans de situation. Tous deux ont fourni un travail essentiel sur les relevés topographiques et photogrammétriques ainsi que pour l'élaboration de cette documentation.
Nos remerciements s'adressent également à Evelyne Broillet-Ramjoué, archéologue (SCA), pour l'aide amenée lors du relevé de la stratigraphie, et à Marc-André Haldimann et Andreas Heege, céramologues, pour leurs identifications et datations.
L'équipe de fouilles était constituée de trois à quatre personnes de l'entreprise Cuénod Constructions SA : Jean-Paul Cipolat, Boris Paquet, David Peter et Martial Limeres. L'équipe a été renforcée pendant deux semaines par Pinto De Jesus et Federico Almeida Marques. Nous sommes extrêmement reconnaissants de la qualité de leur travail, exécuté avec toute la minutie et le dévouement que nous leur connaissons. Nous remercions chaleureusement José Léal pour l'intendance et la logistique pendant toute la durée du chantier.
Nous sommes reconnaissantes à David Ripoll et Frédéric Python, tous deux historiens de l'art (IMAHGe), pour les informations concernant la construction du stand de tir qu'ils nous ont livrées. Nous tenons également à remercier Claude Bonard, ancien secrétaire général de la Chancellerie d'Etat, pour son éclairage avisé sur les boutons d'uniformes militaires.

NOTES

1 Marie Besse et Tara Steimer, Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie, Département F.-A. Forel des sciences de l'environnement et de l'eau, Université de Genève. Voir aussi Besse/Steimer 2017.
2 Institut des Sciences de la Terre, Faculté des géosciences et de l'environnement, Université de Lausanne.
3 Ces informations nous ont été communiquées par C. Bonard.
4 Datation effectuée au Laboratoire ETH de Zurich (n°ETH-90890, 4790±25 BP, échantillon prélevé dans l'US111).
5 Figuier 1867.
6 Figuier 1867.
7 Datations effectuées au Laboratoire ETH de Zurich (n°ETH-90886, 1785±23 BP et n°ETH-90887, 1712±23 BP. Echantillons prélevés dans l'US 94).
8 Voir le Dictionnaire historique de la Suisse (DHS) : https ://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/007959/2015-02-10/
9 Melo 2017, pp. 14-15.
10 Datation effectuée au Laboratoire ETH de Zurich (n°ETH-90885, 2393 ±24 BP, échantillon prélevé dans l'US93).
11 Besse/Steimer 2017.
12 David-Elbiali 1995.
13 Corboud 2013, 2015, 2017.
14 Genequand/Studer 2009.
15 Datation Archéolabs ARC97/R817C, ARC 1588. 2375±40 BP.
16 Buard 2012.
17 Dunning Thierstein 2018.
18 Mauvilly *et al.* 1997 ; Ruffieux/Mauvilly 2009.
19 Buard 2012 ; Dunning Thierstein 2018.
20 Paunier 1975 ; Horizons 2 et 3 de la cathédrale Saint-Pierre : Haldimann 2014.
21 Yverdon, types Jc2, Jc8 : Brunetti 2007.
22 Haldimann 2014 ; Paunier 1975.
23 Annecy – Les Fins (Haute-Savoie, France) ; Annecy, Musée-Château (Feugère 1985, n°715) ; Heynowski 2012.
24 Schucany *et al.* 1999.
25 Haldimann 2014, horizon 6.
26 Lèvres en bandeau dites de première génération ; Horry 2000.
27 Delor-Ahü *et al.* 2005.
28 Indications données par Andreas Heege. Heege 2017, p. 363.
29 Bourgarel 2018.
30 Heege 2009.
31 Indications données par Andreas Heege. Heege
32 Bujard 1991.
33 Bonnet 1994.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

ASSPA Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie, Bâle.
AAS Annuaire d'Archéologie Suisse, Bâle.
CAR Cahiers d'archéologie romande, Lausanne.
CAJ Cahiers d'archéologie jurassienne, Porrentruy.
RAE Revue archéologique de l'est, Dijon.

Babey/Thierrin-Michael 2003. U. Babey et G. Thierrin-Michael, *Produits céramiques modernes : ensemble de Porrentruy, Grand'Fin*. CAJ 18, Porrentruy 2003.

Besse/Steimer 2017. M. Besse et T. Steimer, Grand-Saconnex, Pré-du-Stand. *Archéologie Genevoise 2014-2015, Patrimoine et architecture, Série archéologie 3*, pp. 81-83.

Bonnet 1994. C. Bonnet, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1992 et 1993. *Genava*, n.s. XLII, 1994, pp. 31-54.

Bourgarel 2018. G. Bourgarel, L'atelier de potiers de Bulle-Rue de la Poterne (1765-1895). In : *Die Schweiz von 1350 bis 1850 im Spiegel archäologischer Quellen*. Actes du colloque de Berne, 25-26.01.2018, Bâle 2018, pp. 337-359.

Brunetti 2007. C. Brunetti, *Yverdon-les-Bains et Sermuz à la fin de l'Âge du Fer*. CAR 107, Lausanne 2007.

Buard 2012. J.-F. Buard, La céramique. In : *Delémont-En La Pran 4 – Occupations des premier et second Ages du Fer dans le bassin de Delémont*. CAJ 25, Porrentruy 2012, pp. 53-64.

Bujard 1991. J. Bujard, L'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex (GE) avant l'an Mil. *Genava*, n.s. XXXVIII, 1990, pp. 29-66.

Corboud 2013. P. Corboud, La fouille de sauvetage de la station littorale de Genève-Plonjon : campagnes 2010-2011. *Découvertes archéologiques dans le canton de Genève 2010-2011, Patrimoine et architecture, Série archéologie* 1, 2013, pp. 7-15.

Corboud 2015. P. Corboud, Les sites littoraux préhistoriques du canton de Genève : mise à jour de leur classement et bilan des connaissances. *Archéologie genevoise 2012-2013, Patrimoine et architecture, Série archéologie* 2, 2015, pp. 9-17.

Corboud 2017. P. Corboud, La contribution des sites littoraux préhistoriques genevois à la connaissance des fluctuations du niveau du Léman. *Archéologie genevoise 2014-2015, Patrimoine et architecture, Série archéologie* 3, 2017, pp. 7-17.

David-Elbiali 1995. M. David-Elbiali, Genève-Parc La Grange-Tente Botta : vestiges de la fin du Bronze final. *ASSPA* 78, 1995, pp.164-168.

Delor-Ahü *et al.* 2005. A. Delor-Ahü, O. Simonin, A. Legros, Sevrey « Les Tupiniers » (Saône-et-Loire) : données nouvelles sur les ateliers de potiers médiévaux. *RAE* 54, 2005, pp. 249-298.

Dunning Thierstein 2018. C. Dunning Thierstein, La céramique. In : *Onnens - Le Motti – Les occupations de l'Age du Fer*. CAR 169, Lausanne 2018, pp. 172-209.

Feugère 1985. M. Feugère, *Les fibules en Gaule méridionale de la conquête à la fin du V^e^ s. ap. J.-C.* Revue archéologique de Narbonnaise, Supplément 12, 1985.

Figuier 1867. L. Figuier, *Les merveilles de la science ou description populaire des inventions modernes*. Tome 3, Paris 1867.

Genequand/Studer 2009. D. Genequand, J. Studer, La fouille du parking de Vandœuvres : nouvelles données sur l'Age du Fer dans la campagne genevoise. *as.* 32.2009.2, pp. 25-31.

Haldimann 2014. M.-A. Haldimann, *Des céramiques aux hommes : étude céramique des premiers horizons fouillés sous la cathédrale Saint-Pierre de Genève (1^er^ millénaire av. J.-C.-40 apr. J.-C.)*. CAR 148, Lausanne 2014.

Heege 2009. A. Heege, *Steinzeug in der Schweiz (14.–20. Jh.). Ein Überblick über die Funde im Kanton Bern und den Stand der Forschung zu deutschem, französischem und englischem Steinzeugin der Schweiz*. Berne 2009.

Heege *et al.* 2017. A. Heege *et al.*, *Poteries décorées de Suisse alémanique, 17^e^–19^e^ siècles. Collections du Musée Ariana*. Genève 2017.

Heynowski 2012. R. Heynowski, *Fibeln erkennen, bestimmen, beschreiben*. Bestimmungsbuch Achäologie 1, München 2012.

Horry 2000. A. Horry, Lyon-Presqu'île : contribution à l'étude des céramiques du Haut Moyen Age. *Archéologie du Midi médiéval* 18, 2000, pp. 1-26.

Joguin Regelin 2014. M. Joguin Regelin, *Intervention au Pré-du-Stand, Voie-de-Gex, du 28 juillet au 28 août 2014 – Sondages archéologiques effectués dans le cadre de l'OFROU, projet jonction du Grand-Saconnex (Sa05)*. DALE – Service cantonal d'archéologie, Rapport non publié.

Joguin Regelin 2018. M. Joguin Regelin, L'évolution du vaisselier genevois entre 1350 et 1850. In : *Die Schweiz von 1350 bis 1850 im Spiegel archäologischer Quellen*. Actes du colloque de Berne, 25-26.01.2018, Bâle 2018, pp. 361-370.

Joguin Regelin 2019. M. Joguin Regelin, Le Grand Saconnex GE, Pré-du-Stand, Chronique archéologique 2018 – Age du Fer. *AAS* 102, p. 172.

Mauvilly *et al.* 1997. M. Mauvilly, I. Antenen, C. Brombacher, Frasses « Praz au Doux » (FR), un site du Hallstatt ancien en bordure de rivière. *as.* 20.1997.3, pp. 112-125.

Melo 2017. A. Mélo, Un carrefour routier au cœur du Jura méridional (Bugey, Ain) du V^e^ au XVIII^e^ siècle : morphologie, modelés et itinéraires. *Archéologie Médiévale* 47, pp. 33-52.

Paunier 1975. D. Paunier, Céramique peinte de La Tène finale et matériel gallo-romain précoce trouvés sur l'*oppidum* de Genève. *Genava,* n.s. XXIII, 1975, pp. 55-121.

Paunier 1981. D. Paunier, *La céramique gallo-romaine de Genève*. Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève IX, série in-4, Genève 1981.

Ruffieux/Mauvilly 2009. M. Ruffieux, M. Mauvilly, Céramique hallstattienne : données récentes et premier essai de synthèse concernant le canton de Fribourg (Suisse). In : B. Chaume (dir.), *La céramique hallstattienne dans le Dijonnais : approche typologique et chrono-culturelle*. Actes du colloque international de Dijon (21-22 nov. 2006), Art, Archéologie et Patrimoine, Dijon 2009, pp. 477-511.

Schucany *et al.* 1999. C. Schucany, F. Rossi et L. Berger, *Céramique romaine en Suisse*. Antiqua 31, Bâle 1999.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

SCA Genève, G. Consagra (fig. 1, 3, 7, 9);
E. Broillet-Ramjoué/I. André (fig. 4); M. Joguin Regelin (fig. 5-6); I. André (fig. 10, 11, 13, 15);
M. Berti (fig. 12, 16, 17); dessin I. André / photo M. Berti (fig. 14);
UNIL, L. Baron (fig. 2)
Swisstopo.ch/SCA G. Consagra (fig. 8)

La Cour de Saint-Pierre à Genève

Données complémentaires issues d'une fouille de sauvetage

Philippe Ruffieux, avec la collaboration d'Isabelle André et de Michelle Joguin Regelin

5.

Durant l'été 2016, le service de l'énergie de la Ville de Genève a entrepris des travaux à la Cour de Saint-Pierre FIG 1, entre les immeubles numéros 2 et 6, pour l'installation d'une nouvelle conduite de chauffage à distance desservant plusieurs immeubles du quartier. La densité connue des vestiges archéologiques dans le périmètre de la cathédrale, véritable noyau originel de la cité, et l'absence d'intervention préalable dans l'emprise prévue de ce chantier, ont amené le service cantonal d'archéologie à y effectuer une fouille de sauvetage.

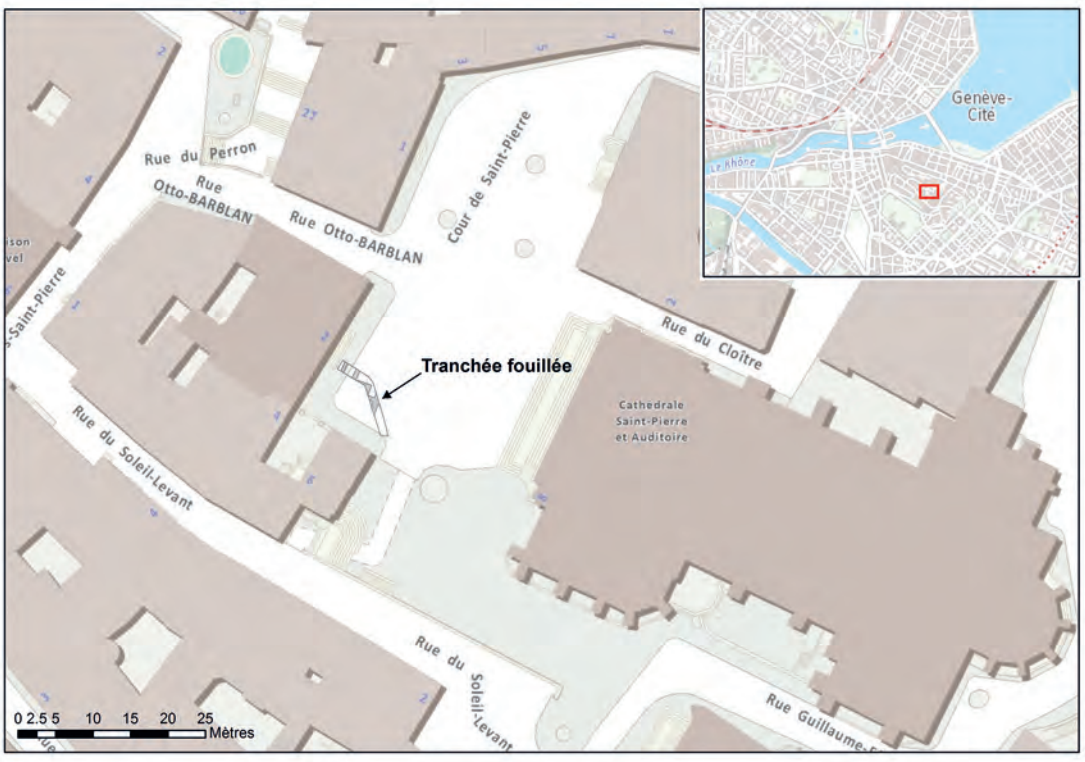
La nécessité de mise en service du chauffage durant le mois d'octobre 2016 a dicté un rythme de travail soutenu, afin que le chantier soit libéré par le service d'archéologie suffisamment tôt pour permettre l'achèvement des travaux dans les temps. La fouille a donc duré environ un mois, de la mi-août à la mi-septembre 2016[1]. En outre nous avons dû nous adapter à la contrainte d'une excavation en tranchée d'environ 1 à 1,2 m de largeur, sur une longueur de 12 m, non rectiligne, qui d'une part nous prive d'une vision élargie des vestiges, et d'autre part nécessite la pose d'un blindage de sécurité à mesure que l'on descend dans le terrain, dissimulant en partie les coupes stratigraphiques.

Malgré ces contraintes, la fouille a révélé des éléments intéressants sur l'urbanisation de la partie occidentale de la colline de Saint-Pierre, en complément de l'immense somme de connaissances accumulées pendant les nombreuses années qu'auront duré les fouilles de la cathédrale Saint-Pierre et de ses abords[2].

La tranchée fouillée peut être divisée en trois secteurs distincts **FIG 2** et **3**: le nord, le sud et le centre. Les deux extrémités de la fouille, soit les



1 Vue de la Cour de Saint-Pierre en direction du sud: à gauche, le fronton de la cathédrale; à droite, sous les drapeaux, l'emplacement de la tranchée fouillée.



2 Localisation de la tranchée fouillée dans la Cour de Saint-Pierre.

secteurs nord et sud, ont conservé des séquences stratigraphiques remontant à l'Antiquité. Elles sont séparées l'une de l'autre par deux caves (ST 38 et 43) appartenant à un bâtiment datant au plus tôt du bas Moyen Age. La construction de cet édifice a nécessité une profonde excavation qui a totalement détruit les couches archéologiques reliant les deux extrémités de la tranchée.

Le secteur nord

Ce secteur est limité au sud par le bâtiment ST 38/ ST 43 et est en outre traversé par un collecteur de la première moitié du 20e siècle (US 25), dont l'emprise ne laisse qu'une surface exploitable d'un peu moins de 1,5 m^2. Le niveau le plus bas atteint ici est une couche de terre brun rouge, fréquemment observée sur la colline et dont l'origine naturelle est admise[3].

Une petite fosse irrégulière d'environ 40 cm de diamètre (ST 73) a été repérée sur cette terre brun rouge ; il s'agit peut-être d'un trou de poteau **FIG 3** et **4**. Son comblement a livré une dizaine de tessons de céramique, mais peu d'éléments typologiques permettant de dater précisément la structure. Néanmoins, un bord de pot à lèvre oblique, à pâte grise fine, ainsi que des fragments de céramique peinte et sigillée renvoient à un horizon précoce, daté de la période augustéenne (entre la fin du 1er siècle av. J.-C. et le début du 1er siècle de notre ère).

Non loin de là, de l'autre côté du collecteur récent, une trace longitudinale est apparue dans la même couche (US 70 et 71). Cette légère dépression, repérée grâce à son comblement de terre brun foncé, fait penser à la trace d'une sablière basse. Elle n'a en revanche livré aucun matériel. Un sondage effectué au sud de la fosse ST 73 a mis en évidence, 25 cm sous la surface de terre brun rouge, un terrain composé principalement de sable. Une dépression (ST 78) est également apparue dans cette terre sableuse, mais vierge de tout matériel et recouverte par une couche dont l'origine naturelle semble sûre : on peut donc exclure une origine anthropique de cette seconde dépression.

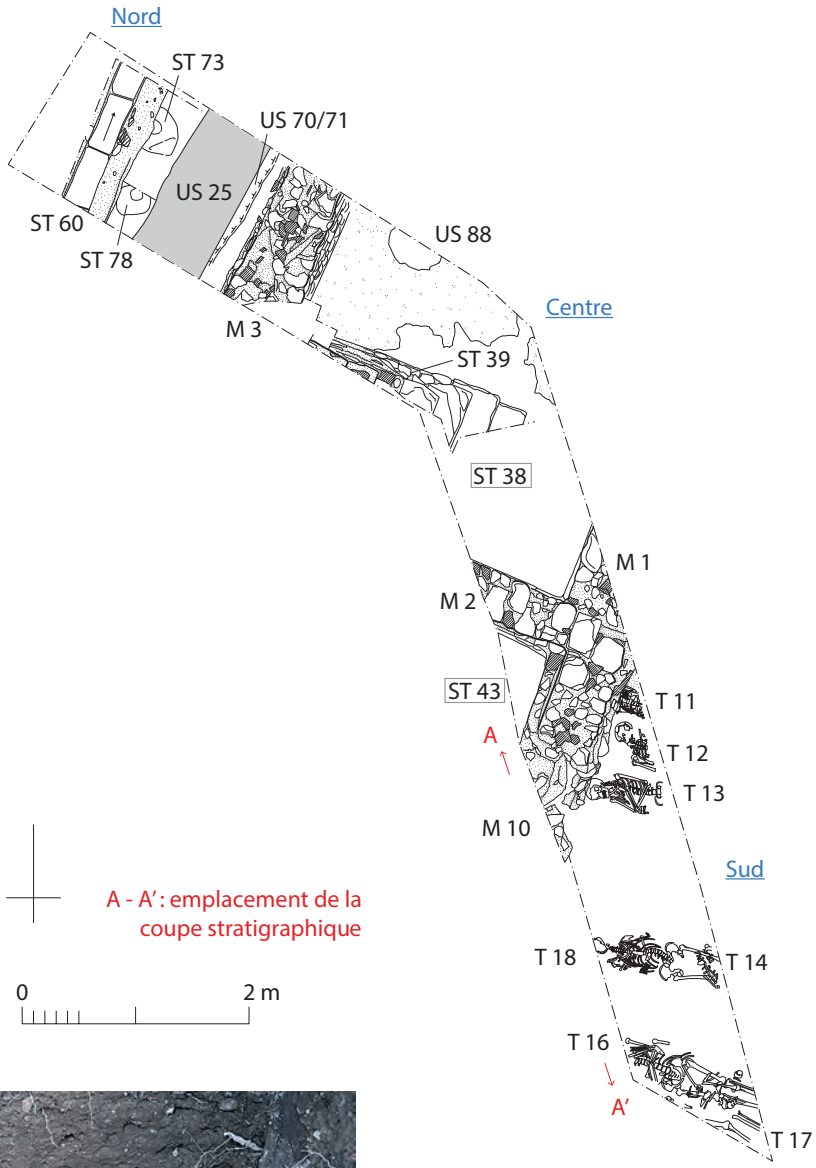
La fosse ST 73 comme l'éventuelle trace de sablière basse US 70/71 sont recouvertes par une couche (US 62 et 69) qui se distingue peu de la terre brun rouge mentionnée plus haut, si ce n'est par la présence de restes de faune et d'une poignée de tessons de céramique à pâte fine grise et claire (US 69), de datation indéterminée.

Une canalisation du Haut Empire

A l'extrémité ouest de ce secteur passe une canalisation (ST 60) dont la tranchée de pose a entamé les strates antérieures jusqu'au terrain naturel. Le fond du conduit est aménagé en *tegulae*, ses parois maçonnées à l'aide de pierres et de fragments de *tegulae* sont enduites de mortier, lissé à l'intérieur. La couverture de la canalisation, probablement en dalles de pierre, a entièrement disparu **FIG 3** et **4**.

Le comblement du conduit (US 59) et la couche de terre recouvrant l'ouvrage (US 58) ont livré des tessons de céramique datant de la fin de l'âge du Fer à la première moitié du 1er siècle apr. J.-C. Ce petit lot comporte une quarantaine de fragments, parmi lesquels on dispose essentiellement de céramiques à pâte fine claire et à pâte grise, de quelques tessons de sigillées décorées et de céramiques peintes ou à engobe interne. Il s'agit essentiellement d'éléments d'un vaisselier de table, constitué de jattes, de coupes et de bols, ou de cruches **FIG 5.3-6**. Des pots et marmites à pâte grise, moins nombreux, **FIG 5.7-8**, sont quant à eux plutôt utilisés pour la préparation et la cuisson des aliments. Ces formes sont répandues dans la région, et on en retrouve sur plusieurs sites genevois[4].

Cet ensemble représente une date *terminus post quem* pour le comblement de la canalisation. Un tronçon appartenant probablement à la même canalisation a été découvert anciennement une dizaine de mètres plus au nord, au débouché de la rue Otto-Barblan, qui mène à la rue du Puits-Saint-Pierre. La céramique récoltée alors dans son comblement remontait elle aussi au Haut Empire[5].



3 Plan général de la tranchée et des vestiges archéologiques.

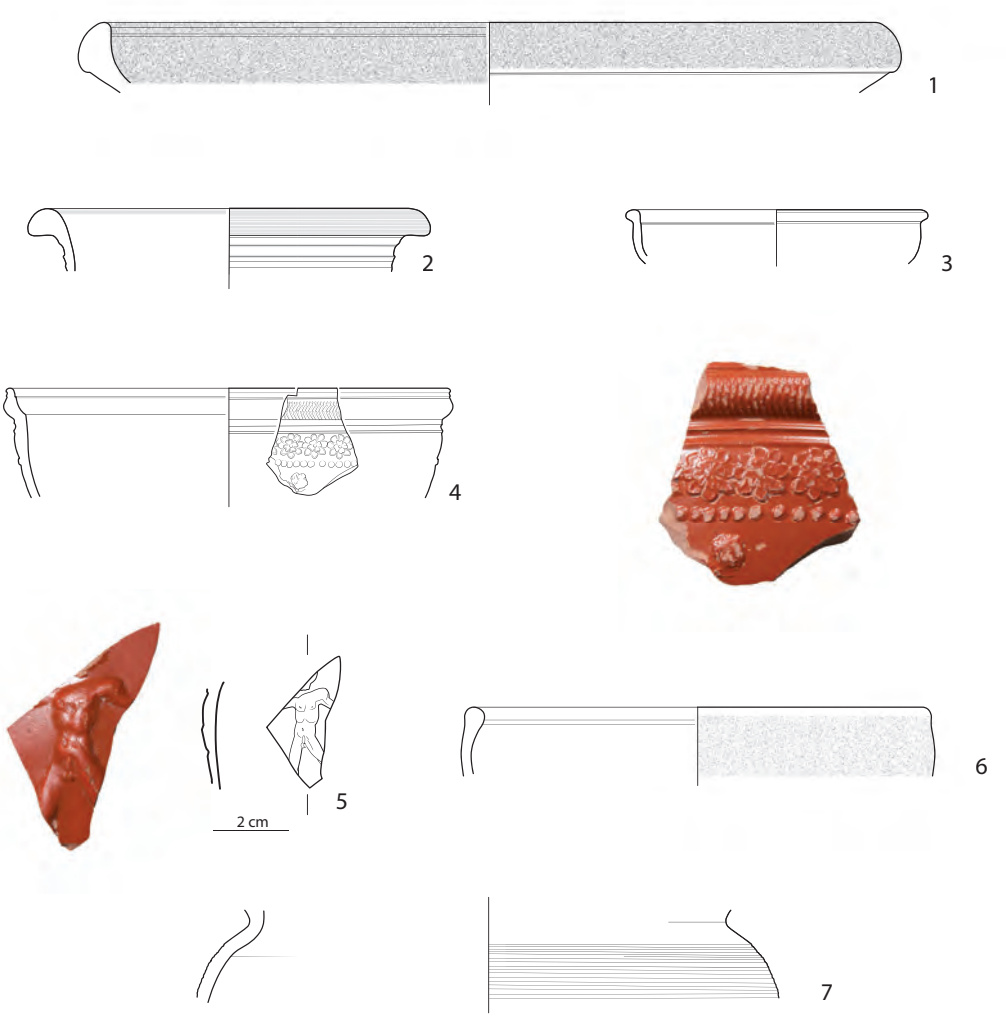


4 Vue du secteur nord de la tranchée, la canalisation ST 60 et la fosse antérieure ST 73.

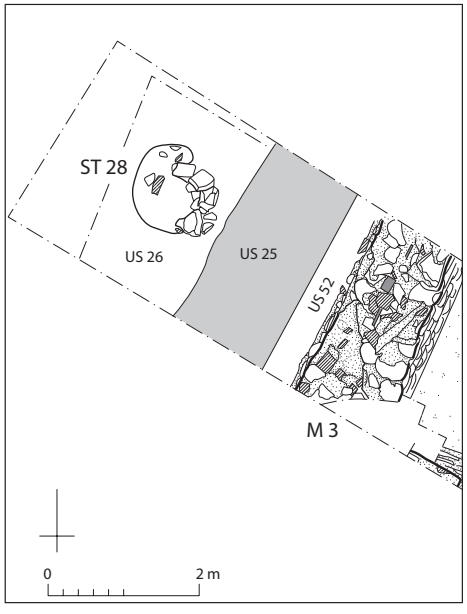
5 Secteur nord. Céramiques provenant du comblement du conduit de la canalisation ST 60.

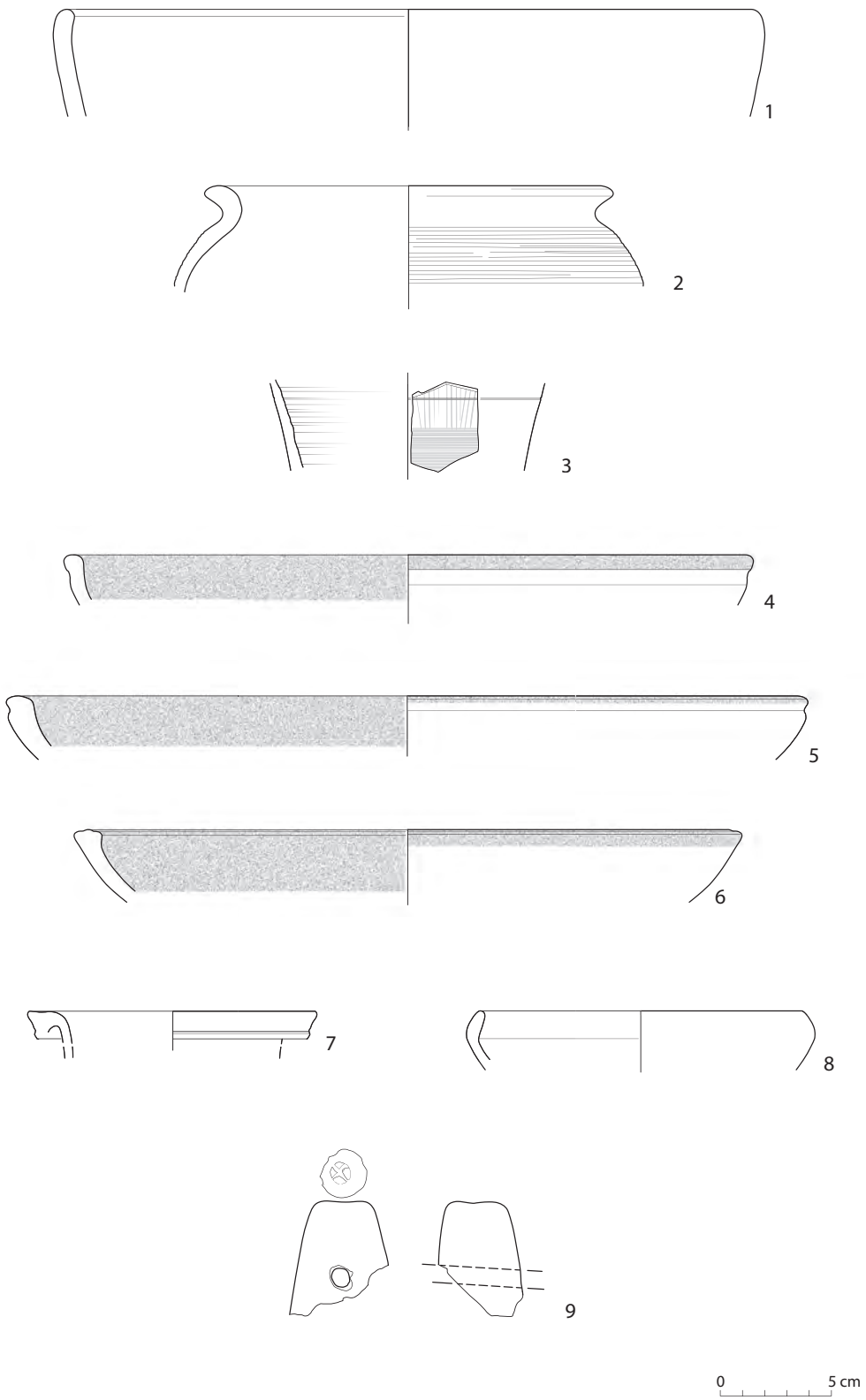
Fin de l'âge du Fer (LTD2, 70-30 av. J.-C.).
Céramique à engobe interne (PEI) : **1** (inv. US 58-2) plat à bord en bourrelet externe.
Céramique culinaire sombre (CSO) : **2** (inv. US 59-4) pot ovoïde à col cannelé.

Début époque romaine (20 av.-60 apr. J.-C.).
Céramique sigillée (TS) : **3** (inv. US 26-6) coupe Drag. 27, **4** (inv. US 59-1) bol Drag. 29, **5** (inv. US 59-2) élément d'une scène érotique.
Céramique peinte (PNT) : **6** (inv. US 59-5) bol type Roanne.
Céramique grise fine (GFI) : **7** (inv. US 58-1) pot ovoïde à lèvre éversée, panse striée horizontalement.
Céramique culinaire sombre (CSO) : **8** (inv. US 59-3) marmite tripode à panse oblique, à bord épaissi déversé.



6. Relevé de la fosse ST 28 et du mur M 3 au nord de la tranchée fouillée.





7 Secteur nord. Mobilier augustéen (20 av.-10 apr. J.-C.) provenant du remblai scellant la canalisation ST 60.

Céramique culinaire sombre (CSO) : **1** (inv. US 26-4) jatte à panse tronconique, **2** (inv. US 52-2) pot à lèvre éversée épaissie, à panse ovoïde, striée horizontalement.
Céramique grise fine (GFI) : **3** (inv. US 52-4) tesson de bouteille décorée de fines lignes réalisées au peigne.
Céramique à engobe interne (PEI) : **4** (inv. US 26-5) plat à bord arrondi souligné par une gorge, **5** (inv. US 52-3) plat à bord horizontal souligné par une cannelure, **6** (inv. US 52-1) plat à lèvre en biseau interne.
Cruche (CRU) : **7** (inv. US 26-2) cruche à bord en bandeau.
Céramique claire fine (CFI) : **8** (inv. US 26-1) jatte à bord en amande. **9** (inv. US 26-3) poids de tisserand estampillé d'une croix.



8 Secteur sud de la tranchée. Pente de la dépression vue en direction du nord.

Les traces d'une construction en bois

La dernière structure retrouvée dans ce secteur est un trou de poteau (ST 28) creusé dans le remblai scellant la canalisation (US 26 et 52) **FIG 6**. Des pierres de calage étaient encore présentes dans la fosse dont le comblement n'a livré aucun mobilier. En revanche, le terrain encaissant (US 26 et 52) a fourni un lot de céramiques comparable à celui recouvrant la canalisation (US 58). L'assemblage comporte encore des pâtes fines claires ou grises, des céramiques peintes et à engobe interne. Des fragments à pâte grise, de jatte à panse tronconique **FIG 7.1** ou de bouteille décorée de fines lignes verticales réalisées au peigne **FIG 7.3**, représentent les indices de datation les plus précoces. Ces formes sont héritées de traditions celtiques (La Tène finale), mais perdurent dans les contextes augustéens. Les plats à engobe interne rouge **FIG 7.4-6** sont aussi bien présents durant cette période dans la cité. On dispose encore de fragments de pots à cuire à panse striée **FIG 7.2** et de nombreux tessons à pâte claire, de cruche **FIG 7.7** ou de jatte **FIG 7.8**. Ces céramiques augustéennes sont sensiblement les mêmes que celles découvertes sous la cathédrale[6]. Des fragments de céramiques sigillées (Drag. 29, Drag. 27) constituent les éléments les plus récents, qu'on retrouve dans la première moitié du 1er siècle, sous Claude-Néron. Un fragment de poids de tisserand **FIG 7.9**, estampillé d'une croix sur le dessus, a aussi été découvert dans ces niveaux (US 26); sa présence est anecdotique et aucun autre mobilier associé à du tissage n'est attesté sur le site.

Le remblai qui recouvre le trou de poteau ST 28 est un terrain sablo-argileux peu homogène (US 23 et 51), contenant de fins matériaux de construction, notamment du mortier. Il a été partiellement pollué par les couches récentes situées au-dessus, près de la surface. Ce remblai a livré un peu plus d'une trentaine de tessons, mais pas vraiment d'éléments typologiques caractéristiques pour les datations. La présence d'un pied de marmite tripode à pâte grise fine renvoie au début du règne d'Auguste, tout comme un fragment de cruche à col, à pâte claire. Des fragments de sigillée (Drag. 24/25) et d'amphore (Dressel 20) sont quant à eux plutôt caractéristiques des ensembles de la première moitié du 1er siècle.

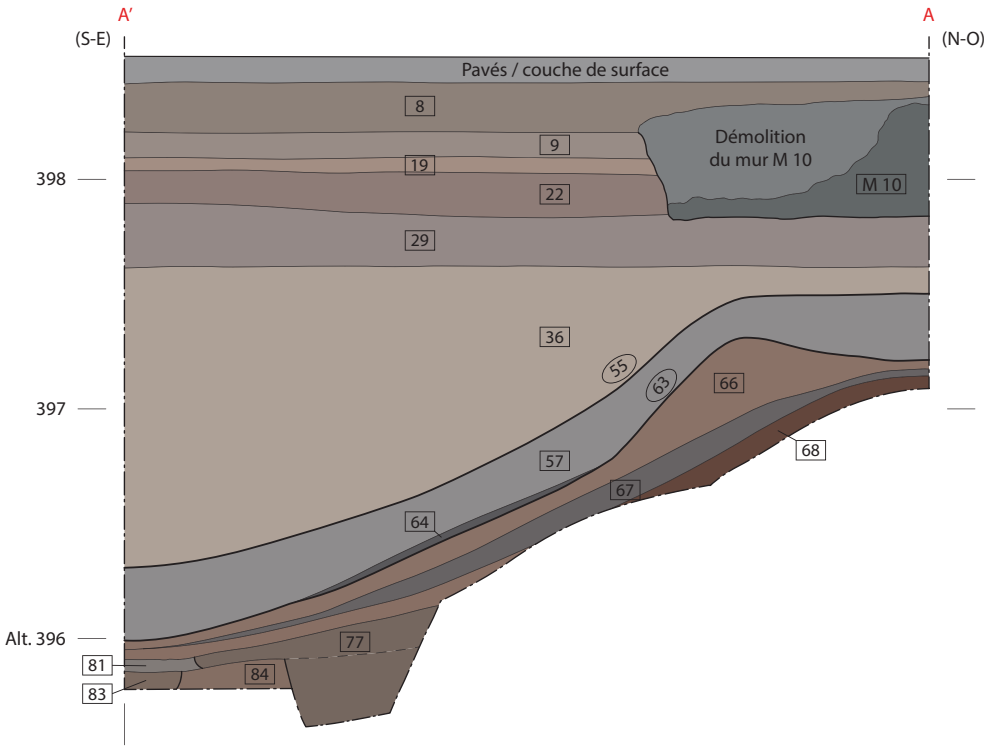
Le secteur sud

La grande dépression et son comblement

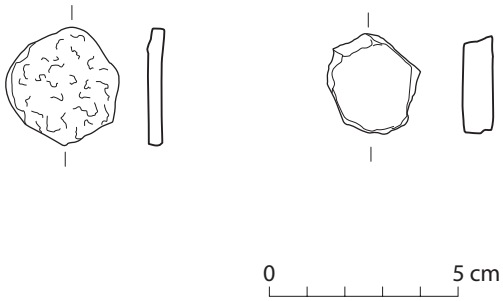
Dans le secteur méridional, une profonde dépression se développe en direction du sud **FIG 8**. Le terrain qui la comble présente une alternance de remblais de terre brune chargée de matériaux de construction, de terre brun rouge et de dépôts à forte concentration de charbons et de cendres (US 57, 64-65-68, 77, 81, 83-84, **FIG 9**). Deux pentes successives ont été repérées parmi ces couches (interfaces US 55, 63). La plus récente (US 55) correspond à une dépression comblée par un épais remblai (1,5 m d'épaisseur maximale) de terre brune chargée de nombreux fragments de mortier de gros diamètre et de tuiles (US 36).

Toutes ces couches ont livré de la faune, des céramiques datées entre la fin du 1er siècle av. J.-C. et le 4e siècle de notre ère et deux jetons en céramique à pâte grise (US 19 et US 54, **FIG 10**). Un ensemble de quinze pièces de monnaie frappées durant la première moitié (M 12 et 14) et la seconde moitié du 4e siècle (M 1, 3-11, 13, 15-16) provient également de ces niveaux[7] **FIG 11**. Pour des raisons de sécurité et de délais, nous avons interrompu la fouille à une profondeur de 2 m sous la surface du comblement US 36, soit près de 3 m sous le niveau de la chaussée actuelle; le fond de la dépression n'a pas pu être atteint.

Il est difficile, compte tenu de l'étroitesse de la zone fouillée, de déterminer la nature exacte de cette dépression. On peut penser à une fosse en



9 Profil stratigraphique théorique (élaboré sur la base des relevés en plan) de la coupe ouest du secteur sud (FIG 3, A-A').

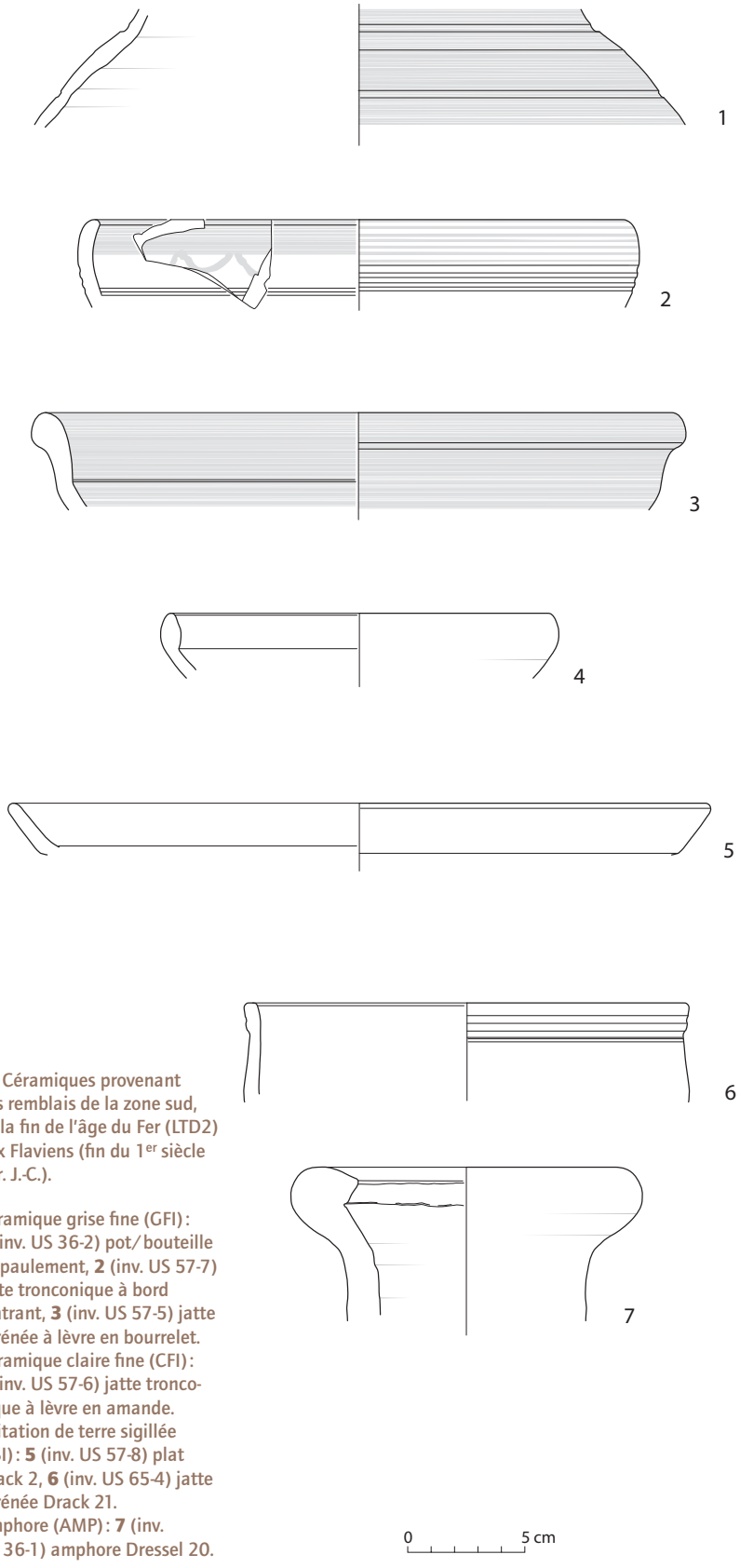


10 Secteur sud. Jetons découpés dans des fragments de céramique à pâte grise fine (inv. US 19-1 et US 54-3, époque indéterminée).

rapport avec le chantier de construction du groupe épiscopal, ce qui expliquerait la concentration en matériaux de construction dans son comblement. Elle se serait située à proximité de la voie traversant en biais la place publique romaine, voie quasiment abandonnée durant le dernier quart du 4e siècle, sauf peut-être pour les besoins du chantier[8]. Cette dépression était sans doute déjà entièrement comblée au début du 5e siècle, au moment de la construction de la cathédrale sud, toute proche[9].



11 Secteur sud. Monnaies provenant du comblement de la dépression.
M1 (US 36) : Aes 2, Magnence (351-353 apr. J.-C.)
M6 (US 57) : Aes 3, Valentinien Ier ou II (365-378 apr. J.-C.)
M8 (US 65) : Aes 3, Constance II (354-360 apr. J.-C.)
M12 (US 57) : Aes 3, URBS ROMA (330-335 apr. J.-C.).



12 Céramiques provenant des remblais de la zone sud, de la fin de l'âge du Fer (LTD2) aux Flaviens (fin du 1er siècle apr. J.-C.).

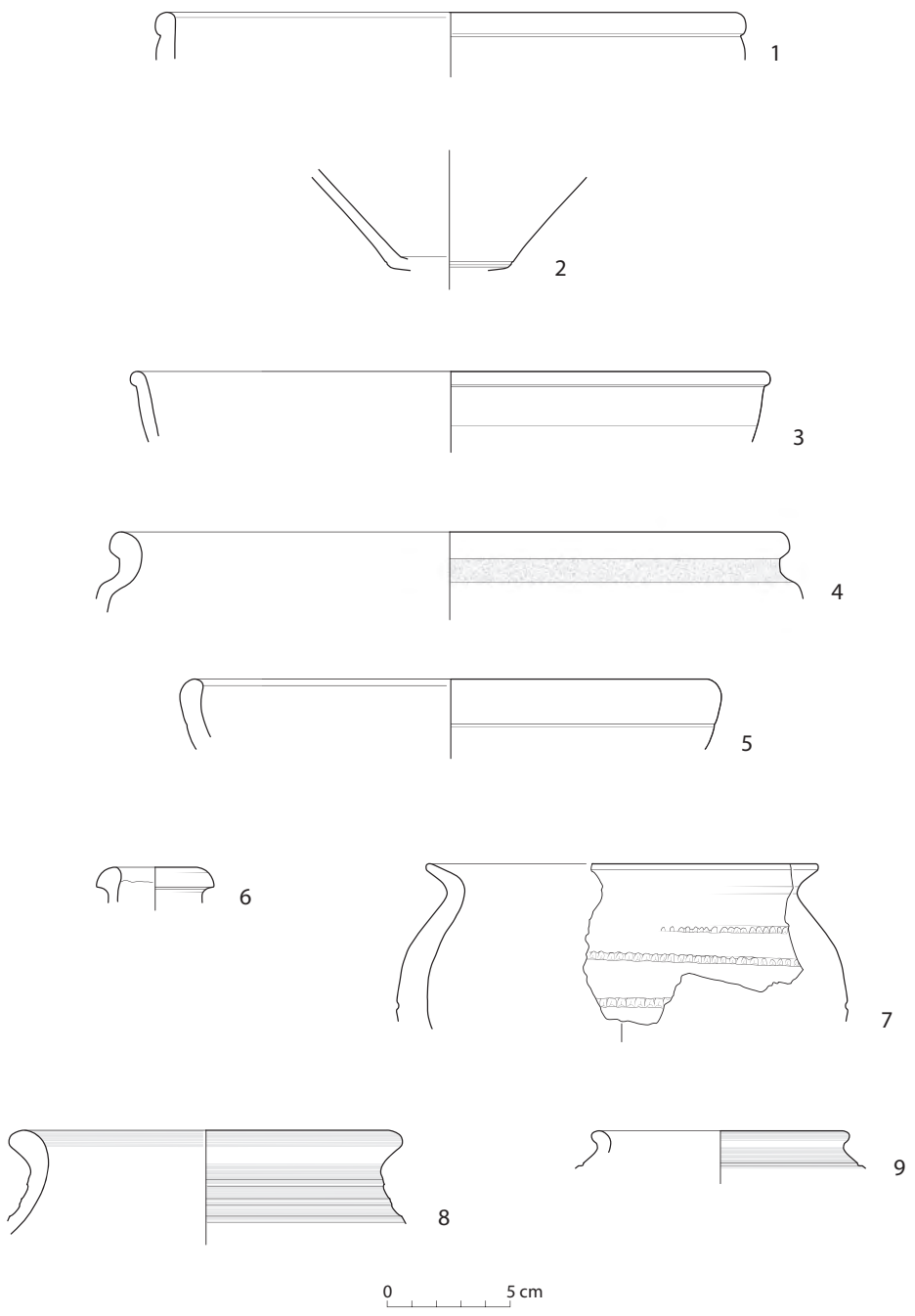
Céramique grise fine (GFI) : **1** (inv. US 36-2) pot/bouteille à épaulement, **2** (inv. US 57-7) jatte tronconique à bord rentrant, **3** (inv. US 57-5) jatte carénée à lèvre en bourrelet. Céramique claire fine (CFI) : **4** (inv. US 57-6) jatte tronconique à lèvre en amande. Imitation de terre sigillée (TSI) : **5** (inv. US 57-8) plat Drack 2, **6** (inv. US 65-4) jatte carénée Drack 21. Amphore (AMP) : **7** (inv. US 36-1) amphore Dressel 20.

Le mobilier céramique issu de la dépression

Le mobilier céramique découvert dans ces contextes comprend un peu plus de 180 fragments de différentes catégories : céramique commune claire, grise, à revêtement argileux (RA), sigillée (TS), céramiques peintes etc., représentant une trentaine de vases. Les datations s'échelonnent entre le milieu du 1er siècle av. et le 4e siècle apr. J.-C. Le mobilier est réparti dans les différents niveaux de remblais de manière hétérogène, et il n'a pas été possible de distinguer des phases chronologiques en place.

Parmi les éléments les plus précoces, hérités de traditions celtiques, les céramiques à pâte grise dominent le corpus **FIG 12.1-3** : pot à épaulement, marmite tripode et jattes tronconiques ou carénées. Les pâtes claires ont livré moins d'éléments typologiques pour cet horizon, hormis un bord de jatte tronconique **FIG 12.4** ; il en va de même des imitations de terre sigillée (TSI), parmi lesquelles de rares fragments de jattes Drack 2 et Drack 21 sont identifiables **FIG 12.5-6**. Ces premières céramiques forment un lot daté entre le milieu du 1er siècle av. J.-C. et la fin du 1er siècle de notre ère (Flaviens), et sont déjà connues sur plusieurs sites genevois, par exemple à Vuillonnex, à l'Hôtel de Ville et sur le site de la cathédrale Saint-Pierre[10], mais aussi plus largement dans l'arc lémanique et sur le plateau suisse. Ces productions sont accompagnées de fragments de céramiques peintes, d'amphores (Dressel 20, **FIG 12.7**) et de fragments de sigillées qui pourraient aussi appartenir à des occupations plus récentes.

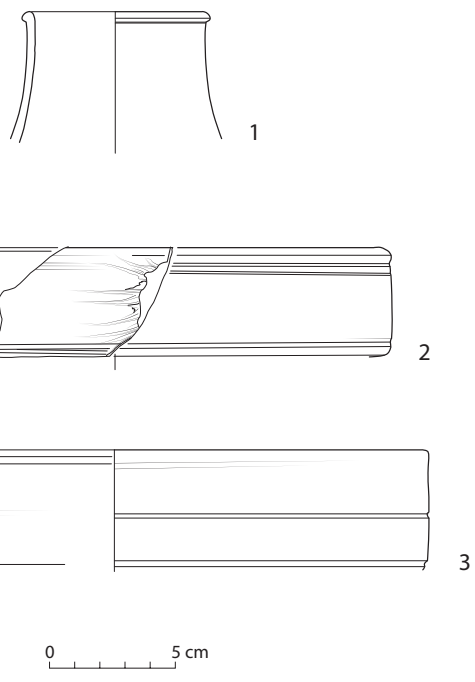
Pour les horizons des 2e-3e siècles, les catégories se diversifient. On note l'apparition des céramiques à revêtement argileux (ou métallescentes) dans les lots, ainsi que de la céramique africaine. Ces productions sont encore accompagnées de plusieurs formes de céramique sigillée **FIG 13.1-3**. A cette période, le service de table est prédominant : les assiettes et les bols sont bien représentés, la série est complétée par des gobelets en céramique métallescente (type Niederbieber 33). Les céramiques à pâte claire ne sont représentées que par des jattes **FIG 13.4-5**, une cruche **FIG 13.6** et un fragment de mortier. Enfin, dans la catégorie des céramiques à pâte grise, le répertoire est constitué de pots décorés à la molette **FIG 13.7** ou à col cannelé **FIG 13.8**, et de pots fumigés **FIG 13.9**. Ces derniers sont caractéristiques des productions locales ou micro régionales[11], et en tout cas bien présents dans les ensembles de la cité.



13 Céramiques des 2e-3e siècles provenant des remblais de la zone sud.

Céramique sigillée (TS) : **1** (inv. US 65-3) bol Drag. 37, **2** (inv. US 65-2) coupe Drag. 33, **3** (inv. US 57-2) plat Drag. 18/31.
Céramique claire fine (CFI) : **4** (inv. US 54-2) jatte carénée à lèvre en bourrelet, **5** (inv. US 57-3) jatte à panse tronconique.
Cruche (CRU) : **6** (inv. US 57-4) cruche à lèvre en bourrelet triangulaire (type Darton 15).
Céramique culinaire sombre (CSO) : **7** (inv. US 54-1) pot ovoïde à lèvre éversée décoré à la molette, **8** (inv. US 65-1) pot à col cannelé.
Céramique à pâte grise, fumigée : **9** (inv. US 84-1) pot caréné à lèvre en bourrelet.

Les phases tardives sont illustrées par la numismatique, comme en témoignent les quinze monnaies antiques retrouvées dans ces remblais **FIG 11**. Sur le plan céramologique en revanche, les indices sont beaucoup plus lacunaires. Les US 54 et 67 ont livré des fragments de gobelets et de mortiers en céramique à revêtement argileux qui pourraient néanmoins appartenir à la même fourchette chronologique. Une des caractéristiques morphologiques régulièrement observées sur les gobelets à partir du 4e siècle est l'allongement du col, ce qui est le cas pour un de nos exemplaires **FIG 14.1**. Au moins deux mortiers Lamb.45 **FIG 14.2-3**, forme que l'on retrouve dans les ensembles genevois à partir de la deuxième moitié du 4e siècle, confortent ces datations.

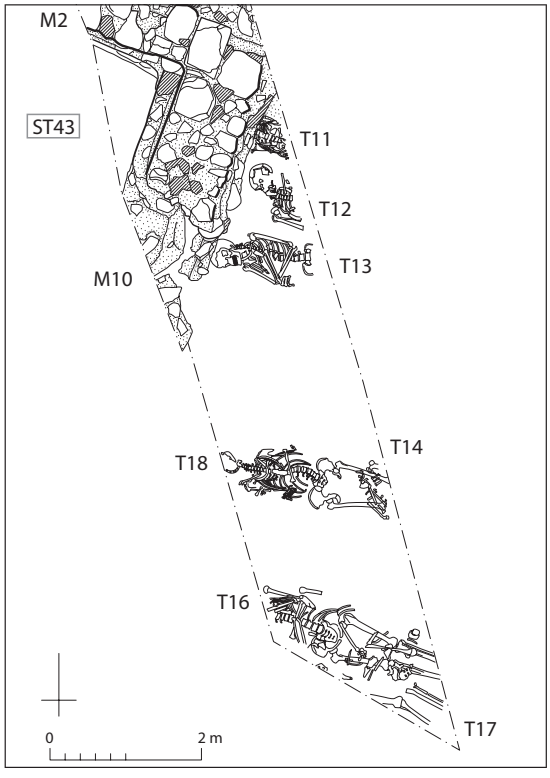


14 Céramiques du 4e siècle provenant des remblais de la zone sud.

Céramique à revêtement argileux (CRA) : **1** (inv. US 81-1) gobelet à col haut, **2** (inv. US 57-1) mortier Drag. 45 à déversoir en forme de mufle de lion, **3** (inv. US 64-1) mortier Drag. 45.

15 Relevé des vestiges du secteur sud.

16 Secteur sud. Sépultures médiévales dont une a été coupée par le mur M10.



Un petit secteur du cimetière

Plusieurs couches de terre brune à noire (US 29, 22, 19), contenant moins de fragments de mortier mais des ossements humains toujours plus nombreux à mesure que l'on monte, séparent le haut du comblement de la dépression (US 36) d'un niveau de cimetière (US 9). Ces couches livrent encore des tessons résiduels d'époque romaine, datés entre la fin de l'âge du Fer et les 3e-4e siècles, de même que quelques fragments des 12e-14e siècles.

C'est sans doute dans cette fourchette chronologique qu'il faut situer la tombe la plus ancienne (T 33), dont seuls les pieds ont pu être dégagés. Les dix autres tombes (T 11-18 et T 20-21) étaient réparties principalement dans deux niveaux successifs et en deux groupes distincts, au nord et au sud du secteur **FIG 15** et **16**. Leur orientation vers l'ouest-nord-ouest est constante et tous les individus semblent avoir été inhumés dans des fosses sans aménagement visible. On savait qu'un cimetière se développe devant la cathédrale dès le 11e siècle et ses tombes les plus récentes ont pu être datées du 15e siècle[12]. L'aire funéraire s'étend donc vraisemblablement un peu plus en direction du sud-ouest. Il faut encore signaler la présence dans l'US 9, qui contient presque toutes les sépultures, d'une obole de l'évêché de Genève (M 17), datée du deuxième quart du 13e siècle. Quant aux tessons de poterie d'époque moderne, ils proviennent de l'interface avec le remblai supérieur (US 8).



Le secteur central

La cave sud

Le centre de la tranchée fouillée est occupé par deux caves (ST 38 et 43) d'un bâtiment dont les fondations ont fait disparaître les niveaux d'occupation antérieurs **FIG 3** et **15**. A l'est, les murs M 10 et M 2 sont maçonnés principalement à l'aide de galets de rivière, mais on observe également en quantité limitée des fragments de tuiles, des briques de récupération et des morceaux de grès molassique. Ces deux murs délimitent la cave ST 43, espace dont seul un angle est apparu dans la tranchée et qui n'a pas pu être dégagé en profondeur. Il a tout de même été possible de mettre en évidence la fondation du mur M 10 et de faire quelques observations.

Cette fondation (US 41) prend appui directement contre le terrain encaissant **FIG 17**. L'élévation (US 42), d'une largeur d'un peu plus de 50 cm, est quant à elle construite légèrement en retrait vers l'extérieur, ménageant un ressaut d'environ 10 cm au sommet de la fondation. Une poutre en bois dont il ne subsistait que le négatif, disposée à la base de l'US 42, a sans doute servi à stabiliser la maçonnerie dans la partie où elle déborde à l'extérieur de la fondation. De tels dispositifs ont été observés dans d'autres bâtiments de la Vieille-Ville, par exemple dans les sous-sols du théâtre de l'Alhambra[13].

De 45 à 50 cm de largeur, le mur M 2 servait de refend entre les deux caves. Du côté de la cave ST 43 (côté sud), un léger ressaut (4-5 cm) coïncide avec celui du mur M 10. On observe également un logement aménagé sous ce niveau et prévu pour recevoir une poutre orientée parallèlement à M 10. Un plancher était donc aménagé ici, reposant sur des solives et sur les ressauts des murs M 2 et M 10.

La cave nord

La seconde cave (ST 38), au nord de la précédente, est délimitée par les murs M 3 à l'ouest, M 1 à l'est et M 2 au sud **FIG 3**. Le mur de refend M 2, décrit plus haut, ne présente aucun ressaut sur sa face nord. Il en va de même de M 1 qui n'a été dégagé que sur sa face occidentale et qui prolonge M 10 en direction du nord. Sa maçonnerie est constituée de galets, parfois de grosse taille, et d'autres matériaux de récupération (briques, tuiles). Il présente un léger fruit (épaisseur plus importante à la base) jusqu'au niveau du sol de la cave, 2,5 m sous le niveau actuel de la cour.

La fondation du mur occidental M 3 (US 46) présente de la même manière un léger fruit et a pu être dégagée jusqu'au niveau de sol de la cave. Sa maçonnerie, qui comprend également des





17 Secteur central. Mur M 10 et sa fondation.

18 Secteur central. Mur M 3 avec le négatif de poutre verticale au coeur de la maçonnerie (dans la moitié supérieure de l'image).



19 Secteur central. Dalle de calcaire remployée dans le mur M 3, qui marque le début de son élévation.



20 Secteur central. Escalier (ST 39) menant à la cave ST 38, dont le sol est recouvert de mortier (ST 88).

éléments de récupération, est partiellement enduite d'un mortier blanchâtre. Une longue poutre en bois de section rectangulaire (6 x 10 cm), dont seul le négatif a été retrouvé (ST 49), était disposée verticalement à l'intérieur de cette maçonnerie et a sans doute servi d'armature lors de la construction **FIG 18**. Au sommet de la fondation, elle était recouverte d'une planche de bois posée horizontalement dans l'axe du mur (ST 50, section : 3,5 x 17 cm), dont il ne restait que le négatif et quelques fibres ligneuses. Son niveau marque la limite entre fondation et élévation. Au-dessus a été placée une grosse dalle de calcaire provenant sans doute du seuil d'une porte monumentale **FIG 19**. L'élévation n'était conservée que sur une hauteur limitée.

L'accès à la cave nord se faisait depuis le quart sud-ouest, à travers le mur M 3, par un escalier longeant M 2 et qui n'a pu être que partiellement observé (ST 39). A l'instar des autres maçonneries décrites, il intégrait des matériaux assez hétéroclites, mais les six ou sept marches qui le constituaient, dont seules les trois plus basses ont subsisté, étaient revêtues de blocs de grès molassique **FIG 20**. On restitue une longueur au sol d'un peu plus de 1,90 m sur une largeur de 1,40 m pour cet escalier. Le sol de la cave (US 88) consistait en une ou plusieurs couches d'enduit blanchâtre recouvrant un terrain de gravier moyen à fin mêlé à du sable.

La céramique provenant du comblement de la cave nord

Issu de la démolition du bâtiment, le comblement de la cave (US 37) contenait d'abondants matériaux de construction tels que briques, tuiles, pierres et fragments de mortier. On y a également récolté un petit lot de 63 tessons de céramique. Hormis un élément de carreau de poêle, seul fragment de céramique technique, ce lot est composé exclusivement de céramique culinaire. La céramique à glaçure sur engobe est largement dominante puisqu'elle constitue 68% de la totalité des fragments. Elle est suivie de la production du service vert des ateliers de la région de Meillonnas, qui comptabilise 30%. Deux fragments de faïence blanche forment les 2% restant pour compléter cet inventaire.

Une terrine appartenant au service vert des ateliers de Meillonnas (France) présente un profil complet **FIG 21.3**. Cette forme est attestée dans des ensembles datés entre le 17e et le 18e siècle mis au jour dans les départements de l'Ain et de la Haute-Savoie[14].

Outre cette terrine, la pièce la plus complète est une terrine à lèvre droite et fond plat, avec une paroi évasée et munie d'anses verticales **FIG 21.7**. Elle est décorée d'une glaçure transparente sur engobe rouge sur la face interne et de motifs géométriques simples : trois lignes horizontales de part et d'autre d'une ligne ondulée de couleur jaune pâle.

La céramique à glaçure sur engobe rouge connaît son apogée de production entre le début du 17e siècle et le début du 18e siècle dans la région lyonnaise, dans les centres de production du Val de Sâone par exemple. Les exemplaires découverts dans des dépotoirs lyonnais ont un répertoire décoratif plus élaboré que la terrine de la fouille de la Cour de Saint-Pierre, mais trois individus présentant les mêmes caractéristiques décoratives ont été mis au jour au nord de Lyon, à Limonest[15]. Il s'agit sans doute d'importations, puisque tant la pâte que la décoration restent inconnues dans cette région. Elles sont néanmoins datées du 18e siècle. Le rapprochement de la terrine de notre dépôt avec une production plus locale doit donc être envisagé.

Les fouilles de sites de production manquent sur le territoire genevois et il faut donc prospecter en dehors des frontières. En Savoie, à Annecy[16], deux officines de potiers en activité dès la fin du



21 Secteur central.
Céramiques de la cave nord.

Céramique à décor jaspé (JSP) : **1** terrine (inv. US 7-1), **2** bol (inv. US 7-2).
Service vert Meillonnas (MEI) : **3** terrine (inv. US 37-1).
Glaçure verte sur engobe VSE : **4** assiette (inv. US 7-3).
Glaçure jaune sur engobe (JSE) : **5** terrine (inv. US 7-4).
Rouge décorée (RD) : **6** plat (inv. US 7-5), **7** terrine (inv. US 7-6).

22 Secteur central.

Faïence (FAI) : fragment à décor bleu (inv. US 7-7).



18e siècle ont été fouillées, révélant des formes et des décors très semblables à ceux de la terrine découverte à la Cour de Saint-Pierre. A Genève et aux alentours, des exemplaires similaires ont été mis au jour sur des sites de consommation qui peuvent être datés dès le début du 18e siècle. Ainsi, le dépotoir constitué lors de la modification des fortifications près du bastion de Saint-Antoine, entre 1720 et 1721, a révélé une grande quantité de céramiques dont quelques exemplaires de terrines du même type. Il est donc envisageable de dater notre exemplaire de la même période par comparaison typologique.

A la Cour de Saint-Pierre, quelques pièces plus fragmentaires sont identifiées. Parmi elles, un fond de plat creux assez épais est pourvu d'une glaçure jaune sur engobe et d'un décor jaspé brun avec des taches vertes **FIG 21.1**. Une petite coupelle de facture assez fine présente un décor jaspé plus traditionnel et soigné **FIG 21.2**. La glaçure est apposée sur un jaspe fait de jaune et de vert laissant apparaître le cru de la pâte, qui donne un ton brun à la cuisson. La lèvre est pendante, le fond plat à talon, avec un petit bourrelet et la paroi évasée.

A Lyon, cette catégorie est attestée au tout début du 17e siècle et est toujours associée à la vaisselle de table ; elle se raréfie dès le milieu du 18e siècle. La diffusion de ce type de vaisselle paraît identique à celle de la céramique à glaçure sur engobe rouge, ce qui permet d'émettre comme hypothèse que les décors jaspés sont produits par les mêmes ateliers.

Un fond de plat révèle une décoration bien soignée, faite de petits traits verts entre des lignes horizontales jaunes **FIG 21.6**. Une assiette dont la forme est courante, avec une aile relativement large, est couverte d'une glaçure unie vert pâle sur engobe **FIG 21.4**. Un fragment de faïence à décor bleu détouré de noir complète cet inventaire **FIG 22**.

L'ensemble de céramiques découvert dans la cave est homogène et représente bien le vaisselier d'un intérieur genevois du tout début du 18e siècle.

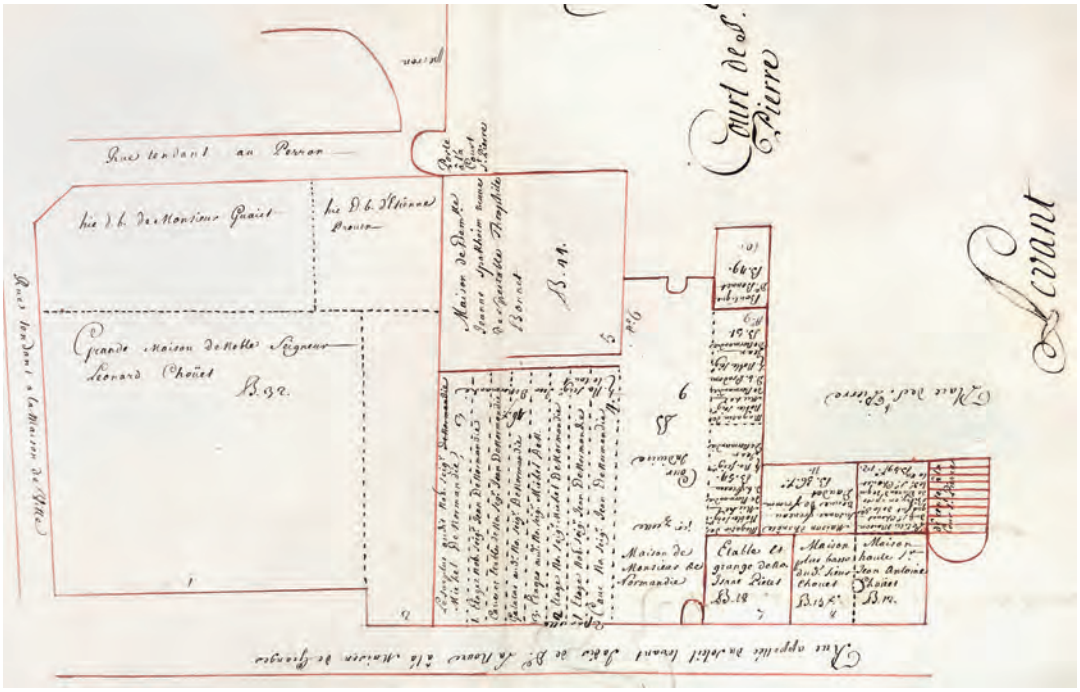
La boutique de Dame Bonnet ?

La découverte d'un bâtiment à cet emplacement de la Cour de Saint-Pierre est inattendue. Même si seules les deux caves nous sont connues, les traces d'un plancher au sud et la présence de maçonneries en élévation montrent qu'il y avait bien une construction hors-sol. L'épaisseur des murs conservés n'est toutefois pas très importante et on peut donc penser à une construction d'un ou deux niveaux au-dessus des caves.

L'examen de la céramique récoltée dans le remblai de démolition du bâtiment a montré que les pièces les plus récentes remontent au début du 18e siècle. Le plan Billon (1726)[17] ne montre cependant aucun édifice à cet emplacement **FIG 23** : il faut donc penser que la démolition est intervenue peu avant 1726, si l'on considère la datation de la céramique. Le seul plan cadastral de la ville antérieur au plan Billon est le plan Deharsu, levé « à vue » en 1688[18] **FIG 24**. A l'examen de ses feuillets, on s'aperçoit rapidement qu'il ne tient aucun compte des dimensions et des proportions des immeubles, mais en revanche il indique leurs positions relatives, leurs propriétaires ainsi que leur superficie[19]. En comparant les deux plans et si l'on tient compte des proportions du plan Billon d'une part et des valeurs des surfaces fournies par Deharsu d'autre part, on peut en déduire que deux constructions ne figurent plus sur le plan Billon : il s'agit de la moitié nord du bâtiment nº 9 et du nº 10 du plan Deharsu. Les superficies de ces bâtiments sont assez proches : « 51 » et « 49 » respectivement, soit un peu moins que les « 54 » de la moitié sud du nº 9, qui correspond au nº 4 du plan Billon à côté de la cour[20] (actuellement nº 6 Cour de Saint-Pierre). Le nº 9, décrit comme « Magasin » appartenant aux « nobles Michel et Jean De Normandie », correspond probablement à notre cave sud (ST 43), alors que le nº 10, notre cave nord (ST 38), est désigné comme « Boutique De. Bonnet » **FIG 25**. On remarquera encore que la cour adjacente était, du temps



23 Ilot sud-ouest de la Cour de Saint-Pierre sur le plan Billon (1726).



24 Ilot sud-ouest de la Cour de Saint-Pierre représenté sur le plan Deharsu (1688).

du plan de Deharsu, fermée bien plus en avant, à la hauteur du nº 10 et près de la partie centrale de l'actuel nº 2 Cour de Saint-Pierre.

Un fragment du tissu urbain antique et médiéval

Dans les lignes qui précèdent, nous avons présenté les principales découvertes amenées par cette fouille de sauvetage. Si celles-ci peuvent paraître maigres à certains égards, il faut garder à l'esprit que les conditions d'intervention ont une influence directe sur la compréhension des éléments dégagés. Une tranchée telle que celle qui a été réalisée ici signale la présence de vestiges, fournit éventuellement des indices de datation des couches, mais ne permet pas une vision d'ensemble ni une interprétation approfondie des éléments retrouvés.

C'est particulièrement vrai – en ville – pour l'Antiquité et le Haut Moyen Age, dont les restes sont bien souvent fugaces, un peu moins pour le Bas Moyen Age et les périodes plus récentes, qui livrent des vestiges souvent conséquents. Le cas des deux caves décrites plus haut en est un bon exemple, puisqu'avec l'aide des plans historiques on est en mesure de faire parler des maçonneries observées pour ainsi dire « par le petit bout de la lorgnette ».

Vus par ce bout-là en revanche, les vestiges du Haut ou du Bas Empire, pourtant bien datés par la céramique et les monnaies, restent désespérément muets. Certes on peut attester la présence d'une canalisation, peut-être d'une ou plusieurs



25 Projection sur le plan Billon des vestiges découverts et des bâtiments disparus du plan Deharsu.

constructions successives en matériaux légers, d'une grande dépression, mais on ne peut ni en proposer une restitution en plan, ni comprendre de quelle manière ces différents éléments s'intégraient dans le tissu urbain du cœur de la cité. Quant au cimetière médiéval, l'apport relève ici du constat de son extension en direction du sud-ouest.

Ces différents éléments soulignent une fois de plus la nécessité de disposer d'une surface suffisante en fouille pour réellement interpréter les vestiges. Mais ces conditions-là sont plutôt l'exception que la règle en matière de fouilles de sauvetage en milieu urbain.

Philippe Ruffieux
Isabelle André
Michelle Joguin Regelin
Service cantonal d'archéologie
10, route de Suisse
1290 Versoix
philippe.ruffieux@etat.ge.ch
isabelle.andre@etat.ge.ch
michelle.joguin-regelin@etat.ge.ch

REMERCIEMENTS
Dans le cadre de cette fouille, nous avons bénéficié des compétences de José Leal, David Peter et Federico Almeida Marques de l'entreprise Cuénod Constructions SA. Nous souhaitons également remercier Gilles Perret, conservateur du Cabinet de numismatique (MAH), pour les photographies des monnaies. Enfin, nous sommes reconnaissants envers tous les intervenants des services de la ville de Genève, en particulier T. Viglino, du Service de l'énergie, qui a grandement contribué à la bonne marche de cette opération.

NOTES
1 L'intervention, placée sous la responsabilité de l'auteur, a été dirigée dans sa première quinzaine par D. Genequand, secondé de G. Consagra. L'étude de la céramique gallo-romaine a été menée par I. André, celle de la céramique d'époque moderne par M. Joguin Regelin ; leurs contributions sont intégrées au présent article.
2 Voir Bonnet 2009, 2012 ; Haldimann 2014.
3 Bonnet 2009, pp. 31-32.
4 Voir Paunier 1981.
5 Communication personnelle de Charles Bonnet.
6 Haldimann 2014, horizon 5b, 20 av.-10 apr. J.-C.
7 Voir ci-dessous, Tableau I, p. 88.
8 Bonnet 2012, p. 59 et fig. 6, p. 20.
9 Bonnet 2012, p. 66.
10 Terrier 2014 ; Haldimann/Rossi 1994 ; Haldimann 2014, Horizons 4 et 5b.
11 Haldimann/Rossi 1994, Paunier 1981.
12 Bonnet 2012, p. 173 et fig. 85a-b, pp. 176-177.
13 Ruffieux 2015, p. 96.
14 Horry 2015, p. 334, fig. 261, n°20.
15 Horry 2015, p. 264 et p. 267, fig. 215, n° 3.
16 Ceci 2016, p. 49.
17 Ce plan est conservé aux Archives d'état sous la cote Cadastre A 2.
18 Plan conservé aux Archives d'état sous la cote Cadastre A 1.22 (Pierre Deharsu, Plan de la Ville : « rues tendant de la Taconnerie à la Maison de Ville de bise, du Soleil-Levant du vent et place de la Taconnerie du couchant »).
19 Selon des unités de mesure anciennes (« coupe », « seytérée » ou « pose »), voir sur le site des archives d'Etat du canton de Genève, https ://ge.ch/archives/4-premiers-cadastres-revision-impots.
20 Le mur ouest de celui-ci présente une orientation légèrement de biais qui semble correspondre à celle des murs mis au jour dans la tranchée.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations
ASSPA : Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie, Bâle.
CAR : Cahiers d'archéologie romande, Lausanne.
MDG : Mémoires et documents de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, Genève.

Bonnet 2009. C. Bonnet, *Les fouilles de la cathédrale Saint-Pierre de Genève. Le centre urbain de la protohistoire jusqu'au début de la christianisation*. MDG 64, Genève 2009.
Bonnet 2012. C. Bonnet, *Les fouilles de la cathédrale Saint-Pierre de Genève. Les édifices chrétiens et le groupe épiscopal*. MDG 65, Genève 2012.
Ceci 2016. L. Ceci (dir.), *De la rose à l'oiseau : productions céramiques annéciennes (fin XVIIIe – début XIXe siècle).* Culture 74, n°20, Département de Haute-Savoie (France), 2016.
Haldimann 2014. M.-A. Haldimann, *Des céramiques aux hommes. Etude céramique des premiers horizons fouillés sous la cathédrale Saint-Pierre de Genève (1er millénaire av. J.-C. – 40 apr. J.-C.*). MDG 66, CAR 148, Genève et Lausanne 2014.
Haldimann/Rossi 1994. M.-A. Haldimann et F. Rossi, D'Auguste à la tétrarchie : l'apport des fouilles de l'Hôtel de Ville de Genève. *ASSPA* 77, pp. 53-93.
Horry 2015. A. Horry, *Poteries du quotidien en Rhône-Alpes – XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles : un panorama des techniques, des formes et des décors*. Lyon 2015.
Paunier 1980. D. Paunier, *La céramique gallo-romaine de Genève : de La Tène finale au Royaume burgonde (Ier siècle avant J.-C. - Ve siècle après J.-C.*). MDG 9, Genève 1981.
Ruffieux 2015. P. Ruffieux, Genève, rue de la Rôtisserie 10, théâtre de l'Alhambra. *Archéologie genevoise 2012-2013, Patrimoine et Architecture, Série archéologie 2*, 2015, pp. 96-97.
Terrier 2014. J. Terrier, *L'ancienne église Saint-Mathieu de Vuillonnex à Genève : l'étude des vestiges dégagés sur le site de l'ancienne église et son insertion dans le contexte des églises rurales de la région genevoise*. MDG 67, CAR 149, Genève et Lausanne 2014.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS
SCA, P. Ruffieux (fig. 1-2, 5, 8-9, 17-20, 25) ;
M. Berti (fig. 3-4, 6-7, 10, 12-15, 21-22) ;
G. Consagra (fig. 16)
MAH, B. Jacot Descombes (fig. 11)
Archives d'Etat de Genève (fig. 23-24)
Archives d'Etat de Genève/P. Ruffieux (fig. 25)

Rue Etienne-Dumont 12-14 à Genève

Sondage archéologique et présentation des collections de céramiques modernes

Evelyne Broillet-Ramjoué et Michelle Joguin Regelin

6.

L'intervention préventive réalisée au printemps 2012 dans la cour intérieure des immeubles 12 et 14 de la rue Etienne-Dumont permet de compléter, bien que modestement, la connaissance des vestiges antiques de ce secteur de la Vieille-Ville de Genève **FIG 1**. Elle a également mis au jour un important lot de céramiques du 18e siècle. Cet ensemble clos provient d'une fosse partiellement fouillée dans le cadre de nos investigations. La collection de récipients réunie contribue de manière significative à la compréhension de l'évolution de ce matériel à Genève et constitue un ensemble caractéristique de la période considérée.

Contexte archéologique

La rue Etienne-Dumont a, par le passé, fait l'objet d'investigations ponctuelles relatives à diverses époques[1]. Nous nous concentrerons ici plus particulièrement sur la période antique **FIG 2**.

Notons tout d'abord que la mention archéologique la plus ancienne connue pour ce secteur – qui est aussi la plus ancienne dans la ville de Genève – remonte à 1535 : la découverte fortuite d'un trésor constitué de 40 livres de « médailles » gallo-romaines est alors attestée à l'extrémité sud de la rue **FIG 2.1**[2]. Une autre trouvaille isolée, formée de quatre lampes romaines et d'un « style



1 Situation de l'intervention Gv131 dans l'arrière-cour des nos 12-14 de la rue Etienne-Dumont (plan Billon 1726-1728).



2 Plan du quartier Etienne-Dumont avec indication des anciennes trouvailles archéologiques (plan SITG).

en albâtre » est ensuite relevée en 1852 au 9 de cette même rue **FIG 2.2**[3].

Les profondes transformations immobilières entreprises au cours du 20e siècle de part et d'autre de la rue Etienne-Dumont offrent l'opportunité aux archéologues cantonaux Louis Blondel, puis Marc-Rodolphe Sauter de mener une série d'observations complémentaires. Ainsi, en hiver 1930, un tronçon de voie romaine est dégagé à l'angle des rues Etienne-Dumont et Chausse-Coq **FIG 2.3**[4]. Non loin de là, en 1947, le sous-sol des bâtiments nos 6 et 8 révèle la configuration naturelle de la pente de la colline, un fond de cabane protohistorique et un squelette datant de la fin de l'Antiquité **FIG 2.4**[5].

Entre 1958 et 1960, la démolition des immeubles 3, 5 et 7 permet le dégagement d'un important lot de céramiques antiques, d'un profond fossé, d'un dépôt d'amphores du 1er siècle apr. J.-C. ainsi que d'une canalisation du 2e siècle de notre ère **FIG 2.5**[6]. Au cours de l'hiver 1968-1969, les travaux de réfection du 9, place du Bourg-de-Four ramènent à la lumière du matériel céramique daté de la période s'étendant entre Auguste et Trajan, avec un second dépôt d'amphores, trouvé dans la cour du Cygne **FIG 2.6**[7]. Enfin, durant l'été 1986, la cour des immeubles 1 et 3 de la rue Etienne-Dumont a bénéficié d'une rapide intervention au cours de laquelle l'étude du relief naturel reconnaît un vallon orienté nord-sud. La fouille met au jour une canalisation contemporaine de celle découverte aux 3-5-7 de la même rue (**FIG 2.5**) en 1960 **FIG 2.7**[8].

En résumé, les observations géologiques effectuées aux abords de la rue Etienne-Dumont restituent un relief naturel beaucoup plus abrupt et accidenté qu'aujourd'hui. Le dénivelé qui s'établit depuis le haut de la promenade de Saint-Antoine rejoint la pente de la rue de Saint-Léger. Il présente toutefois une série d'irrégularités, interprétées par nos prédécesseurs soit comme des fossés défensifs protohistoriques, soit comme des ravins naturels, qui se voient progressivement comblés par des remblais hétéroclites, contenant des matériaux de démolition et de nombreux tessons de céramique datés à partir du début du 2e siècle de notre ère[9].

Sur le plan archéologique et indépendamment de la mention d'un fond de cabane protohistorique découvert en 1947[10], la portion de route romaine et les deux tronçons de canalisation perpendiculaires du début du 2e siècle apr. J.-C. constituent les seules traces d'occupation allobroge ou gallo-romaine clairement reconnues dans la zone.

Quant aux dépôts d'amphores retrouvés de façon éparse, mais néanmoins récurrente dans le secteur, ils font écho à ceux, plus importants encore, mis au jour sur l'ensemble du plateau des Tranchées et dont les premiers jalons interprétatifs sont évoqués à propos des lots exhumés sur le chantier de l'esplanade de Saint-Antoine entre 2012 et 2015, notamment ceux découverts dans le vide sanitaire d'un espace gallo-romain[11].

Enfin, la trouvaille d'un squelette remontant à l'Antiquité tardive renvoie à la vaste zone funéraire régulièrement repérée tant sur le flanc est du *vicus* de *Genava* que sur son flanc sud[12].

Parallèlement à ces interventions, l'îlot compris entre les rues Etienne-Dumont et Saint-Léger a fait l'objet en 1987 d'une enquête approfondie qui a permis de détecter notamment les secteurs épargnés par les constructions de la fin du Moyen Age, en y intégrant les trouvailles archéologiques et les informations historiques[13]. En fonction des conclusions de cette étude, la cour intérieure des

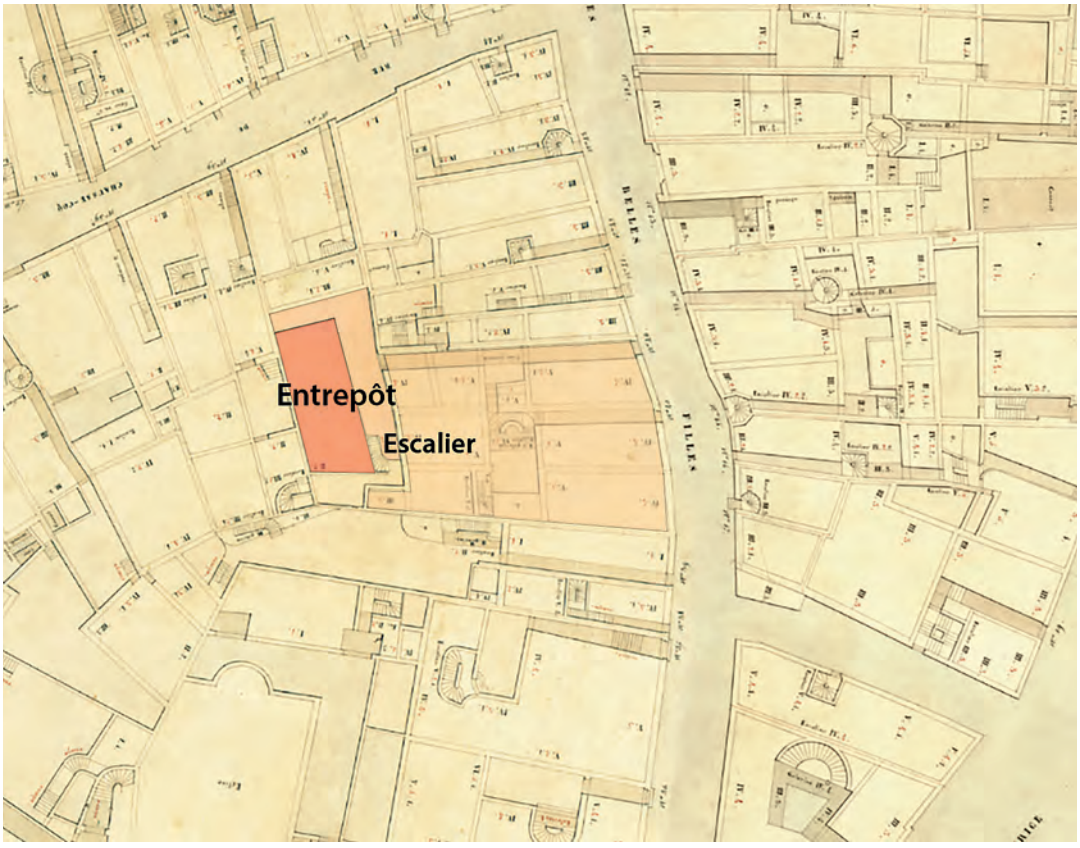
immeubles 12 et 14 de la rue Etienne-Dumont s'est révélée particulièrement propice à une investigation en profondeur. En 2005, la recherche historique menée par Catherine Courtiau parvient à des conclusions similaires et préconise d'ailleurs le même protocole avant d'envisager une quelconque transformation de la parcelle[14].

L'intérêt d'accorder une attention particulière à cet espace étant ainsi confirmé, la possibilité d'en explorer le sous-sol dans le cadre d'un projet hôtelier, en 2012, fut opportunément saisie.

Contexte historique

La cour intérieure des nos 12 et 14 de la rue Etienne-Dumont (parcelle 6153) était occupée depuis 1825-1826 par un entrepôt (ou « chantier ») de menuiserie[15]. Son propriétaire, le maître menuisier Jean-Philippe Monod, l'avait construit à l'emplacement d'un ancien jardin et contre un nouveau mur de terrasse à l'ouest, dans le but de restaurer et refaire l'ensemble des habitations alentours. Un pavage de galets fut installé sur le cheminement qui séparaît le nouveau « chantier » des habitations. C'est probablement dans le cadre de ces travaux que le grand jardin-terrasse, qui fermait la cour au sud, fut réduit pour laisser de l'espace au nouvel atelier ; un escalier fut ajouté à l'est, accolé à l'atelier, afin de permettre un accès depuis la cour jusqu'au jardin étagé voisin **FIG 3**.

L'entrepôt est représenté sur le plan Céard (1837-1840), ainsi que sur le relief Magnin de 1850[16]. D'une longueur de 15 m et d'une largeur d'environ 6,50 m, il recouvrait une surface de 100 m^2 et consistait en une construction en bois très simple, élevée au-dessus d'un socle maçonné et couverte d'un toit de tuiles **FIG 4**. Repris autour de 1950 par Joseph Dido, menuisier-charpentier, qui le partagea avec un chaudronnier-étameur, cet entrepôt fut laissé à l'abandon à partir de 1988, date de la mort de l'artisan propriétaire.



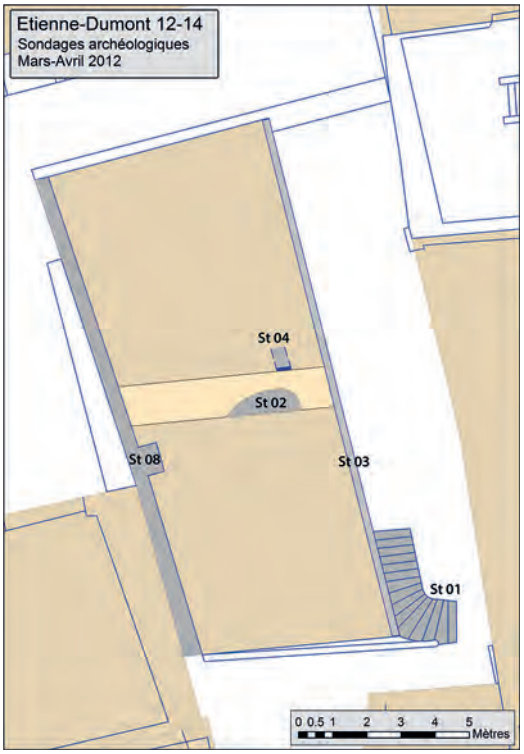
3 Situation de l'entrepôt de 1825-1826 sur le plan Céard (1837-1840).

4 Entrepôt de menuiserie construit en 1825-1826 dans l'arrière-cour des nos 12-14 de la rue Etienne-Dumont.

5a Plan des structures mises au jour en 2012 (plan SITG).

5b Vue des fondations de l'escalier (St 01) et de celles de l'entrepôt (St 03).







Description des vestiges

Lors de notre intervention, l'atelier et l'escalier venaient d'être démantelés. Seules les fondations du solin oriental de l'entrepôt (St 03) et celles de l'escalier (St 01) étaient encore observables **FIG 5A** et **5B**. Le mur de terrasse ouest (St 08) a été conservé.

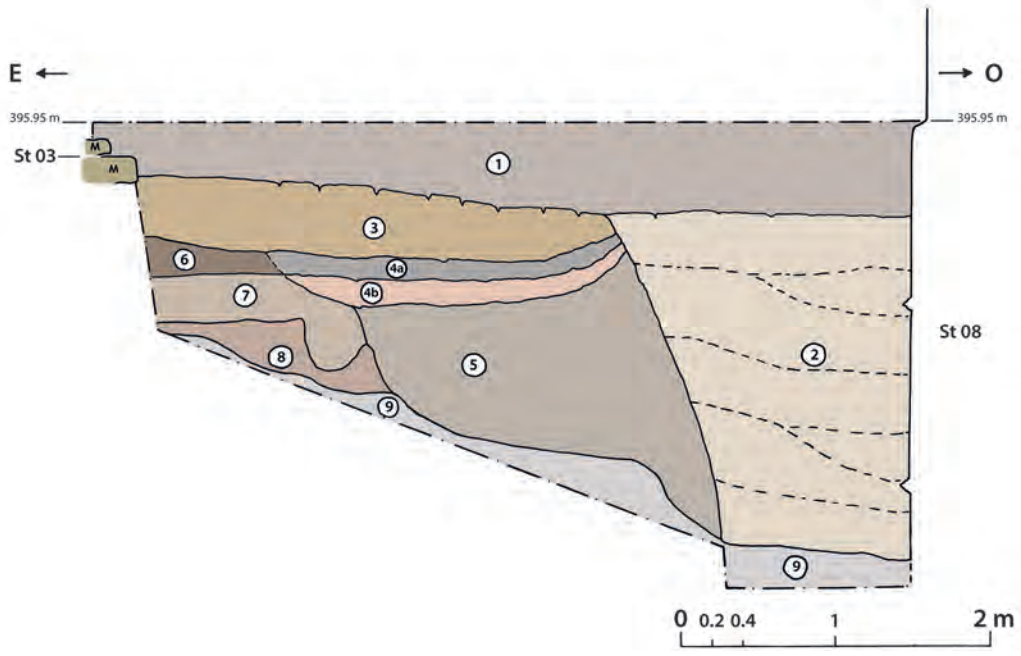
Le sondage archéologique qui fut entrepris dans la cour s'est limité à l'excavation d'une tranchée de 6 m de long sur 1,20 m de large pour une profondeur de plus de 3 m. Il fut installé perpendiculairement au mur de terrasse (St 08), sous l'emprise de l'ancien entrepôt, afin de documenter les éléments stratigraphiques conservés dans son sous-sol jusqu'au terrain naturel **FIG 6**.

Analyse de la stratigraphie

L'analyse des strates du terrain conservé atteste, depuis le bas, la présence d'une pente originelle relativement douce, descendant d'est en ouest **FIG 6.9**[17]. Au-dessus d'un paléosol **FIG 6.8**, on distingue un premier horizon antique, constitué du comblement d'une petite fosse scellé par un remblai **FIG 6.7-6**. Les quelques tessons retrouvés dans ce remblai, appartenant à un vaisselier de table ou culinaire, indiquent une fourchette assez large, s'étendant entre 70-40 av. J.-C. et 150-200 apr. J.-C.[18]. Les témoins les plus anciens sont représentés par une jatte et un pot **FIG 7A**[19]. Quant aux fragments de céramiques attribués aux 2e-3e siècles de notre ère, ils sont illustrés par deux coupes et un pot culinaire **FIG 7B**[20].

Cette première occupation est détruite, à l'ouest, par une grande fosse ou un large terrassement, difficile à identifier tant chronologiquement que structurellement **FIG 6.5**.

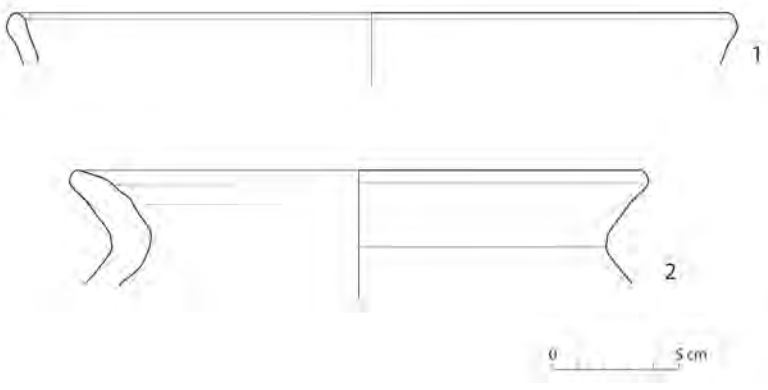
A partir de ce niveau et au-dessus, les couches observées ne contiennent plus que des céramiques attribuées au 18e siècle. Parmi elles, on observe la fosse-dépotoir qui a livré l'ensemble des céramiques modernes, présenté plus bas **FIG 6.4B-4A**.



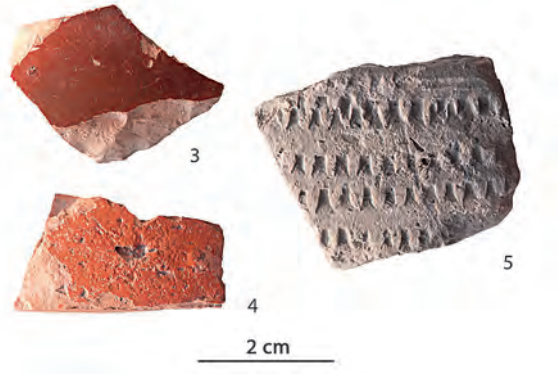
6 Relevé de la stratigraphie (face sud) du sondage archéologique.

Un nouveau chantier succède à ces vestiges, probablement lié à la construction du mur de clôture ouest de la cour (St 08), profondément fondé **FIG 6.2-3**, ainsi qu'à celle d'un autre mur plus étroit (St 04), observé uniquement sur la face nord du sondage et tendant probablement vers le nord **FIG 5A**.

Enfin, le remblai supérieur de la coupe correspond à celui du sol de l'entrepôt de menuiserie érigé dans la cour au début du 19e siècle **FIG 6.1**. Celui-ci prend appui sur un solin de molasse (St 03) qui soutient sa façade orientale. Ce remblai contenait un petit lot de tessons modernes inclus dans la présentation des céramiques qui suit.



7a Rue Etienne-Dumont 12-14. Céramiques antiques datées entre 70 et 40 av. J.-C.
1 jatte carénée à bord éversé ; **2** pot à lèvre éversée.



7b Rue Etienne-Dumont 12-14. Céramiques antiques datées des 2e-3e siècles apr. J.-C.
3 coupelle ; **4** coupe hémisphérique ; **5** pot culinaire orné d'un décor à la molette.

Le mobilier céramique moderne

La fosse-dépotoir mise au jour en 2012 (St 02, **FIG 5**, **6.4A** et **B**, **8**) a fourni 273 fragments de céramique, dont 48% proviennent des productions de Meillonnas (Ain, France), 42 % sont des céramiques à glaçure sur engobe, et les quelques pourcents restants se divisent entre la faïence (8%) et la céramique rouge non décorée (2%) **FIG 9**.

La majorité des tessons est issue des ateliers de Meillonnas dont la production se caractérise par une pâte très blanche et une glaçure couvrante verte, avec des nuances allant du vert clair au vert olive et vert bouteille. Ces ateliers ont produit de manière industrielle une quantité de formes différentes entre la fin du 15e siècle et le 18e siècle, couvrant l'ensemble des besoins d'une maison. Le vaisselier comprend l'activité culinaire, le service de table, l'hygiène et le soin de la personne. Dans le cas de la fosse de la rue Etienne-Dumont, il s'agit surtout de récipients appartenant au domaine culinaire : un plat creux avec un marli assez large **FIG 10.2**, un coquemar (pot à cuire muni d'une seule anse) archéologiquement complet **FIG 10.1**, deux poêlons, dont un est pourvu d'une anse tubulaire accrochée sur la lèvre **FIG 10.4**, une jatte et un chauffe-plat ou réchaud de table **FIG 10.3**. On a longtemps considéré que ces chauffe-plats étaient remplis de braises pour tenir au chaud une marmite ou un plat posé sur les trois petits ergots, mais les observations faites en région lyonnaise indiquent qu'aucun exemplaire ne présente de traces de brûlure ou de suie sur la face interne. La chaleur devait donc être fournie plutôt par de l'eau bouillante versée dans la cavité[21].

La céramique à glaçure sur engobe est un peu moins représentée que la production de Meillonnas. Ce constat, effectué à plusieurs reprises dans notre



8 Vue de la moitié est de la fosse-dépotoir du 18e siècle (St 02), partiellement conservée dans le sondage archéologique.



9 Rue Etienne-Dumont 12-14. Ensemble des céramiques du 18e siècle découvertes dans la fosse St 02.



10 Rue Etienne-Dumont 12-14. Céramiques à glaçure produites dans les ateliers de Meillonnas-Treffort (Ain, France).

région, montre la prédominance de celle-ci dès les débuts de la production. Quelques assiettes et une jatte de la première catégorie ont été jetées dans la fosse-dépotoir de la rue Etienne-Dumont. Une grande assiette en pâte rouge à glaçure verte sur engobe **FIG 11.5** peut avoir été produite dans le Jura, dans les ateliers d'Etrepigney[22], réputés pour ce type de production. Une deuxième assiette présente un décor fait de petits points incisés avec des ondulations jaspées de couleur verte et brune sur le marli **FIG 11.6**.

Deux pots sont presque complets. Le premier peut être comparé à des récipients de forme identique produits en faïence blanche et identifiés comme pots de chambre, et donc dévolus à l'hygiène **FIG 11.2**. Les pots de chambre sont des récipients plutôt trapus et dépassent rarement les 15 à 16 cm de hauteur. Le diamètre d'ouverture étant généralement proche de 16 à 17 cm, les lèvres sont soit repliées comme ici, soit ont un rebord horizontal plus ou moins large. Le second pot est constitué d'une pâte orangée et revêtu de glaçure sur la face interne seulement **FIG 11.1**. Sa morphologie est très proche du récipient précédent et la tentation est grande de l'identifier également comme un pot de chambre au premier abord. Cependant, la représentation d'un récipient très similaire sur un tableau de 1756, posé

11 Rue Etienne-Dumont 12-14. Céramiques à glaçure sur engobe.

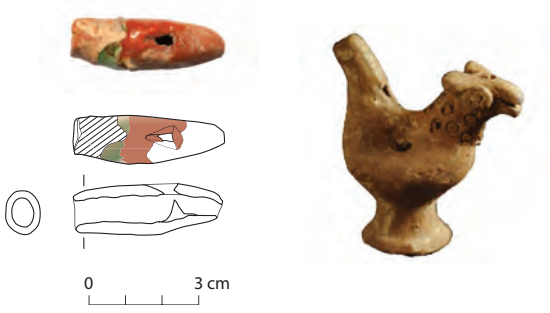


sur une table et accompagné d'aliments **FIG 12**, pousse à considérer notre pièce plutôt comme un objet dévolu à la cuisine, peut-être un pot à crémer ?

Les bols et écuelles sont des formes emblématiques du renouveau de la vaisselle culinaire observé dès le 16e siècle. Elles deviennent omniprésentes et marquent les changements dans les habitudes de table observés dès la Renaissance. En effet, au Moyen Age, les formes ouvertes comme les assiettes ou les bols sont exclusivement façonnées en bois dans notre région. Ce n'est qu'à partir du 16e siècle que les matières et les formes se diversifient. Le bol est appelé « à oreilles », car il possède deux éléments de préhension latéraux horizontaux et, la plupart du temps, moulés. L'exemplaire de la fosse-dépotoir de Genève est recouvert d'une glaçure jaune pâle sur engobe avec deux oreilles bien découpées ; les parois sont droites **FIG 11.3**. L'écuelle se distingue du bol par des parois plus évasées et une anse verticale dont la base est marquée au doigt. La glaçure transparente est appliquée sur un décor jaune en spirale **FIG 11.4**. Deux couvercles complètent cet inventaire.

Parmi les fragments de céramique à glaçure sur engobe, deux pots à plantes ont été retrouvés **FIG 11.7**. Ils sont constitués d'une pâte orangée recouverte d'une glaçure couvrante assez épaisse, vert foncé. Il s'agit là d'éléments décoratifs pour le jardin, courants pour la première moitié du 18e siècle.

Un autre élément a attiré l'attention par sa petite taille certes, mais surtout parce qu'il semblait complet **FIG 13**. L'examen de la surface à la loupe a cependant révélé que le bord de la glaçure présentait une trace d'accrochage à un autre élément : il s'agit en réalité du bec d'un sifflet à eau. Ce petit sifflet devait être accolé à un récipient qui pouvait recevoir de l'eau, du même type que celui qui a été découvert à Lyon[23]. En soufflant dedans, le son obtenu est doux et imite les vocalises d'un oiseau.





12 Tableau du peintre français Nicolas Henri Jeaurat de Bertry, *Nature morte de table de cuisine,* 1756. Huile sur toile, 92 x 135 cm, coll. Jacob Safra.

Seuls deux tessons de notre ensemble sont en faïence et présentent des décors peints en bleu sur fond blanc. Le premier fragment provient d'un petit plat ou d'une soucoupe avec un décor floral bleu sur fond blanc **FIG 14.1**. Il est assez compliqué de définir les origines des faïences peintes de motifs bleus, tant ce type de décor a eu du succès durant le 17e et tout le 18e siècle[24]. Un petit vase d'autel originaire de Nevers, découvert lors des fouilles de l'église de Thônex (Genève)[25], pousse toutefois à rapprocher ce fragment des productions des ateliers nivernais.

Le second fragment est un bord de plat à barbe, reconnaissable à son encoche sur la lèvre **FIG 14.2**. Les décors bleus rehaussés de noir sont très similaires à ceux d'un plat à barbe découvert à Lyon, au parc Saint-Georges, ainsi qu'à celui d'une catelle de poêle de la même région[26]. Une origine lyonnaise de ce plat n'est donc pas à exclure.

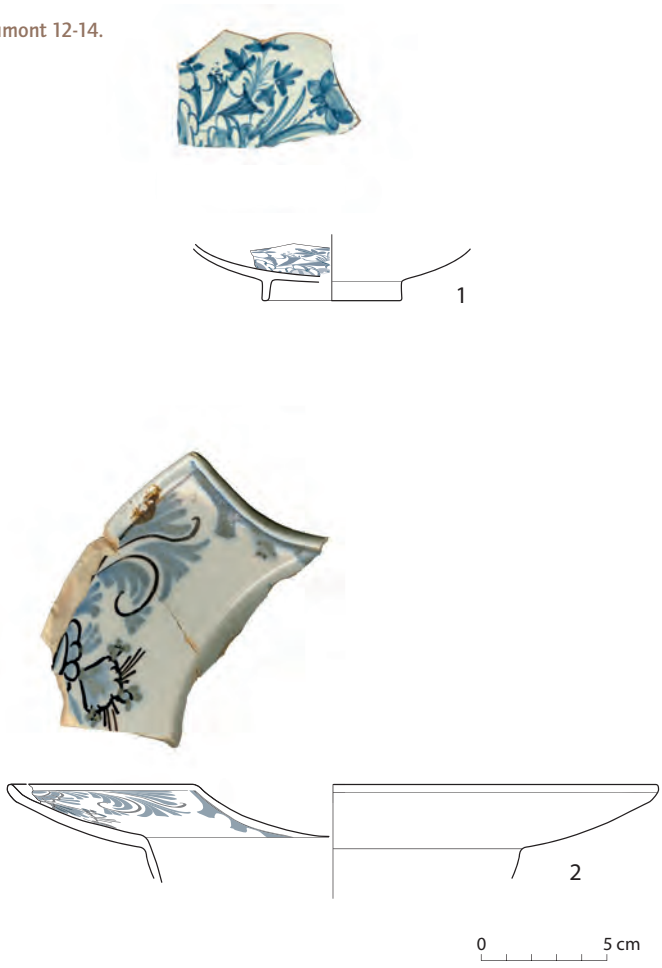
Ce petit lot de céramique découvert dans la fosse de la rue Etienne-Dumont est bien homogène. La présence dominante de la production de Meillonnas et des céramiques à glaçure sur engobe permet de le dater de la première moitié du 18e siècle.

Conclusions

Les observations réalisées dans le cadre de notre sondage permettent de vérifier certaines connaissances déjà mises en exergue antérieurement.

Les niveaux du terrain naturel constatés indiquent un dénivelé marqué qui, sans être abrupt, passe de 394,60 m à 393,15 m, alors

13 Rue Etienne-Dumont 12-14. Céramique à glaçure sur engobe : bec d'un sifflet à eau comparé à un exemplaire de la première moitié du 16e siècle mis au jour à Lyon (Horry, 2015, p. 123, fig. 94).



14 Rue Etienne-Dumont 12-14. Faïence.

qu'en amont les fouilles entreprises aux 5-7 de la rue Etienne-Dumont ont révélé la présence d'un important fossé ou ravin, dont la profondeur atteignait au moins 391 m, sans que son fond ait pu être assurément reconnu. Ce constat confirme les observations de nos prédécesseurs, qui avaient en effet détecté plusieurs grandes dépressions dans le secteur, plus particulièrement sous le Bourg-de-Four[27]. Cependant, sur un tronçon si restreint, il est impossible d'assurer l'interprétation de notre découverte dans le cadre strict de cette contribution[28].

Quant aux couches antiques identifiées, elles se résument à deux remblais contenant du matériel daté de la période qui s'étend de 70 av. J.-C. au 3e siècle de notre ère. Elles corroborent les conclusions déjà faites par le passé en assurant la présence, sur ce versant de la Cité, de remblais remontant à l'Antiquité. On ne peut exclure toutefois qu'elles soient liées à un établissement, dont la nature nous échappe complètement.

Enfin, la fosse-dépotoir qui contenait l'ensemble de céramiques modernes (St 02), partiellement dégagée lors de nos travaux, paraît être un événement isolé, clairement antérieur aux travaux entrepris dans la cour au début du 19e siècle.

Evelyne Broillet-Ramjoué
Michelle Joguin Regelin
Service cantonal d'archéologie
Route de Suisse 10
1290 Versoix
evelyne.broillet@etat.ge.ch
michelle.joguin-regelin@etat.ge.ch

NOTES

1 Broillet-Ramjoué 2015.
2 Blondel 1919, nº I, Planche I, p. 64.
3 Blondel 1919, nº X, Planche I, p. 64.
4 Blondel 1931, pp. 61-62.
5 Blondel 1948, p. 27.
6 Blondel 1960, p. 47 ; Blondel 1961, pp. 3-11 ; Sauter/Gallay 1963 ; Dunant 1963.
7 Sauter 1972, pp. 88-89 ; Paunier 1981, p. 52.
8 Bonnet 1988, fig. 12, p. 49.
9 Paunier 1981, p. 52 et pp. 68-70.
10 Le matériel provenant de cette fouille est malheureusement perdu (Paunier 1981, p. 70). Le fond de cabane pourrait peut-être correspondre à une fosse-dépotoir, comme celles découvertes en bas de la rue Verdaine en 1931 (Blondel 1932, p. 27 et pour leur réinterprétation : Paunier 1981, p. 108 ; Broillet-Ramjoué 2017, p. 19 et note 12, p. 28).
11 Haldimann 2017. L'auteur émet trois hypothèses pour expliquer la grande concentration d'amphores, découvertes entières ou en fragments dans ce secteur. La première serait d'envisager une vaste zone de rejet aux abords proches de l'agglomération. La seconde présuppose l'existence d'autres vides sanitaires, démantelés, liés à des bâtiments installés dans la pente qui mène en direction du lac. Quant à la dernière hypothèse, elle évoque des pratiques rituelles remontant à l'époque celtique.
12 Broillet-Ramjoué 2017, pp. 20-22 et note 22, p. 28. Blondel 1934, p. 54 et Paunier 1981, p. 108.
13 Lorenz/Malfroy 1988.
14 Courtiau 2005, pp. 45-46.
15 *Idem*, pp. 15-16.
16 *Idem*, p. 19.
17 Les niveaux observés montrent un dénivelé de 394,60 à 393,15 m d'altitude d'est en ouest, restituant une pente irrégulière d'environ 29,4%.
18 Nous remercions chaleureusement M.-A. Haldimann, docteur en archéologie, chercheur à l'Université de Berne, pour l'identification des tessons antiques de notre sondage. Nous lui exprimons également notre reconnaissance pour ses conseils concernant les découvertes anciennes effectuées au Bourg-de-Four. A ce matériel, il faut ajouter une tesselle en verre rouge,

appartenant probablement à la destruction d'une mosaïque gallo-romaine.

19 Nº 1 : Haldimann 2014, nos 182-184, pp. 242-243. No 2 : Haldimann 2014, nº 214, pp. 248-249.

20 Haldimann/Rossi 1994, Tour Baudet, nos 171-172, pp. 88-89.

21 Vicard 1996, pp. 273-274.

22 Horry 2015, pp. 51-52.

23 *Idem*, p. 123, fig. 4. Ce sifflet est plus ancien puisque daté du 16e siècle, mais la morphologie générale devait être proche.

24 *Idem*, p. 213.

25 Joguin 1994, p.107, fig. 3 et 4.

26 Horry 2015, p. 360, fig. 279, 1 et 3.

27 Blondel 1934 et Blondel 1936.

28 Une réflexion de fond devrait être entreprise sur ces questions, en y intégrant tous les vestiges découverts dans un secteur plus large que celui de la rue Etienne-Dumont. Il faudrait également les confronter aux résultats d'une étude céramologique reconsidérée en fonction des connaissances acquises sur de nouveaux chantiers, comme celui de l'ancienne Prison (1987-1991), du Parking (1993-1995) ou encore de l'esplanade de Saint-Antoine (2012-2015).

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

MDSHAG Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Blondel 1919. L. Blondel, *Les Faubourgs de Genève au XVe siècle*. MDSHAG, série in-4, tome V, Genève 1919.

Blondel 1931. L. Blondel, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1930. *Genava* IX, 1931, pp. 60-81.

Blondel 1932. L. Blondel, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1931. *Genava* X, 1932, pp. 43-54.

Blondel 1934. L. Blondel, Fortifications préhistoriques et marché romain au Bourg-de-Four (Genève). *Genava* XII, 1934, pp. 39-63.

Blondel 1936. L. Blondel, Les fortifications de l'oppidum gaulois de Genève. *Genava* XIV, 1936, pp. 47-64.

Blondel 1948. L. Blondel, Chronique archéologique pour 1947. *Genava* XXVI, 1948, pp. 17-33.

Blondel 1960. L. Blondel, Chronique archéologique pour 1958 et 1959. *Genava*, n.s., VIII, 1960, pp. 45-62.

Blondel 1961. L. Blondel, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1960 et 1961. *Genava*, n.s., IX, 1961, pp. 3-28.

Bonnet 1988. C. Bonnet, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1986 et 1987. *Genava*, n.s., XXXVI, 1988, pp. 48-49.

Broillet-Ramjoué 2015. E. Broillet-Ramjoué, Genève, rue Etienne-Dumont 12-14. *Archéologie genevoise 2012-2013. Patrimoine et architecture, Série Archéologie* 2, 2015, p. 99.

Broillet-Ramjoué 2017. E. Broillet-Ramjoué, L'esplanade de Saint-Antoine. Nouvelles découvertes. *Archéologie genevoise 2014-2015. Patrimoine et architecture, Série Archéologie* 3, 2017, pp. 18-30.

Courtiau 2005. C. Courtiau, *Rue Etienne-Dumont nos 12-14, Rapport succinct*. Genève 2005, déposé c/o Bassicarella Architectes, Genève.

Dunant 1963. C. Dunant, Fouilles gallo-romaines de la rue Etienne-Dumont à Genève, II. Les marques de potiers. *Genava*, n.s., XI, 1963, pp. 81-93.

Haldimann/Rossi 1994. M.-A. Haldimann et F. Rossi, D'Auguste à la Tétrarchie. *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'Archéologie* 77, 1994, pp. 53-93.

Haldimann 2014. M.-A. Haldimann, *Des céramiques aux hommes. Etude céramique des premiers horizons fouillés sous la Cathédrale Saint-Pierre de Genève (1er millénaire av. J.-C. – 40 apr. J.-C.)*. MDSHAG, tome 66, Cahiers d'archéologie romande 148, Genève et Lausanne 2014.

Haldimann 2017. M.-A. Haldimann, Un plateau d'amphores aux Tranchées : dépotoirs, solutions de génie civil ou consommation rituelle ? *Archéologie genevoise 2012-2013. Patrimoine et architecture, Série Archéologie* 2, 2015, pp. 43-49.

Horry 2015. A. Horry, *Poteries du quotidien en Rhône-Alpes. XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles. Un panorama des techniques, des formes et des décors*. Documents d'archéologie en Rhône-Alpes et Auvergne 43, Lyon, 2015.

Joguin 1994. M. Joguin, Eglise Saint-Pierre de Thônex : la céramique médiévale et moderne. *Genava* n.s XLII, pp. 106-108.

Joguin Regelin 2004. M. Joguin Regelin, Eglise Saints-Pierre-et-Paul de Meinier : la céramique médiévale et moderne. *Genava* LII, pp. 273-284.

Joguin Regelin 2018. M. Joguin Regelin, L'évolution du vaisselier genevois entre 1350 et 1800. In : *La Suisse de 1350 à 1850 à travers les sources archéologiques*. Actes du colloque de Berne, 25-26 janvier 2018 ; Basel 2018, pp. 361-370.

Lorenz/Malfroy 1988. P. Lorenz et S. Malfroy, Erosion et continuité de la substance archéologique et construite. *Genava*, n.s., XXXVI, 1988, pp. 67-89.

Morel 1888. C. Morel, Genève et la colonie de Vienne sous les Romains (2e partie avec une carte). MDSHAG, T. XX, 1888, pp. 453-583.

Paunier 1981. D. Paunier, *La céramique gallo-romaine de Genève*. MDSHAG, série in-4, tome IX, Paris-Genève 1981.

Rosen 2000. J. Rosen, La manufacture de Meillonnas (Ain) 1760-1870, catalogue typologique des céramiques. *Documents d'archéologie en Rhône-Alpes et Auvergne* 19, Lyon, 2000.

Sauter/Gallay 1963. M.-R. Sauter et A. Gallay, Fouilles gallo-romaines de la rue Etienne-Dumont à Genève, I. Données stratigraphiques. *Genava*, n.s., XI, 1963, pp. 51-79.

Sauter 1972. M.-R. Sauter, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1970 et 1971. *Genava*, n.s., XX, 1972, pp. 83-129.

Vicard 1996. T. Vicard, L'évolution du vaisselier régional du XIIIe au XVIIIe siècle. In : E. Faure-Boucharlat *et alii*, *Pots et potiers en Rhône-Alpes. Epoque médiévale. Epoque moderne*. Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes 12, Lyon, 1996.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

SAG, E. Broillet-Ramjoué (fig. 1, 3, 5a, 5b, 6, 8) ; M. Berti (fig. 2, 7a, 7b) ; P. Ruffieux (fig. 5a) ; M. Joguin Regelin (fig. 9) ; M. Berti et M. Joguin Regelin (fig. 10-11, 13-14)
S. Marello, Atelier Bassicarella Architectes (fig. 4).
Source : Wikipedia, image libre de droits, 05.11.2019 (fig. 12).

7.

Matteo
Campagnolo

Trouvailles monétaires dans le canton de Genève de 2016 à 2018









1 Empire romain, Magnence, 351-353, Aes 2.
Æ, 5,780 g, diam. 24,49-22,78 mm, axe des coins 360°.
Genève, Cour de Saint-Pierre, 2016, M1 (CdN 2017-0005-dt).

2 Plomb-de-scellé, fin 19e-début 20e s.
Plomb, diam. 19,10-17,50 mm, épaisseur 3,88 mm, axe des coins 340°.
Bernex, Vuillonnex, 2018, M6 (CdN 2019-0006-dt).

Quarante-trois trouvailles numismatiques ont été répertoriées dans le canton pour les années 2016-2018, auxquelles s'ajoute, dans cet article, une pièce trouvée en 2014. Elles ont été déposées, comme à l'accoutumée, par le service cantonal d'archéologie au Cabinet de numismatique de la Ville de Genève (CdN).

Ces découvertes nous ont réservé une petite surprise : un modeste objet en plomb **FIG 2**, qui varie agréablement l'ordinaire des pièces romaines du 4e siècle de notre ère **FIG 1** – des « regatons », comme on dit parfois, sans respect pour ces vénérables petits témoins d'une époque lointaine, qui sont plus souvent qu'on ne le pense le fait d'ateliers pas très officiels[1] – et des monnaies de mauvais aloi dont les évêques de Genève et de Lausanne inondaient à souhait leurs fidèles administrés au Moyen Age.

Le plomb-de-scellé de Vuillonnex

Le plomb-de-scellé[2] est un instrument destiné à assurer l'inviolabilité d'un document avant qu'il n'entre aux mains de son destinataire, l'inviolabilité d'un récipient, à attester le paiement des taxes douanières ou d'autres redevances. Ainsi fait-on la distinction entre plomb de douane, de gabelle, etc., ou, selon le contenu du sac, plomb de transport militaire ou postal, plomb de farine, plomb d'engrais (pour les sacs de guano), etc. Ces plombs étaient fort en usage à l'époque où les denrées étaient transportées dans des sacs en jute et étaient réutilisés aussi longtemps qu'ils résistaient. Ils étaient employés déjà à l'époque romaine[3], et étaient obtenus en pinçant une rondelle de plomb percée, afin d'y passer une ficelle de suspension : la ficelle demeurait emprisonnée dans le plomb ainsi écrasé et estampillé.

Le plomb-de-scellé trouvé à Vuillonnex (commune de Bernex) appartient probablement à la catégorie des plombs d'engrais, étant donné le lieu de découverte. Il convient de le dater à la fin du 19e ou au début du 20e siècle. Faute de répertoire des plombs des fabriques locales et étant donné l'état lacunaire de son inscription, nous ne pouvons en dire plus en l'état de nos recherches. Il serait intéressant de répertorier ce genre de petits témoins du passé. Et c'est dans l'air du temps : Markus Peter, le collègue numismate en charge des trouvailles monétaires d'*Augusta Raurica* (Augst AG), a

annoncé un projet analogue[4] et un beau site sur la toile, intitulé « Essai de recensement des plombs-de-scellé au travers de divers forums », par François Debruyne et J. Paul Carlot[5], donne un reflet de la richesse de ce type de documents.

Monnaies découvertes sur le territoire de la ville de Genève

En ville, les trouvailles numismatiques se concentrent autour de la cathédrale Saint-Pierre. Mises à part une monnaie médiévale et une d'époque moderne, elles appartiennent précisément au moment de la christianisation de la ville (Horizon 11[6]), la seconde moitié du 4e siècle apr. J.-C., qui a livré une grande quantité de monnaies **FIG 3**. Il s'agit du dernier monnayage de l'Antiquité à avoir circulé avec abondance. Il est frappant que la période du redressement monétaire, après la crise du 3e siècle, celle de la Tétrarchie et du règne conjoint de Constantin et de Licinius, n'a livré que très peu de monnaies. Cela est peut-être dû à leur bonne qualité : on les perdait plus difficilement et elles ont disparu de la circulation au moment de l'arrivée de pièces plus légères et de moins bonne qualité. Il est normal que les pièces de bonne qualité (toute passagère) émises sous Julien (361-363) n'aient pour ainsi dire pas laissé de traces. En revanche, la monnaie des empereurs gaulois Magnence et Décence (350-353) est relativement bien représentée. De moins bonne



3 Empire romain, Constance II, 354-360, Aes 3.
Æ, 2,312 g, diam. 18,72-17,33 mm
Genève, Cour de Saint-Pierre, 2016, M8 (CdN 2017-0011-dt).

De la science dite « numismatique »

Le mot numismatique vient de *nu(m)mus*, « monnaie », en latin. La définition du 19e siècle que donne le *Littré* est simple : « La science des médailles »; la Médaille étant ainsi définie à l'article correspondant : « Nom donné aux monnaies des peuples de l'Antiquité ».

Cette définition est par trop réductrice : elle a été fort heureusement corrigée et complétée depuis. Voici, par exemple, celle que l'on lit dans le *Grande dizionario della lingua italiana* (UTET), *s. v. numismatica* : « Science qui étudie les monnaies et les médailles de tout temps et de tout pays, sous l'aspect historique, artistique, archéologique et en rapport avec l'économie et la finance. » (traduction de l'auteur). Toutefois, elle demeure également incomplète.

Si cette nouvelle définition n'exclut aucune forme d'argent (*Geld, money*), ni les instruments d'échange, dits improprement proto-monnaies (qui sont une forme particulière de marchandise facilitant les échanges et qui intéressent surtout les ethnologues), ni les billets de banque ou les cartes de crédit, il convient de nous tourner vers les objets eux-mêmes, pour arriver à embrasser le champ de la numismatique et à en donner une définition utile.

Les grands cabinets des médailles, comme celui de Paris, le *Coin Room* du British Museum, ou encore le *Münzkabinett* de Berlin, conservent et étudient tous les objets qui ont une vocation analogue ou un mode de fabrication semblable à celui de la monnaie ou qui concourent à la fabrication de la monnaie. Nous entendons par monnaie, selon l'acception courante, les pièces métalliques, normalement frappées entre deux matrices, dites « coins », dont le but est de faciliter les échanges et le paiement des impôts. Elles ont commencé à circuler dans le villes grecques d'Asie Mineure il y a plus de 2600 ans, et elles sont devenues depuis d'usage quasi universel. Avec elles on trouve donc les poinçons et les coins monétaires, les balances et les poids servant à vérifier le poids des monnaies, les jetons et les médailles, termes qui, de nos jours, désignent deux catégories d'objets monétiformes produit de la même façon qu'une monnaie, mais sans valeur libératoire.

Etudiant des objets apparentés par le mode de fabrication, la glyptique et la sigillographie ne peuvent être séparées de la numismatique, même si elles en constituent des branches particulières. Les types monétaires, c'est-à-dire les sujets qui ornent les deux faces d'une monnaie, sont issus de l'art de graver les pierres fines pour en faire des cachets, aptes à sceller missives ou récipients pour en identifier l'expéditeur. Une monnaie est produite en écrasant une rondelle de métal, le flan, entre deux coins, tandis que le cachet est produit en pressant la pierre ou la matrice métallique sur un objet malléable, cire, argile ou plomb. Une des plus remarquables personnalités de chercheur qui ait illustré le Musée de Genève, Marie-Louise Vollenweider, a montré, par toutes ses publications, qu'il est impossible de séparer de l'étude de la monnaie l'étude des intailles, des camées et des pâtes de verre qui les reproduisent.

Les plombs-de-scellé, aussi bien que les molybdobulles byzantines (c'est-à-dire les bulles en plomb qui servaient à cacheter les documents officiels dans l'Empire romain d'Orient) et les cachets en vogue au grand siècle de l'épistolographie bourgeoise – le 19e siècle –, sont de plein droit des objets étudiés et conservés par les cabinets de numismatique.





4 République de Genève, Jean Emery, maître de monnaie, 1702, deux-quarts.
Billon, 0,768 g, diam. 16,03-15,30 mm, axe des coins 90°.
Genève, Cour Calvin, 2014, M1 (CdN 2016-0015-dt).

5 Seigneurie de Rummen, Jeanne de Wesemael (?-1474), Duché de Brabant et Limbourg, 1464-1474, obole, maille tournois.
Cuivre, 0,338 g, diam. 14,70-12,50 mm.
Compesières, 2016, M167 (CdN 2016-0026-dt).

qualité, ces pièces ne furent apparemment pas thésaurisées et elles continuèrent de circuler comme des multiples des Aes 3 et 4 de la période suivante – bien que rarement pour la plupart, à juger de leur faible degré d'usure.

Monnaies découvertes dans la campagne genevoise

On constate qu'à Compesières, qui ne faisait pas partie des terres de la République avant la Restauration, la monnaie genevoise ne s'imposa que très progressivement au 17e siècle, malgré la proximité de de la ville **FIG 4**. C'est alors seulement que la petite monnaie de la cité de la Réforme tend à supplanter celle de Savoie. Au cours du 15e siècle, la circulation de monnaie divisionnaire milanaise est bien attestée, dont la place fut prise, quelques décennies plus tard, par la méchante petite monnaie des seigneuries de Brabant et Limbourg, qui avait également envahi le nord de la France à l'époque **FIG 5**. La présence de cette monnaie répondait à n'en pas douter à un besoin de petit numéraire. Dans le canton de Vaud, les trouvailles d'église en ont livré un nombre important. Avec Anne Geiser, conservatrice du Cabinet des médailles cantonal de Lausanne, nous avions attiré l'attention sur ce phénomène, en l'attribuant, de façon inclusive et non exclusive, à la présence des armées bourguignonnes dans la région[7]. Cette « invasion monétaire » est due évidemment à la puissance économique des Bourguignons et de leurs satellites à l'époque ; leur afflux s'arrête net suite aux défaites militaires dans notre pays. Ce qui ne veut pas dire que celles qui avaient trouvé le chemin du Pays de Vaud ou de Genève cessèrent du jour au lendemain d'être utilisées. Il ne faut pas oublier que le numismate, en identifiant une monnaie, n'offre à l'archéologue qu'une date de production, donc un *terminus post quem*, auquel il faut dans tous les cas ajouter le temps de l'entrée dans la circulation, ce qui peut prendre des mois, voire plus. Il faut ensuite prendre en compte surtout la durée de la circulation, qu'il est normalement presqu'impossible de déterminer avec précision, en l'absence d'autres éléments que l'usure de la pièce.

Malgré leur état de conservation parfois à la limite de la lisibilité, il est indubitable que les quatre pièces issues des fouilles de Laconnex-Gravière sont caractéristiques de la circulation de la seconde moitié du 4e siècle, étant donné leur homogénéité et les autres indications qui émergent de la fouille. En particulier, la pièce notée comme M2 est probablement une imitation locale, comme il en circulait beaucoup alors à Genève, d'un Aes 3 des Valentiniens (364-392) au type GLORIA ROMANORVM, avec le motif de l'empereur traînant un captif.

En ce qui concerne les autres trouvailles monétaires de ces trois années, on consultera les tableaux synthétiques (Tableaux I-V).

Matteo Campagnolo
Chargé d'enseignement de l'Université de Genève
Département des Sciences de l'Antiquité
Faculté des Lettres
5 rue De-Candolle
1211 Genève 4

Post Scriptum

Qu'il me soit permis de finir sur une note plus personnelle. J'ai toujours considéré comme un honneur de tenir cette chronique des trouvailles monétaires du canton, à la suite de mes prédécesseurs au Cabinet de numismatique de la Ville de Genève[8]. Il a toujours paru normal que celui-ci abrite les objets de sa compétence, les autorités cantonales n'ayant pas mis en place la structure nécessaire pour le faire. Ainsi, un *gentlemen's agreement* entre les archéologues – en particulier les archéologues cantonaux Charles Bonnet puis Jean Terrier – et le conservateur du Cabinet suffit pendant des décennies, probablement depuis que le Cabinet existe, à assurer l'identification et la conservation des pièces. La charge[9] était contrebalancée par l'avantage de pouvoir traiter les pièces déposées de la même façon qu'un enrichissement particulièrement remarquable des collections, de pouvoir les étudier, les exposer, etc. Après un quart de siècle de participation au travail d'identification, de recensement et de conservation des trouvailles monétaires du Canton, nous prenons congé du lecteur de la « Chronique », en souhaitant que ceux qui reprendront le flambeau aient l'énergie et les moyens de les mettre en valeur, davantage et mieux que nous n'avons su le faire.

NOTES

1 Ce qui est intéressant du point de vue de la circulation monétaire et de la situation socio-économique de l'Etat, mais ne change pas grand-chose à leur datation, par rapport au modèle, ainsi n'avons-nous pas systématiquement tenté de les identifier. Voir, par exemple, Pilon 2006.

2 Orthographié avec ou sans tirets, aussi connus comme scellés ou plombs à sceller, en all. *(Waren)Bleiplomben*, angl. *lead sealings*.

3 Voir notamment Turcan 1987, *passim* ; Leukel, 1995-2001 ; Still 1995.

4 Annoncé dans Furger 2009, p. 38

5 Avec la collaboration de YANOK, site créé par Raymond (Xray), https ://sites.google.com/site/plombdescelle/, consulté le 6 février 2018. Voir également *La Rédaction*, « Die Bleiplomben des Mittelalters und der Neuzeit », https ://www.barbarusbooks.de/2017/12/07/die-bleiplomben-des-mittelalters-und-der-neuzeit/

6 Bonnet *et al.* 2009-2012, vol. I, pp. 239, 241, 242-245 ; vol. II, pp. 317-332.

7 Geiser/Campagnolo 1995, pp. 117-138.

8 Il s'agit de Frédéric Soret, Eugène Demole, Auguste Roehrich, Niklaus Dürr, Franz Koenig, et Me Colin Martin. La rubrique « Trouvailles monétaires dans le canton de Genève » paraît régulièrement depuis 1996, d'abord dans GENAVA, puis depuis 2011 dans *Archéologie genevoise. Patrimoine et architecture, Série Archéologie*. Voir *Archéologie genevoise* 2012-2013, nº 2, note 1 p. 91.

9 L'identification et la rédaction, en ce qui concernait les pièces déposées par le SCA, ont toujours été effectuées en dehors de mon 50%, puis 80% de temps de conservateur.

BIBLIOGRAPHIE

Bonnet *et al.* 2009-2012. C. Bonnet, en coll. avec A. Peillex *et al., Les fouilles de la cathédrale Saint-Pierre de Genève*. Vol. I, Genève 2009 ; vol. II, Genève 2012.

Campagnolo 2012. M. Campagnolo, Saint-Pierre : trouvailles monétaires. In : Bonnet *et al.* 2012, vol. II, pp. 317-332.

Furger 2009. A. R. Furger, Fundsituation und Verbreitung der Siegelkapseln. In : A. R. Furger *et al.*, *Die römischen Siegelkapseln aus Augusta Raurica*. Forschungen in Augst 44, Augst 2009.

Geiser/Campagnolo 1995. A. Geiser, M. Campagnolo, Les guerres de Bourgogne ont-elles un faciès numismatique dans les églises vaudoises ? Le cas des émissions des Etats bourguignons. In : O. F. Dubuis, S. Frey-Kupper (éd), *Trouvailles monétaires d'églises*. Actes du premier colloque international du Groupe suisse pour l'étude des trouvailles monétaires, Lucerne, 19 novembre 1993 ; Lausanne 1995, pp. 117-138.

LRBC. P.V. Hill, J.P.C. Kent, R.A.G. Carson, *Late Roman bronze coinage : A.D. 324-498*. New York 1989.

Leukel 1995-2001. H.-J. Leukel, *Römische Bleiplomben aus Trierer Funden*. Wissenschaftliche Reihe 3-4, Trèves 1995-2001.

Pilon 2006. F. Pilon, Un premier atelier irrégulier du milieu du IVe siècle localisé en Gaule (Le Mesnil-Amelot, Seine-et-Marne, France). *Revue numismatique*, 6e série - Tome 162 (2006), pp. 311-336 (DOI : 9 ; www.persee.fr/doc/numi_0484-8942_2006_num_6_162_2812)

RIC VIII. R.A.G. Carson, C.H.V. Sutherland et J. Kent, *The Roman Imperial Coinage, Vol. VIII, The Family of Constantine I, A.D. 337-364*. Londres 1981.

Still 1995. M. C. W. Still, *Roman lead sealings*. University of London 1995 (thèse de doctorat, en ligne).

Turcan 1987. R. Turcan, Nigra moneta : *sceaux, jetons, tessères, amulettes, plombs monétaires ou monétiformes, objets divers en plomb ou en étain d'époque romaine conservés au Musée des beaux-arts de Lyon (Palais Saint-Pierre)*. Lyon – Paris 1987.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

MAH, Genève, photos B. Jacot-Descombes (fig. 1, 3-5), F. Bevilacqua (fig. 2)

Tableau I Genève, Cour de Saint-Pierre

N°	N° d'inventaire	Dénomination	Auteur	Datation	Technique	Atelier	Découverte	
M1	CdN 2017-5-dt	Aes 2	Rome, Empire, Magnence	351-353	Æ	Lyon	Genève, cour de St-Pierre	2016
M3	CdN 2017-6-dt	Aes 3	Rome, Empire, Julien empereur	361-363	Æ		Genève, cour de St-Pierre	2016
M4	CdN 2017-7-dt	Aes 3	Rome, Empire,?	364-375	Æ	imitation (?), très corrodée Arles ou Lyon	Genève, cour de St-Pierre	2016
M5	CdN 2017-8-dt	Aes 4	Rome, Empire,?	IVe s.	Æ	imitation (?), très corrodée	Genève, cour de St-Pierre	2016
M6	CdN 2017-9-dt	Aes 3	Rome, Empire, Valentinien Ier ou II	365-378	Æ		Genève, cour de St-Pierre	2016
M7	CdN 2017-10-dt	Aes 3	Rome, Empire, Constance II ou Julien	354-361	Æ	imitation, Rome	Genève, cour de St-Pierre	2016
M8	CdN 2017-11-dt	Aes 3	Rome, Empire, Constance II	354-360	Æ	Arles	Genève, cour de St-Pierre	2016
M9	CdN 2017-12-dt	Aes 3	Rome, Empire, Constance II (imitation coulée ?)	354-360	Æ	imitation, coulée (?),Rome	Genève, cour de St-Pierre	2016
M10	CdN 2017-13-dt	Aes 3	Rome, Empire, Valens ou Gratien	364-378	Æ	Lyon	Genève, cour de St-Pierre	2016
M11	CdN 2017-14-dt	Aes 3	Rome, Empire, Constance II ou Julien	354-361	Æ	corrodée, fragm.	Genève, cour de St-Pierre	2016
M12	CdN 2017-15-dt	Aes 3	Rome, Empire, type URBS ROMA	330-335	Æ	Lyon	Genève, cour de St-Pierre	2016
M13	CdN 2017-16-dt	Aes 3	Rome, Empire, Constance II	354-360 ?	Æ	Lyon ?	Genève, cour de St-Pierre	2016
M14	CdN 2017-17-dt	Aes 4	Rome, Empire, Constant ou Constance II	341-346	Æ	Arles	Genève, cour de St-Pierre	2017
M15	CdN 2017-18-dt	Aes 3	Rome, Empire, Constance II ou Julien (?)	354-361 (?)	Æ	imitation, oxydée	Genève, cour de St-Pierre	2017
M16	CdN 2017-19-dt	Aes 3	Rome, Empire,?	335-341	Æ	Rome	Genève, cour de St-Pierre	2017
M17	CdN 2017-20-dt	Obole	Genève, Evêché, anonyme	2e quart XIIIe s.	Bi	Genève	Genève, cour de St-Pierre	2017

Tableau II Divers sites en ville et en campagne

N°	N° d'inventaire	Dénomination	Auteur	Datation	Technique	Atelier	Découverte	
Cour Calvin								
M1	CdN 2016-15-dt	Deux-quarts	Genève, République	1702	Bi	Ge	Cour Calvin	2014
Promenade Saint-Antoine								
M30	CdN 2018-1-dt	Aes 3	Rome, Empire, Valens	364-378	Æ	Lyon	Genève Ville, Esplanade Saint-Antoine	2014
Bernex en Saule								
M1	CdN 2016-20-dt	Obole	Lausanne, Evêché ?	XVe-XVIe s.	Bi	Lausanne ?	Bernex en Saule	2016
Hermance								
M1	CdN 2017-1-dt	denier	Lausanne, Evêché, anonyme	1274-1354	Bi (léger tréflage)	Lausanne	Hermance	2016
Bernex en Saule								
M1	CdN 2016-20-dt	obole	Lausanne, Evêché ?	XVe-XVIe s.	Bi	Lausanne ?	Bernex en Saule	2016

Tableau III Bernex-Vuillonnex

N°	N° d'inventaire	Dénomination	Auteur	Datation	Technique	Atelier	Découverte	
M1	CdN 2019-1-dt	Denier	Genève, Evêché, anonyme	2e quart XIIIe s.	Bi	Genève	Bernex-Vuillonnex	2018
M2	CdN 2019-2-dt	Jeton de compte ?		XVe s. ?	Lt	Tournai ?	Bernex-Vuillonnex	2018
M3	CdN 2019-3-dt	Mite ?	Brabant et Limbourg ?	XVe s. ?	Bi		Bernex-Vuillonnex	2018
M4	CdN 2019-4-dt	?		XVe s. ?	Bi		Bernex-Vuillonnex	2018
M5	CdN 2019-5-dt	Monnaie ou jeton		fin MA ?	Bi ?		Bernex-Vuillonnex	2018
M6	CdN 2019-6-dt	Plomb-de-scellé		fin XIXe - début XXe s.	Pb		Bernex-Vuillonnex	2018

N.B. : Les pièces ont été vues avant nettoyage, encore couverte de leur gangue.

Tableau IV Compesières

N°	N° d'inventaire	Dénomination	Auteur	Datation	Technique	Atelier	Découverte	
M158	CdN 2016-17-dt	Quart s. m.	Genève, République	début 1536 (?)	Bi	Genève	Compesières	2016
M159	CdN 2016-18-dt	Denier	Lausanne, Evêché, Montfalcon, anonyme	1491-1536	Bi	Lausanne	Compesières	2016
M160	CdN 2016-19-dt	Fort	Savoie, Comté, Amédée VIII	1392	Bi	Chambéry ou Nyon (?)	Compesières	2016
M161	CdN 2016-20-dt	Quart de sol	Savoie, Duché, Charles Emmanuel	1577-1589	Bi		Compesières	2016
M162	CdN 2016-21-dt	Quart de sol	Savoie, Duché, Emmanuel-Philibert	1561-1577	Bi		Compesières	2016
M163	CdN 2016-22-dt	Bissolo	Milan, Duché, Giovanni Maria Visconti (1402-1412) ?	1412	Bi	Milan ?	Compesières	2016
M164	CdN 2016-23-dt	Denier	Milan, Duché, Gian Galeazzo Visconti (1395-1402)	1395-1402	Bi	Milan	Compesières	2016
M165	CdN 2016-24-dt	Fort	Lausanne, Evêché, Benoît de Montferrand	1476-1491	Bi		Compesières	2016
M166	CdN 2016-25-dt	Deux-quarts	Genève, République	1688	Bi	Genève	Compesières	2016
M167	CdN 2016-26-dt	Obole, maille tournois	Brabant et Limbourg, Jean de Wesemael, dame de Rummen et de Gerdingen ?	1464-1474 ?	cu		Compesières	2016
M168	CdN 2016-27-dt	Obole ?	Savoie, Duché, Charles Ier		cu ?		Compesières	2016
M169	CdN 2017-2-dt	Obole	Genève, Evêché, anonyme	1er quart XIIIe s.	Bi	Genève	Compesières	2017
M170	CdN 2017-3-dt	Denier	Lausanne, Evêché, Montfalcon, anonyme	1517-1536 ?	Bi	Lausanne	Compesières	2017
M171	CdN 2017-4-dt	Jeton de compte		XVe s.	Lt	Tournai	Compesières	2017

Tableau V Laconnex

N°	N° d'inventaire	Dénomination	Auteur	Datation	Technique	Atelier	Découverte	
M1	CdN 2017-21-dt	Aes 2	Rome, Empire, Décence	351-353	Æ	Lyon	Laconnex, Gravière	2016
M2	CdN 2017-22-dt	Aes 3	Rome, Empire	2e moitié IVe	Æ	ind.	Laconnex, Gravière	2016
M3	CdN 2017-23-dt	Aes 4	Rome, Empire, Constant ou Constance II	347-348	Æ	ind.	Laconnex, Gravière	2016
M4	CdN 2017-24-dt		Rome, Empire	347-380 env.	Æ	ind.	Laconnex, Gravière	2016

Notices

Campagne

1. Cartigny, route de Vallière 36-42

Sondages préventifs

Coord. 2'490'408 / 1'114'561, alt. 430.40 m

En prévision de futurs travaux de construction, des sondages préventifs ont été effectués sur les parcelles 702, 2474 et 2568, situées route de Vallière 36-42 à Cartigny. En 2015-2016, la fouille d'une nécropole gallo-romaine avait été menée sur la parcelle voisine au nord-est (parcelle 2232, rue des Trois-Fontaines 5; voir notice 2), laissant ouverte la possibilité que des vestiges archéologiques soient présents à sa périphérie.

Quatre sondages ont été réalisés à l'aide d'une pelle mécanique sur les parcelles concernées. Ils ont été placés irrégulièrement, en fonction des constructions existantes et de la végétation, de manière à couvrir le plus complètement possible les différentes zones à explorer. Tous les sondages avaient une largeur de 1 m pour une profondeur de 0.80 à 0.90 m, alors que leur longueur a varié selon la topographie FIG 1. Tous se sont révélés négatifs pour l'archéologie.

D. Genequand



1 Sondages à Cartigny, route de Vallière. Photo SCA, D. Genequand.

2. Cartigny, rue des Trois-Fontaines 5, 5A et 5B

Fouille préventive – Nécropole à incinération

Coord. 2'490'427 / 1'114'580, alt. 429.50 m

Suite à une campagne de sondages en été 2015 et à la découverte d'une tombe à incinération de la période augustéenne au cœur du village de Cartigny[1], le service cantonal d'archéologie a effectué une fouille préventive sur la parcelle concernée[2].

L'intervention a mis au jour une nécropole à incinération comprenant 24 tombes apparues immédiatement sous la couche de terre végétale. La plupart des tombes comprenaient une urne en céramique remplie d'ossements, avec parfois du mobilier métallique, principalement des fibules. Trois fosses plus grandes, comblées par du sédiment charbonneux et contenant des centaines de clous en fer, ont également été documentées. Deux d'entre elles présentaient des concentrations de mobilier en bronze et en fer mêlé à des ossements calcinés, ultimes traces de contenants en matière périssable (cuir ou textile, éventuellement bois dans un des cas). Des concentrations de fragments de céramique – offrandes ou restes de banquets funéraires – étaient aussi associées à certaines tombes, sans qu'il soit toujours possible de savoir si elles avaient été déposées dans la même fosse que l'urne ou dans une fosse séparée.

Parmi les objets mis au jour, outre les nombreuses fibules en alliage cuivreux ou en fer déjà évoquées, il faut citer deux



2 Concentration de restes osseux calcinés et de mobilier. On distingue trois fibules en alliage cuivreux et un *unguentarium* en verre. Cet ensemble, sans doute placé dans un contenant en matière périssable, comprenait encore un miroir en alliage cuivreux. Photo SCA, G. Consagra.

bracelets et un miroir, aussi en alliage cuivreux, et trois *unguentaria* en verre **FIG 2**.

Les urnes cinéraires et les céramiques fragmentaires qui leur sont associées remontent à l'époque augustéenne, entre 20 av. J.-C. et 20/30 apr. J.-C.

Du mobilier résiduel préhistorique et protohistorique a également été identifié, surtout de la céramique à gros dégraissant, ainsi qu'une armature en silex quasi intacte, typologiquement datée de la fin du Néolithique. Une petite série de fosses du Moyen Age ou de l'époque moderne a été repérée.

Cette nécropole est en cours d'étude et sera présentée de manière plus détaillée dans une prochaine livraison d'Archéologie genevoise.

G. Consagra, D. Genequand

1 *Archéologie genevoise 2014-2015. Patrimoine et architecture, Série archéologie* 3, p. 79.

2 La campagne de fouilles s'est déroulée entre le 27 octobre 2015 et le 1er avril 2016, sous la direction de D. Genequand et G. Consagra, en collaboration avec l'entreprise Cuénod Constructions SA (J. Léal, B. Paquet et M. Limeres). L'étude du mobilier céramique a été accomplie par M.-A. Haldimann et celle des restes osseux par G. Perréard Lopreno.

3. Bernex, En Saule
Sondages préventifs

Coord. 2'494'163 / 1'114'589, alt. 446 m



En prévision d'un projet de construction d'immeubles, des sondages archéologiques ont été effectués sur deux parcelles du secteur dit En Saule à Bernex[3]. Ces dernières se trouvent immédiatement au sud-est de la zone où avait été fouillé un établissement rural gallo-romain de 1968 à 1971[4].

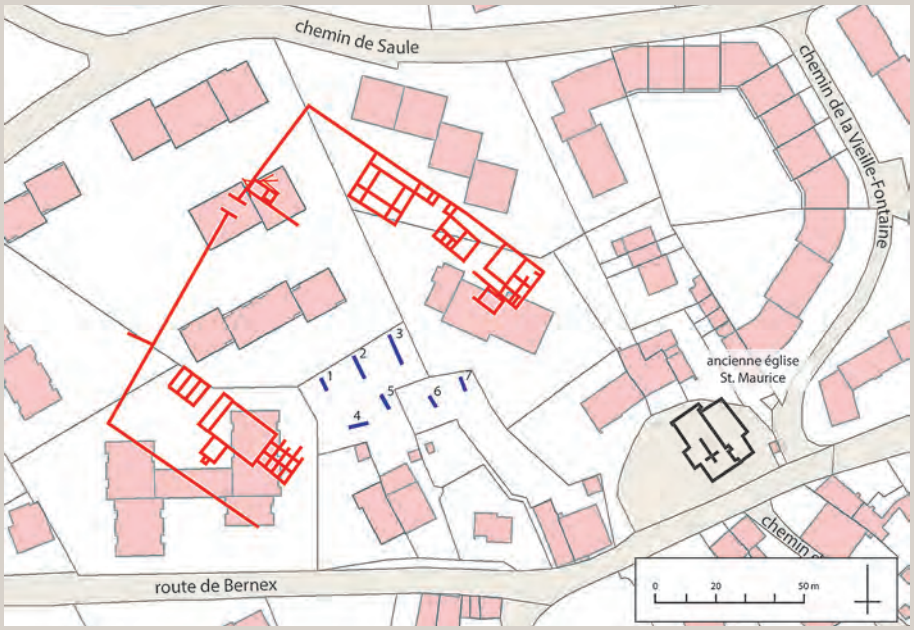
Le terrain présente une déclivité assez marquée en direction du nord-nord-ouest. En tenant compte des limites des parcelles, de la topographie générale du lieu et d'un couvert végétal par endroits assez abondant, six sondages de dimensions irrégulières ont été implantés **FIG 3**. Tous ont révélé une stratigraphie générale assez semblable, avec une couche de terre végétale recouvrant une sous-couche de terre brune d'épaisseur variable et contenant un mélange de mobilier peu abondant, ancien et récent. Cette

3 Emplacements des sondages de 2016 reportés sur une orthophotographie aérienne. Dessin SCA, P. Ruffieux.

dernière recouvre une couche de 12 à 20 cm d'épaisseur reposant sur le terrain naturel et contenant d'abondants galets et petites pierres, ainsi que des fragments de tuiles. Il reste difficile de savoir si cette dernière couche correspond à un niveau d'épandage de matériaux de construction ou plutôt à un remblai artificiel qui pourrait être interprété comme un niveau de circulation empierré à proximité de bâtiments à vocation agricole.

Outre les fragments de tuiles et une seule monnaie de la fin du Moyen Age, les sondages ont livré un mobilier très peu abondant, en particulier en ce qui concerne la céramique. Cette dernière catégorie comprend un tesson pré- ou protohistorique à gros dégraissant et une petite série de tessons datables entre le 1er et le 4e siècle apr. J.-C., soit un spectre chronologique similaire à celui mis en évidence lors des fouilles de 1968-1971 (céramique sigillée et à revêtement argileux, amphores).

La localisation des sept sondages sur le plan des fouilles de 1968-1971 montre clairement qu'ils s'intègrent tous dans la partie sud-sud-est d'un grand espace resté vide de constructions entre les différents bâtiments de l'établissement rural **FIG 4**. Si ce dernier était complètement fermé, comme le laisse supposer son plan, la quatrième aile doit se trouver entre la zone qui a fait l'objet de sondages d'une part et l'emplacement de l'ancienne église Saint-Maurice, prolongé par la rue de Bernex, d'autre part.



4 Plan des vestiges fouillés en 1968-1971 (rouge) et emplacement des sondages de 2016 (bleu). Dessin SCA, G. Consagra.

Au vu des faibles résultats des sondages, il a été décidé de ne pas poursuivre les investigations archéologiques sur les parcelles concernées.

D. Genequand

3 L'intervention s'est déroulée entre le 2 et le 12 mai 2016 et a été menée en collaboration avec l'entreprise Cuénod Constructions SA (J. Léal, M. Limeres et D. Peter).

4 D. Paunier, L'établissement gallo-romain de Bernex (GE). *ASSPA* 56, 1971, pp. 139-149; D. Paunier, *La céramique gallo-romaine de Genève*. Mémoires et documents publiés par la SHAG, Série In-4, T. 9, Genève-Paris, 1981, pp. 112-126.

4. Bernex, église Saint-Mathieu de Vuillonnex, route de Pré-Marais

Fouille préventive – Habitat et cimetière médiévaux

Coord. 2'495'143 / 1'115'301, alt. 428.45 m

En prévision de la construction d'un nouveau quartier en périphérie du village de Bernex, au lieu-dit Saint-Mathieu, une cinquantaine de sondages ont été réalisés sur l'ensemble de la parcelle, qui était alors un vaste champ agricole. Ces investigations préliminaires ont permis de confirmer la présence de la suite des vestiges liés au site de Saint-Mathieu de Vuillonnex, fouillé dans les années 1980-1990, et de découvrir l'emplacement d'une ancienne route, 70 m plus au sud **FIG 5**[5].

Le lieu-dit conservait la mémoire d'une église paroissiale attestée par les sources historiques à partir du 13e siècle et abandonnée au 17e siècle. Les premières fouilles ont permis de remonter aux origines



5 Vue aérienne de la parcelle de Bernex, Saint-Mathieu de Vuillonnex. En vert: la zone fouillée dans les années 1980-1990. En jaune: les sondages de 2018 et les nouvelles zones dégagées en 2018-2019. Photo SCA, M. Berti.

carolingiennes de ce site, qui deviendra un véritable centre ecclésiastique, siège du décanat de Vuillonnex. Une multitude de tombes ont progressivement été aménagées dans ce contexte à partir du 9e siècle jusqu'à la fin du 15e siècle[6].

Grâce aux interventions de 2018-2019, l'extension du site est à présent connue à l'ouest, au sud et, plus partiellement, à l'est. Des structures en creux d'une rare densité s'inscrivent pour la plupart dans l'enceinte d'un fossé circulaire peu profond, creusé en forme de V, dont l'extension à l'est et l'extrémité nord-ouest ont été en grande partie détruites par des aménagements modernes **FIG 6**.

Parmi ces structures en creux, une dizaine de fosses-silos disposées sur plusieurs rangées s'étendent vers le nord. Ces greniers, creusés dans le sol, souvent piriformes, font écho à ceux qui avaient été découverts précédemment dans et autour des deux églises. Par ailleurs, divers alignements de trous de poteau attestent la présence de plusieurs bâtiments en bois, probablement de différentes périodes.

De nouvelles tombes de la zone funéraire, 107 au total, ont pu être fouillées et documentées. La majorité d'entre elles sont vraisemblablement liées au cimetière qui s'établit autour et au sud de l'église orientale à partir des 11e-12e siècles. La limite de celui-ci est désormais définie au sud et à l'est.

Bien que différentes orientations aient été répertoriées, la plus répandue est ouest-est. La plupart des tombes sont des coffrages de bois ou, plus rarement, des fosses étroites, simplement couvertes par une planche. Certaines sépultures se différencient notamment par la présence de pierres de calage, placées soit aux deux extrémités de la fosse, pour caler un couvercle, soit sur les côtés, pour caler des planches latérales. Dans de rares cas, une pierre posée en bordure de la fosse, du côté de la tête, pourrait correspondre à un dispositif de marquage. Deux sépultures conservent encore du mobilier en position primaire, l'une une paire de boucles d'oreille en bronze, l'autre un couteau en fer **FIG 7**.

La portion de voie repérée au sud de la parcelle est axée NE-SO, plus ou moins parallèle à la route de Chancy actuelle **FIG 8**. Deux phases sont identifiables. Le premier ouvrage se compose d'un radier constitué de petits galets serrés les uns contre les autres, dans lesquels s'insèrent de plus gros galets. Il a ensuite été recouvert d'un limon argileux servant d'assise à un deuxième aménagement, réalisé avec de plus grands galets, mélangés par endroits à de gros blocs, parfois alignés. Des traces d'ornières sont encore visibles sur les deux niveaux d'utilisation. De la céramique paléochrétienne (DSP)[7], retrouvée entre les petits galets du premier état, le long de sa bordure nord, suggère que cette voie a été utilisée jusqu'au 5e siècle au moins. On peut supposer que la route était encore en usage du temps du centre religieux de Saint-Mathieu et de son habitat.

A. de Weck



6 Vue des tombes, d'une partie de l'habitat et du fossé (à gauche). Photo SCA, M. Berti.





5 La fouille a été placée sous la responsabilité de l'auteure du 16 avril 2018 au 11 septembre 2019. L'équipe était constituée de D. Arondel, F. de Almeida, J.-P. Cipola, M. Limeres, B. Paquet, D. Peter, J. Pinto, ouvriers spécialisés en archéologie (Cuénod Constructions SA), de G. Consagra et de M. Berti (SCA) pour la documentation graphique, de G. Perréard Lopreno (Archanthro) et de C. Vaucher (Archeodunum SA) pour la documentation des tombes. Je remercie chaleureusement P. Magnin (Cuénod Constructions SA) pour son travail de coordination et de gestion, qui a largement contribué au bon déroulement de ce chantier, ainsi que Th. Mader (Directeur OPALYS Project SA), pour son suivi de nos travaux et pour nous avoir renseignés régulièrement sur les délais impartis.

6 J. Terrier, *L'ancienne église Saint-Mathieu de Vuillonnex à Genève*. Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève 67, Cahiers d'archéologie romande 149, Genève et Lausanne 2014.

7 Cette céramique a été déterminée en cours de fouille par M.-A. Haldimann, docteur en archéologie et chercheur à l'université de Berne, que je remercie vivement.

7 Tombe avec les restes d'un coffrage en bois (un couvercle probablement) et un couteau en fer, positionné entre les côtes et le bassin, du côté gauche. Photo SCA M. Berti.

8 Portion de la route ancienne avec les deux états successifs. Photo SCA, G. Consagra.

5. Chêne-Bourg, Sous-Moulin
Sondages préventifs

Coord. 2'503'590 / 1'116'489, alt. 419 m

En prévision d'un projet de construction, une série de sondages a été effectuée sur les parcelles 4373, 4374, 4375, 4376 et 4377 au lieu-dit Sous-Moulin, commune de Chêne-Bourg[8]. La zone concernée est encore formée de terrains agricoles cultivés, sur une terrasse dominant une boucle de la Seymaz. Elle borde un secteur dans lequel des prospections sauvages au détecteur de métaux auraient été effectuées en 1999-2000, qui avaient livré du mobilier et des monnaies de la fin de La Tène D2 et de l'époque gallo-romaine[9]. Une première fouille, sans résultats très probants, avait déjà été menée en bas de la pente en 2001[10].

Quatorze sondages de 5 x 1 m ont été réalisés sur quatre lignes dans la zone concernée par les futurs travaux de terrassement. L'espacement entre les sondages d'une même ligne était de 20 m, alors qu'il était de 23 m entre les lignes de manière à s'insérer dans les traces de tracteurs, où la densité des semis était plus faible **FIG 9**.

Tous les sondages se sont révélés négatifs. La documentation s'est limitée à une brève description de chacun et à quelques photos. La grande majorité des sondages ont présenté la même séquence stratigraphique, soit une couche de terre végétale recouvrant une sous-couche plus pauvre en éléments organiques, mais contenant toujours un peu de matériel récent (18e-19e et 20e siècles), avec au-dessous le terrain naturel. Il faut relever qu'aucun tesson ni objet antérieur à l'époque moderne n'a été trouvé.

Le fait que l'ensemble des sondages menés en 2016 aient été négatifs pourrait remettre en question le lieu de provenance réel des objets et monnaies découverts au détecteur de métaux.

D. Genequand



9 Chêne-Bourg, Sous-Moulin, emplacements des sondages reportés sur une orthophotographie aérienne. Dessin SCA, M. Berti.

8 L'intervention s'est déroulée entre le 31 octobre et le 3 novembre 2016 et a été menée en collaboration avec l'entreprise Cuénod Constructions SA.

9 M. Campagnolo, Trouvailles monétaires dans le canton de Genève en 2002 et 2003. *Genava* 52, 2004, pp. 205-213.

10 J. Terrier, Découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 2000 et 2001. *Genava* 50, 2002, pp. 355-388.

6. Hermance, rue du Midi 26

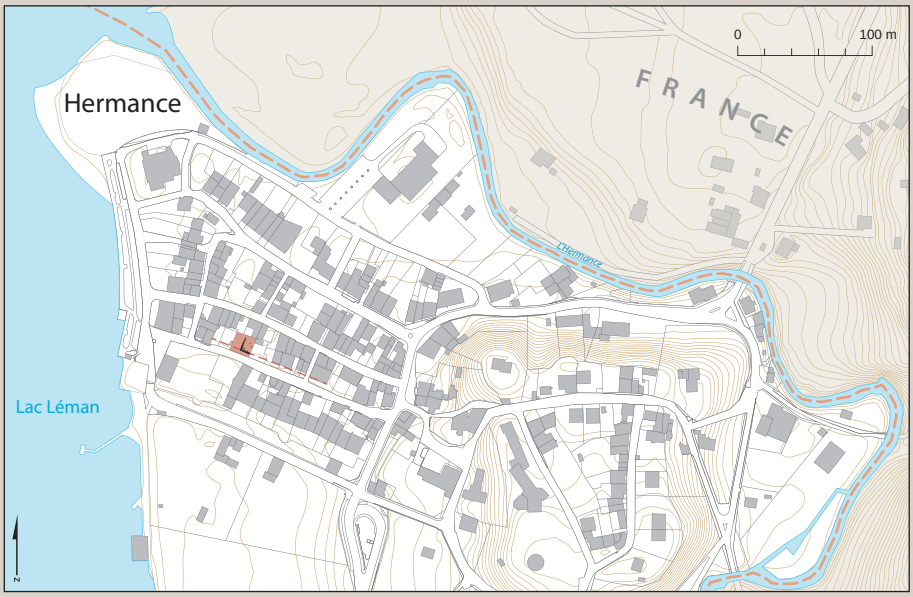
Fouille préventive – Maison médiévale

Coord. 2'507'862/1'128'572, alt. 375 m

En été 2016, quelques sondages programmés dans le jardin de la rue du Midi 26 en prévision d'une nouvelle construction ont révélé l'existence des ruines d'une maison médiévale encore inconnue à ce jour FIG 10[11].

Hermance, « ville neuve », est citée pour la première fois en 1247 dans un acte autorisant Aymond de Faucigny à y construire une chapelle. Cependant, cette date ne fait pas forcément allusion à la fondation de la ville mais peut-être plutôt à l'agrandissement d'un bourg déjà existant[12]. La ville est subdivisée en deux parties, le Bourg-Dessus, aménagé sur une colline, à proximité d'un château, et le Bourg-d'en-Bas, dans lequel se trouve l'église, qui s'étend en contrebas vers le lac. Les deux parties, différentes dans leur agencement et entourées de leur propre enceinte, n'auraient pas été bâties au même moment[13].

10 Plan général avec l'emplacement de la maison médiévale et son alignement sur le parcellaire du 13e siècle. Dessin SCA, M. Berti.









11 Plan schématique des vestiges de la maison médiévale. Dessin SCA, M. Berti.

12 Le mur de façade, le mur ouest et l'escalier qui menait à la cave. Photo SCA, G. Zoller.

13 Détail de l'escalier constitué de blocs de molasse en remploi. Photo SCA, G. Zoller.

Un plan de l'ancienne Hermance a pu être établi grâce aux données archéologiques et à celles des plans cadastraux anciens[14]. Il est depuis régulièrement complété au gré des découvertes et analyses du bâti que rendent parfois possibles de nouveaux projets immobiliers.

La rue du Midi est l'une des trois rues principales du Bourg-d'en-Bas, la plus au sud, située non loin des fortifications.

La fouille de 2016, qui s'est concentrée uniquement sur l'emprise du futur immeuble, a permis de mettre au jour ce qui restait de l'ancienne demeure **FIG 11**[15]. Seuls deux murs étaient partiellement conservés, le mur de façade et le mur ouest **FIG 12**. Le premier s'interrompait car il a été recouvert par le mur de limite de propriété du nº 24. Le second a été détruit au nord. Les murs nord et est n'ont pas été vus car ils outrepassaient les limites de la parcelle actuelle.

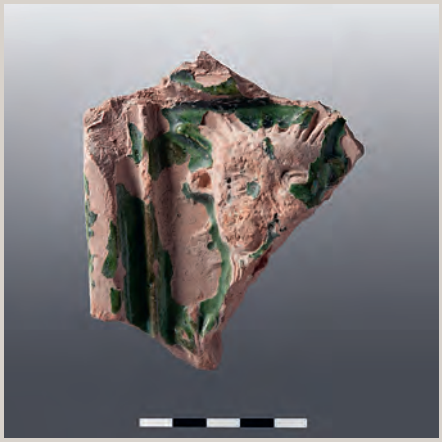
A l'angle formé par les deux murs, trois marches constituées de blocs de molasse en remploi menaient directement depuis la rue à une cave semi-enterrée **FIG 13**. Son niveau de circulation, constitué d'une couche argileuse, était encore conservé sous l'épaisse démolition qui avait comblé les ruines, témoignant de la présence d'un sol en terre battue. Il recouvrait un niveau de chantier identifiable par les épandages de chaux visibles sur sa surface.

Quelques éléments de l'aménagement de la cave subsistaient encore. Deux grands blocs plats (ST20 et ST21) servaient notamment de base à des poteaux de bois qui devaient soutenir les solives du plafond. Ils étaient probablement disposés dans l'axe médian de la maison. La cave peut en effet être comparée à d'autres de la même période encore existantes, comme celle de la rue du Nord 26, par exemple, qui conserve deux imposants piliers[16].

Le mur de façade était constitué principalement de blocs de molasse et de gros boulets de rivière[17]. Il a été élargi au centre, probablement pour l'installation d'une cheminée, en général placée sur l'axe de la façade dans les maisons de ce type[18].

La maçonnerie du mur ouest était faite entièrement de blocs de molasse dans sa partie chaînée au mur de façade, alors que la partie nord était construite avec des boulets de rivière[19]. La limite inférieure de l'enduit qui le recouvrait par endroits correspondait à un niveau de circulation. Ce dernier était plus haut que le niveau de sol argileux, ce qui laisse penser que le niveau de marche de la cave a été rehaussé à un moment donné.

Un denier de l'évêché de Lausanne (1274-1354) et quelques tessons de céramique glaçurée de la même période[20], découverts sur le niveau de chantier de la maison, confirment que sa construction est entreprise peu après la date supposée de la fondation de la ville. De plus, sa façade s'aligne sur le parcellaire du 13e siècle, situé un peu en retrait de la rue actuelle. Les façades qui outrepassent cet alignement sont dues à des agrandissements de bâtiments intervenant aux 15e-16e siècles[21]. L'exemple le plus significatif de ce type de transformations est celui du nº 32, qui se démarque nettement de l'alignement d'origine suite à l'ajout, au



14 Fragment de carreau de poêle vernissé, orné d'une tête de lion. Photo SCA, M. Berti.

16e siècle, d'un portique à arcades à l'avant de sa façade[22].

A l'origine, la maison mise au jour au nº 26 devait présenter la structure propre aux habitations de cette période. Celles-ci se composaient d'une cave ou d'un cellier au rez-de-chaussée et d'un logement à l'étage, auquel on accédait par un escalier extérieur. Leurs dimensions étaient de 10 à 15 m de longueur et environ 7.5 m de largeur au maximum[23]. La maison de la rue du Midi 26 dépasse ces proportions puisque la longueur conservée du mur de façade est de 13 m et l'axe donné par les piliers de la cave permettrait de reconstituer une largeur d'environ 20 m au total. La maison a donc certainement été agrandie et remaniée, à l'instar de beaucoup de ces premières habitations, ce dont témoignerait le probable rehaussement du sol observé précédemment. Aucune trace de maison mitoyenne n'a été constatée du côté ouest, ce qui signifie que la parcelle voisine était libre de construction ou qu'un espace séparaît les deux maisons.

Quelques tessons d'un pot à cuire et un carreau de poêle moulé vernissé **FIG 14**, de couleur verte, témoignent de la vie quotidienne des habitants au 15e siècle[24]. Le carreau de poêle, orné d'une tête de lion, fait écho à un carreau semblable pris dans les maçonneries du mur nord de la cour du n° 35 de la rue du Midi[25]. Il est possible que les deux pièces proviennent du même poêle.

D'après le mobilier contenu dans les remblais de comblement de la cave[26], la maison pourrait avoir été détruite au plus tôt au 18e siècle, période à laquelle beaucoup de bâtiments ont disparu au profit de jardins[27]. Un épais remblai a été rapporté pour aménager le jardin actuel, qui se trouve surélevé par rapport au niveau de la rue. Tout à l'est de la parcelle, un puits est ensuite construit contre le nouveau mur mitoyen du nº 24. Lors de son abandon, il a été rempli de pierres.

Il ne reste malheureusement que peu de choses de ce bâtiment. Bien que lacunaires, ces vestiges sont précieux puisqu'ils appartiennent à l'un des rares exemples archéologiques d'habitation remontant aux origines d'Hermance. De plus, il se situe précisément à un endroit où l'ancien parcellaire était encore inconnu. Cette nouvelle découverte contribue à enrichir un peu plus nos connaissances de la ville neuve.

A. de Weck

11 L'intervention a été placée sous la responsabilité de l'auteure du 25 juillet au 7 septembre 2016. L'équipe était constituée de D. Peter, M. Limeres, J.-P. Cipola, ouvriers spécialisés en archéologie (Cuénod Constructions SA), ainsi que de J. Léal, contremaitre (Cuénod Constructions SA) pour la coordination et de M. Berti pour la documentation graphique. Je remercie vivement G. Zoller d'avoir repris la direction du chantier au pied levé et d'avoir pu le terminer dans les temps. J'aimerais également témoigner toute ma reconnaissance à J. Bujard qui m'a orientée dans l'analyse du bâti et qui m'a permis de mieux comprendre l'insertion de la bâtisse dans le parcellaire d'origine.

12 J. Bujard, Hermance 1247-1997, une ville neuve médiévale. *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève* 25, 1997, pp. 1-81 ; ici pp. 2 à 4.

13 Deux hypothèses ont été avancées sur la fondation d'Hermance. Selon la première, le Bourg-Dessus, construit à proximité du château, serait la partie la plus ancienne, alors que le Bourg-d'en-Bas résulterait d'un agrandissement intervenant vers 1247 (J. Bujard 1997, *op. cit.*, p. 4). Selon la deuxième hypothèse, c'est le Bourg-d'en-Bas qui serait la partie la plus ancienne, établie au pied d'une motte castrale fondée en 1247 par Aymond II de Faucigny. Le Bourg-Dessus aurait alors été établi dans un second temps, probablement après 1318 (M. de la Corbière, *L'invention et la défense des frontières dans le diocèse de Genève. Etude des principautés et de l'habitat fortifié (XIIe-XIVe siècle)*. Annecy 2002, pp. 301-302, 382 et 530).

14 J. Bujard, Villes et bourgs neufs de Suisse occidentale – Observations archéologiques sur le processus d'édification aux 13e et 14e siècles. *La Suisse du Paléolithique au Moyen-Age* VII, 2011, pp. 225-232 ; ici fig. 1, p. 227 ; P. Ruffieux, Nouvelles données sur le front lacustre de la ville neuve d'Hermance. *Archéologie genevoise 2014-2015. Patrimoine et architecture, Série archéologie* 3, pp. 50-59.

15 G. Zoller, Hermance GE, Rue du Midi 26. *Annuaire d'Archéologie Suisse* 100, 2017, pp. 259-260.

16 J. Bujard 1997, *op. cit.*, p. 29 ; fig. 16, p. 34.

17 Ils sont liés entre eux avec un mortier gris contenant de gros graviers et un mortier plus dur et plus compact.

18 J. Bujard 1997, *op. cit.*, p. 20.

19 Le mortier est de couleur jaune beige, sablonneux, mélangé à de gros graviers.

20 La céramique a été déterminée par M. Joguin Regelin en cours de fouille.

21 J. Bujard 1997, *op. cit.*, p. 22.

22 J. Bujard 1997, *op. cit.*, p. 68.

23 La longueur conservée de M 7 est de 7.50 m et sa largeur comprise entre env. 0.90 m et 1.18 m. Sa longueur totale est inconnue car son extrémité orientale est recouverte par le mur de limite de propriété. M 8 est conservé sur une longueur de 7.80 m et sa largeur est en moyenne de 0.70 m.

24 Le carreau de poêle reposait sur l'une des marches de l'escalier menant à la cave. Les tessons du 15e siècle proviennent de l'un des remblais recouvrant le sol de la cave (US018) et de l'un de ceux qui reposaient sur la démolition du bâtiment médiéval (US015). Leur détermination a été effectuée par M. Joguin Regelin en cours de fouille.

25 J. Bujard 1997, *op. cit.*, p. 68.

26 En particulier la céramique provenant de l'un des remblais (US011) recouvrant la démolition du bâtiment médiéval.

27 J. Bujard 1997, *op. cit.*, p. 24.

7. Carouge, rue des Horlogers 4-16

Suivi de chantier lors de la construction d'immeubles

Coord. 2'499'993 / 1'115'507, alt. 380 m

Durant le printemps 2016 et jusqu'en automne de la même année, une surveillance de chantier a été assurée par le service cantonal d'archéologie dans le cadre d'un projet de construction d'immeubles à Carouge, rue des Horlogers, entre la rue de Veyrier et la rue des moraines. Sur la base de découvertes et d'hypothèses anciennes[28] d'une part, et de la proximité du chantier avec la découverte en 2012 des restes d'un pont médiéval en bois et de blocs antiques remployés pour l'aménagement des berges de l'Arve[29], il était nécessaire de vérifier une éventuelle présence de vestiges à cet emplacement.

Aucun niveau archéologique n'a finalement été repéré, le terrain était constitué de couches naturelles alluvionnaires recouvrant, au fond de l'excavation, une épaisse couche argileuse FIG 15.

P. Ruffieux

28 L. Blondel, Carouge, *villa* romaine et burgonde. *Genava* 18, pp. 54-68; A. Corboz, Les fossés burgondes de Carouge en 1783. *Genava* n.s. 13, pp. 129-140; C. Bonnet, Aux origines de Carouge. In: J.-P. Santoni (dir.), *Carouge. Petite bibliothèque carougeoise*, pp. 13-20.

29 P. Ruffieux, Un pont en bois du 12e siècle à Carouge GE. *Annuaire d'Archéologie Suisse* 97, 2014, pp. 137-151; D. Genequand et J. Aliquot, Une nouvelle inscription latine de la *Colonia Iulia Equestris* et un ensemble de blocs architecturaux romains trouvés à Carouge GE. *Annuaire d'Archéologie Suisse* 97, 2014, pp. 121-136; P. Ruffieux, D. Genequand et J. Aliquot, Un pont médiéval et le forum de Nyon en pièces détachées à Carouge. *Archéologie genevoise 2012-2013. Patrimoine et architecture. Série archéologie* 2, 2015, pp.18-38.



15 Excavation à la pelleteuse sur le chantier de la rue des Horlogers à Carouge. Photo SCA, P. Ruffieux.

Ville

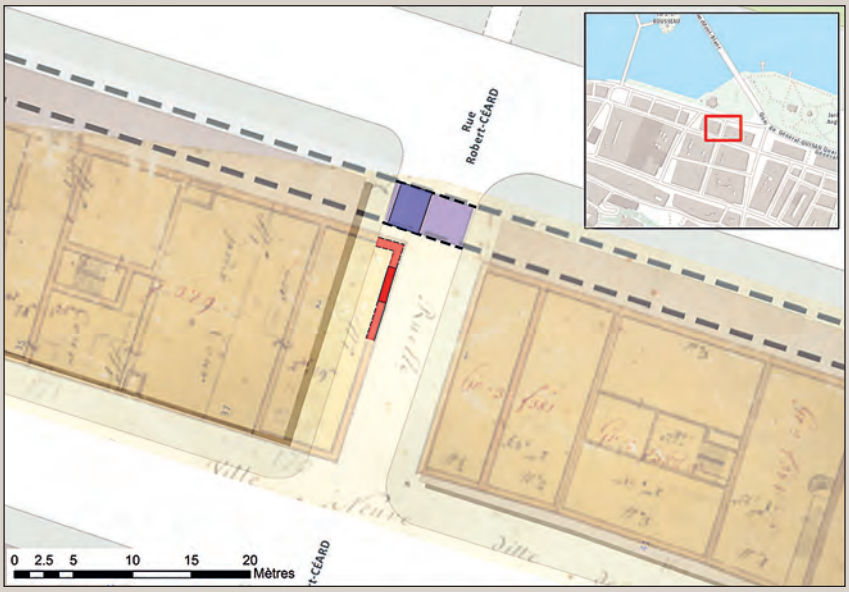
8. Genève, rue Robert-Céard 2

Intervention d'urgence – Parcellaire du 16e siècle et fondations de façades du 19e siècle

Coord. 2'500'478 / 1'117'767, alt. 372.79 m

Dans le cadre du remplacement des installations électriques entrepris dans le sous-sol du dernier tronçon septentrional de la rue Robert-Céard, le service d'archéologie a été appelé en urgence afin de documenter des vestiges qui venaient d'y être fortuitement dégagés[30].

Deux structures ont été reconnues, l'une parallèle à la rue, l'autre perpendiculaire à celle-ci FIG 16. La première consiste en une série de quatre dalles de calcaire bouchardées, disposées de chant sur une fondation maçonnée orientée N-S et constituée de gros blocs de molasse d'environ 50 cm de largeur FIG 17. Son caractère hétéroclite résulte probablement de travaux de réfection ultérieurs. Le tracé du mur correspond en fait à celui de la façade orientale d'un



16 Localisation des vestiges observés. En rouge, le mur est de l'îlot de la fin du 16e siècle. En violet, le mur de fondation des immeubles transformés au début du 19e siècle. Dessin SCA, E. Broillet-Ramjoué.





17 Vue vers l'est des fondations du mur de parcelle du 16e siècle. Photo SCA, E. Broillet-Ramjoué.

18 Vue vers l'est du mur de fondation du début du 19e siècle. Photo SCA, E. Broillet-Ramjoué.

îlot de six parcelles représenté sur le plan Billon (nos 171 et 172 de la rue appelée par Jean-Michel Billon « de Ville Neuve ditte derrière le Rhône »).

Cet îlot appartient en fait à un quartier d'habitation installé entre la place de la Fusterie et celle de Longemalle. Ce quartier avait été établi le long de la rive gauche du lac en 1593 pour répondre à la pression démographique et pour augmenter, par le biais des abergements (locations habitatives), les sources de revenus des autorités de la ville, alors en guerre avec la Savoie[31]. Le parcellaire de la fin du 16e siècle restera globalement préservé, moyennant des réparations d'usage, jusqu'au début du 19e siècle, comme le prouve le second vestige repéré au cours de nos observations.

Cette seconde structure se caractérise par une imposante muraille, orientée O-E, située en limite nord de la rue et large de 3.80 m. Elle est constituée de blocs de pierre de Meillerie liés avec un mortier blanc très solide **FIG 18**. Louis Blondel en avait retrouvé une partie déjà en 1926[32] et l'avait interprétée comme un mur de quai de la fin du 17e siècle, en relation avec l'aménagement de l'ancien « port au Bois » et de son bastion (1678). A l'analyse, il paraît plus probable de considérer ces murs comme un segment de la fondation des immeubles de ce secteur, transformés au début du 19e siècle. En effet, la face arrière de ces habitations fut déplacée de 4 m vers le nord, dans le but de leur conférer, du côté du lac, un alignement régulier, préconisé par Guillaume-Henri Dufour parallèlement à la construction de son Grand Quai entre 1829 et 1834[33]. Cette transformation s'insérait de fait dans le projet d'embellissement général de la rade de Genève, qui entraîna la rectification et l'homogénéisation des façades de tous les bâtiments établis sur chacune des rives du lac, à l'époque de la Restauration genevoise.

E. Broillet-Ramjoué

30 L'intervention a été réalisée par l'auteure du 18 au 25 juillet 2018. Nous remercions P. Tourvieille de Labrouhe, conseiller en conservation du patrimoine architectural au Département des constructions et de l'aménagement de la Ville de Genève, d'avoir informé le SCA de ces découvertes.

31 I. Brunier, Repli, extension sur l'eau et fortification de la ville au XVIe siècle. In : Ph. Broillet (dir.) *et al.*, *La Genève sur l'eau*. Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève I, Bâle 1997, pp. 56-71.

32 L. Blondel, Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1926. *Genava*, n.s. V, 1927, p. 33.

33 L. el-Wakil, La métamorphose de la rade aux XIXe et XXe siècles. Ph. Broillet (dir.) *et al.* 1997, *op. cit.*, pp. 114-133, en particulier pp. 117-119, fig. 83, p. 116. Je suis reconnaissante à Ph. Broillet pour l'échange fructueux concernant les transformations de la rade entreprises au début du 19e siècle.

9. Genève, place du Port 2 – quai Général Guisan 26

Suivi de travaux (création d'un sous-sol)

Coord. 2'500'541 / 1'117'756, alt. 373.76 m

En mai 2016, M. Holdener, architecte, a averti le service cantonal d'archéologie de la découverte de quelques ossements et de céramiques lors de carottages effectués dans le bâtiment situé à l'angle des deux rues susmentionnées. En juillet, un technicien de l'entreprise Marti a prévenu le service de la reprise des travaux de terrassement, au cours desquels deux murs ont été observés : un mur bétonné et un autre construit avec des pierres de Meillerie et des blocs de tuf.

Les quelques tessons récoltés peuvent être datés de la fin du 19e siècle, puisqu'il s'agit de céramique à glaçure sur engobe jaune et de quelques tessons de faïence blanche. Les ossements appartiennent à de la faune. La découverte d'ossements animaux peut facilement s'expliquer par la présence d'une boucherie, située dans la maison en face, à l'angle de la rue du Rhône et de la place du Port, en activité dans la première moitié du 19e siècle[34].

Aucune autre structure archéologique n'a été mise au jour.

M. Joguin Regelin

34 Informations orales données par G. Deuber, que nous remercions. Voir aussi I. Brunier (dir.), *Genève, espaces et édifices publics*. Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève IV, Berne 2016, p. 21.

10. Genève, esplanade de Saint-Antoine

Mesures de conservation et fouille complémentaire (projet de musée de site)

Coord. 2'500'653.3 / 1'117'376.7, alt. 399-393 m

La fouille archéologique menée pendant près de trois ans sur l'esplanade de Saint-Antoine[35] a été soigneusement protégée en novembre 2015 afin de la préserver dans les meilleures conditions possibles **FIG 19**. L'intention de l'intégrer à un futur musée étant en effet en consultation auprès de nos autorités, la conservation du chantier nécessitait des mesures particulières. C'est dans ce contexte que la Ville de Genève lança, en août 2016, un concours d'architecture pour la mise en valeur du site archéologique et son aménagement. Il fut remporté, en février 2017 et parmi 91 propositions, par un collectif international sous le titre « Lanterneaux »[36] **FIG 20**.

Entre octobre 2016 et juillet 2017, le service d'archéologie profita de cet intervalle pour décrépir et mettre en valeur tous les murs entourant la zone investiguée, qu'il s'agisse des murs des fortifications urbaines du 16e siècle ou des contreforts de la place

19 Protection des vestiges de l'ensemble du site de l'esplanade de Saint-Antoine en novembre 2015. Photo SCA, E. Broillet-Ramjoué.



20 Projet de futur musée du bastion de Saint-Antoine, lauréat du concours d'architecture en février 2017. DAO Atelier_Traces Architectures (Genève).

21 Vue des fortifications du 16e siècle (premier plan) et des murs de la place du 18e siècle (arrière-plan), décrépis en 2016, qui bordent la partie nord du chantier archéologique de l'esplanade de Saint-Antoine. Photo SCA, E. Broillet-Ramjoué.





aménagée sur les lieux à la fin du 18e siècle FIG 21. Un mandat fut par ailleurs confié à Archeotech SA, à la fin de l'été 2017, pour procéder aux relevés de photogrammétrie de toutes ces structures. Au cours de cette même opération, une couverture photographique de l'ensemble a été effectuée au moyen d'un drone.

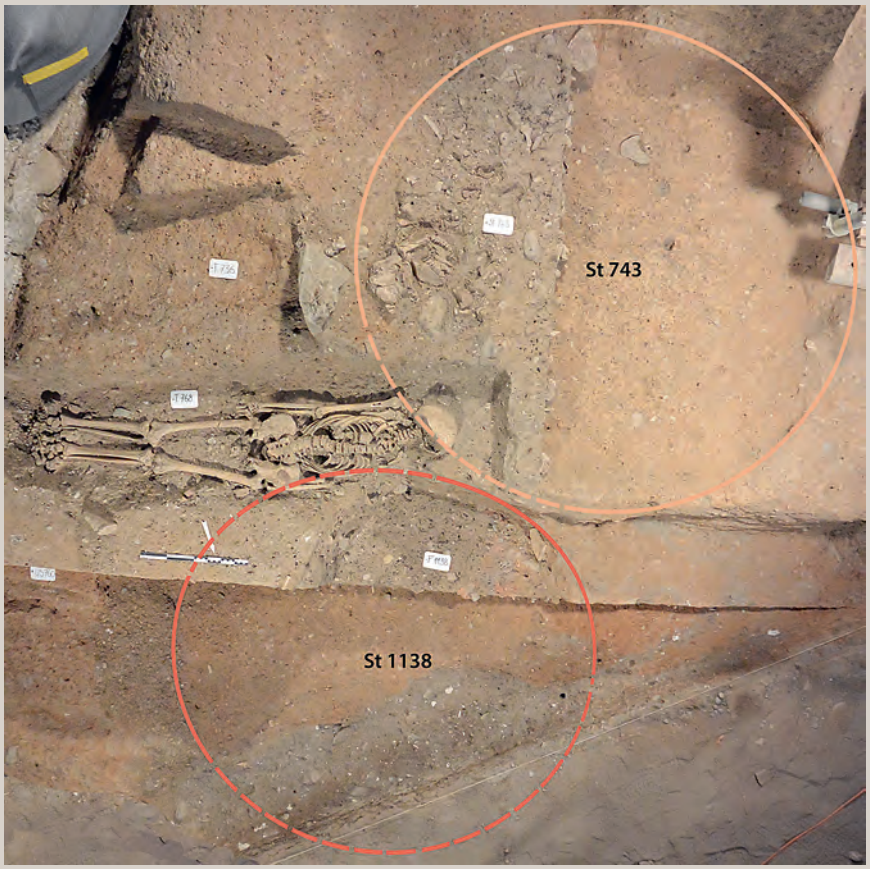
Une fouille complémentaire a ensuite été entreprise, entre les mois de novembre 2017 et février 2018, dans le but de dégager quelques structures qui avaient été repérées en 2015 mais qui n'avaient pu être fouillées alors. Situées dans le secteur nord-ouest du chantier, elles sont liées aux occupations les plus anciennes reconnues sur le terrain. Ainsi, une troisième fosse-dépotoir est partiellement apparue au nord des deux précédentes[37]; elle contient, comme ses voisines, du matériel céramique remontant à la fin du 1er siècle av. J.-C. FIG 22. Cinq nouvelles tombes ont par ailleurs été découvertes, dont deux réservées à l'inhumation d'enfants. L'une d'entre elles conservait encore les traces de son aménagement funéraire, en l'occurrence un cercueil en bois chevillé FIG 23. Ces inhumations appartiennent vraisemblablement à la nécropole tardo-antique

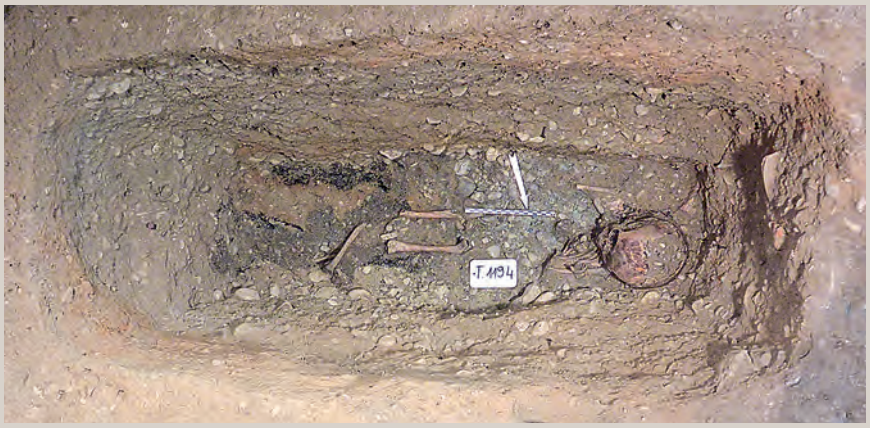
sur laquelle s'implantera, entre les 5e et 6e siècles, un cimetière dépendant de l'église funéraire de Saint-Laurent[38]. Enfin, quelques vérifications stratigraphiques en lien avec le niveau d'apparition des graviers naturels ont été effectuées sur l'ensemble de ce secteur[39].

Depuis 2016 et parallèlement à ces différentes interventions, l'étude approfondie des nombreuses données récoltées et enregistrées au cours de nos investigations s'est progressivement organisée. Elle se concentre principalement autour de l'étude archéo-anthropologique menée en collaboration avec Geneviève Perréard Lopreno[40], de celle des céramiques confiée à Marc-André Haldimann[41] et enfin de celle des objets placée sous la responsabilité d'Anne de Weck (SCA), en collaboration avec Béatrice Blandin[42].

Toutes ces recherches serviront à déterminer le cadre et le contenu du futur projet muséographique en cours d'élaboration et dont la construction est actuellement en discussion, tant sur le plan municipal que cantonal.

E. Broillet-Ramjoué





22 La nouvelle fosse-dépotoir (St 1138) mise au jour au cours de la campagne archéologique 2017-2018, au nord de celle découverte en 2014 (St 743). Photo SCA, E. Broillet-Ramjoué.

23 Une tombe d'enfant remontant probablement à la fin de l'Antiquité a été dégagée lors de la campagne 2017-2018 dans le secteur nord-ouest de la fouille. On observe sur le fond de la tombe, au pied de l'individu inhumé, les restes de bois du cercueil. Photo SCA, E. Broillet-Ramjoué.

35 E. Broillet-Ramjoué, L'esplanade de Saint-Antoine. Nouvelles découvertes. *Archéologie genevoise 2014-2015. Patrimoine et architecture, Série Archéologie 3*, 2017, pp. 18-30.

36 Le projet intitulé « Lanterneaux » a été conçu par l'Atelier_Traces Architectures (Genève), ESTAR arquitectos S.L.P (Saint-Jacques de Compostelle, Espagne) et Kälin & associés SA (Lausanne) ; voir *Bastion de Saint-Antoine. Mise en valeur du site archéologique et aménagement*, Département des constructions et de l'aménagement, Ville de Genève 2017.

37 E. Broillet-Ramjoué 2017, *op. cit.*, p. 19.

38 E. Broillet-Ramjoué 2017, *op. cit.*, pp. 20-22.

39 Nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance aux collaborateurs de l'entreprise Cuénod Constructions SA qui, sous la responsabilité de J. Léal d'abord, puis sous celle de P. Magnin, nous ont prêté main forte au cours de ces travaux : il s'agit de D. Arrondel, C. Pereira et B. Paquet. Nous remercions en particulier J. Léal, qui a suivi avec beaucoup de compétence les divers chantiers de fouille du service d'archéologie durant de longues années. Quant à l'équipe archéologique, elle était composée des mêmes membres que ceux de la précédente campagne.

40 Docteure en anthropologie et collaboratrice externe du Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de l'Université de Genève, G. Perréard Lopreno collabore régulièrement avec le service d'archéologie depuis 2012.

41 M.-A. Haldimann, docteur en archéologie et chercheur à l'Université de Berne, était en charge de cette étude de 2016 à fin 2017.

42 Docteure en archéologie classique, conservatrice des antiquités classiques au Musée d'art et d'histoire de Genève.

11. Genève, rue René-Louis-Piachaud 4, anciens manèges de Saint-Léger

Sondages préventifs (transformation du parking en lieu de vie polyvalent)

Coord. 2'500'377 / 1'117'262, alt. 387 m

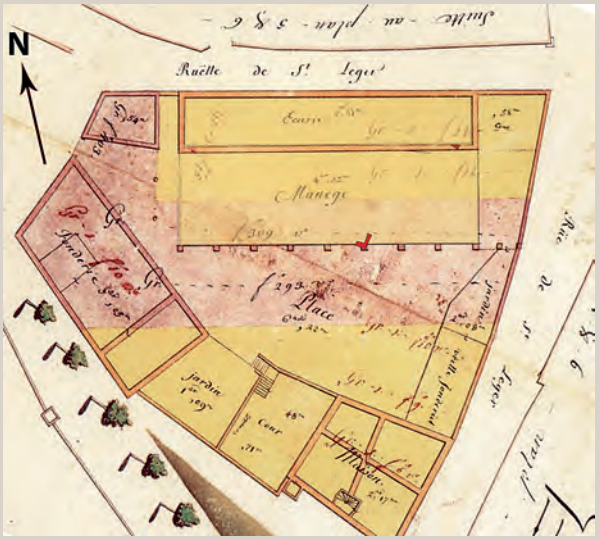
Les sondages entrepris dans le sous-sol du nº 4, rue René-Louis-Piachaud, par les architectes en charge de sa future transformation ont permis au service d'archéologie d'y effectuer une série d'observations[43]. Si la plupart de ces excavations avaient pour but principal de vérifier la profondeur des fondations de l'édifice, elles ont mis au jour à divers endroits des vestiges historiques intéressants.

Grâce aux récentes publications parues sur les anciens manèges de Saint-Léger, on sait qu'il existait sous l'actuel bâtiment un manège plus ancien, installé sur les lieux en 1708[44]. Représentée sur le plan Billon, cette bâtisse était constituée d'une arène couverte, flanquée d'une écurie **FIG 24**. Elle avait été construite en remplacement du manège de la Corraterie, plus ancien encore, qui dut être détruit pour des questions d'hygiène publique.

Quant à l'édifice actuel, de plan basilical et muni d'une abside, il fut érigé en 1828-1829 selon le projet de l'architecte François Brolliet. Il est complété, de part et d'autre de l'arène centrale, par deux grandes écuries pouvant accueillir jusqu'à 35 chevaux **FIG 25**. Transformé en garage en 1930, puis en parking par l'architecte Jean Camoletti en 1950, rappelons qu'il abrita les bureaux du service d'archéologie de l'été 2002 au printemps 2018.

Quant aux sondages préventifs de 2016, ils ont révélé quelques tronçons de murs attribuables à l'un ou l'autre des manèges décrits plus haut. La trouvaille isolée d'un crâne humain, apparu en stratigraphie à la cote 386.47 m, est à rattacher, selon toute vraisemblance, à la grande nécropole de la fin de l'Antiquité qui a été reconnue dans le secteur, depuis le Bourg-de-Four jusqu'au début de la rue de Saint-Léger[45].

E. Broillet-Ramjoué





24 Manège de Saint-Léger de 1708 sur le plan Billon de 1726-1728, avec, en rouge, les murs retrouvés dans deux sondages de 2016. Dessin SCA, E. Broillet-Ramjoué.

25 Manège de Saint-Léger de 1828-1829 sur le plan Céard de 1837-1840, avec, en bleu, les murs observés dans trois sondages. Dessin SCA, E. Broillet-Ramjoué.

43 Menées par l'auteure, les vérifications archéologiques ont bénéficié de l'aide de G. Consagra, technicien de fouille (SCA), entre le 25 mai et le 1er juin 2016. Nous remercions Ph. Ramseier, architecte en charge du projet de transformation (Atelier Traces_Architectures, Genève) pour son intérêt et sa collaboration.

44 D. Rippoll, L'ancien manège de Saint-Léger, rue Piachaud. In : I. Brunier (dir.) *et al.*, *Genève, espaces et édifices publics*. Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève IV, Berne 2016, pp. 245-252 ; *Idem*, *L'ancien manège de Saint-Léger, étude historique*, Genève, mars 2009.

45 L. Blondel, Fortifications préhistoriques et marché romain au Bourg-de-Four (Genève). *Genava*, n.s. XII, 1934, pp. 39-63, en particulier p. 41, où est mentionnée la découverte d'un squelette sous la rue, en face du nº 33, place du Bourg-de-Four.

12. Genève, rue de la Croix-Rouge

Suivi de chantier – Mur de fortification du 16e siècle et mur de la Treille

Coord. 2'500'219.00 / 1'117'378.00, alt. 385 m





26 En haut de l'image, la rampe d'accès est à la promenade de la Treille ; sous le niveau du trottoir, apparition d'une voûte en briques en grande partie masquée par un regard d'égout condamné (à droite) et par des plateaux en bois (au centre). Photo SCA, G. Consagra.

27 La tranchée de la rue de la Croix-Rouge vue en direction du sud-est, avec au centre de l'image un tronçon du mur de fortification du 16e siècle partiellement recouvert par la route et le trottoir. A gauche de l'image, l'imposant mur de la Treille. Photo SCA, G. Consagra.

Pendant l'année 2017, le service cantonal d'archéologie a été sollicité à plusieurs reprises pour effectuer le suivi de deux chantiers qui ont affecté la même rue.

Le premier chantier (Gv136-02), situé en amont du trottoir et au pied du mur de la promenade de la Treille, a été sondé et inspecté en vue de la pose d'une conduite d'évacuation des eaux qui longe la totalité de la rue. Deux des sondages ont permis de mettre en évidence deux ressauts de fondation du mur de soutènement de la promenade. Un troisième sondage, réalisé au sud-est du mur et situé près de la jonction avec la rue Louis-René-Piachaud, a mis au jour un espace voûté constitué de briques et condamné également par des briques dans un deuxième temps **FIG 26**. Bien que très partiellement visible, cette structure pourrait être mise en relation avec la galerie souterraine relevée sous le Palais Eynard et que nous interprétons comme un ouvrage militaire ou, plus vraisemblablement, comme une évacuation des eaux du 18e siècle. A environ 2 m au-dessous du niveau actuel de marche, ce même sondage a pu attester la présence d'un petit égout moderne (du 19e siècle ?) formé par des murs en briques et une couverture en dalles de pierre taillées, large d'environ 0.5 m. L'inspection du petit canal au moyen d'un robot a permis de confirmer sa présence tout le long de la rue de la Croix-Rouge.

Le deuxième chantier (Gv136-03) constitue la suite de celui effectué en 2015, toujours dans le cadre du réaménagement du trottoir et des nouvelles plantations en aval de la rue de la Croix-Rouge[46]. A moins d'une dizaine de mètres de l'ancien chantier en direction du sud-ouest, il nous a été possible de dégager un tronçon de 12 m de long de la courtine défensive du milieu du 16e siècle **FIG 27**. Ce mur se présentait en deux tronçons coupés par l'aménagement récent d'une bouche d'égout. L'épaisseur complète du mur à cet endroit mesurait 1.9 m.

G. Consagra

46 G. Consagra, *Archéologie genevoise 2014-2015, Patrimoine et architecture, Série archéologie* 3, p. 86.

13. Genève, boulevard Helvétique – rue de l'Athénée

Intervention d'urgence – Fortifications du 18e et pont de Saint-Victor

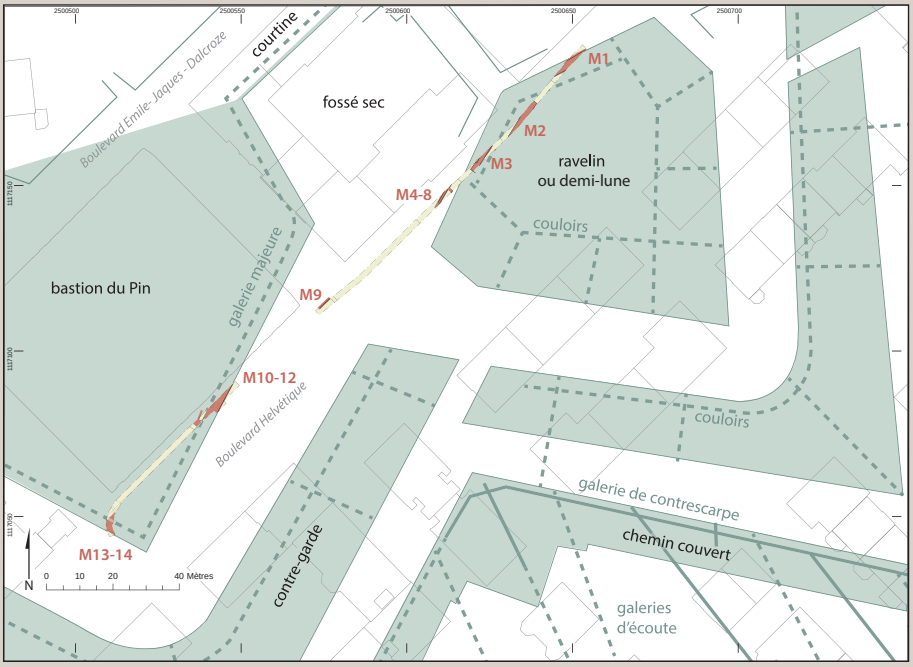
Coord. 2'500'219.00 / 1'117'378.00, alt. 385 m

Le service cantonal d'archéologie a été contacté au début du mois de mai 2017 par les Services Industriels de Genève (SIG) suite à la découverte de murs imposants situés dans la tranchée aménagée pour la pose d'une nouvelle ligne électrique à haute tension. Cette dernière se trouve à la hauteur de l'intersection du passage J.-Jacques Burlamachi avec le boulevard Helvétique, près du Musée d'Art et d'Histoire[47]. Ces travaux prévoyaient une creuse profonde d'environ 3 m et d'une largeur de 1.5 m,

ce qui a permis de mettre au jour une série de structures maçonnées de différentes époques (murs M1 à M14, FIG 28)[48]. La majorité d'entre elles ont pu être datées et rattachées à une phase constructive qui, selon les sources documentaires à disposition, remonte au 18e siècle. Le rythme de la creuse du chantier, l'étroitesse de la tranchée et l'impossibilité d'étendre les fouilles au-delà de l'espace prévu par le projet nous ont contraints à avoir une vision très partielle des différents murs.

A l'exception des murs M4 à M9, tous les vestiges découverts sont liés au système de fortifications bastionnées du début du 18e siècle, appelé alors « système Vauban ». Il s'agissait d'une architecture défensive innovante, élaborée par l'architecte militaire de Louis XIV, le français Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707), aussi appelé le « marquis de Vauban ». Ce type d'architecture, à la pointe de la poliorcétique de l'époque, a été adopté en France et largement employé pour fortifier d'autres villes en Europe, même après la mort de son démiurge. Les sources historiques nous renseignent précisément sur le moment de leur création, entre 1720 et 1722, et également sur la période de leur démolition, à partir de 1861[49]. Le relevé archéologique effectué confirme et précise les données historiques et cartographiques à disposition.

Les murs M1, M2 et M3 peuvent tous être attribués au mur arrière du ravelin situé devant et à protection de la courtine reliant le bastion de Saint-Antoine et celui du Pin. De cet ouvrage, également nommé « demi-lune de Champel »[50], sont conservés l'épaisseur complète du mur arrière (entre 2.10 et 2.20 m), sa fondation et une partie de son élévation. Celle-ci se caractérise par l'aménagement d'un soubassement en blocs de calcaire blanc (une seule assise) et une élévation de boutisses en molasse et moellons liés avec un mortier très dur (FIG 29, M1). De plus, nous avons pu documenter des murs qui délimitent un couloir à l'arrière du ravelin (M2). Une possible tête de mur a également été dégagée, marquant l'emplacement d'une porte ou d'un passage qui reliait l'espace externe, caractérisé par des fossés, et l'intérieur du ravelin (M2 et M3). Ces couloirs souterrains permettaient aux assiégés, en toute discrétion, de miner le ravelin pour ensuite le faire exploser, en provoquant de gros dégâts à l'ennemi qui venait de s'emparer de l'ouvrage.





28 Superposition au plan actuel du quartier des Tranchées du plan des fortifications du 18e siècle (supposées et relevées) et des vestiges relevés lors de l'intervention archéologique (M1 à M14). Dessin SCA, M. Berti.

29 Vue en direction sud-ouest de la tranchée d'aménagement d'une nouvelle ligne électrique. On distingue un ressaut de fondation, un soubassement en calcaire et le début de l'élévation du mur arrière du ravelin (ou « demi-lune de Champel »; M1). Photo SCA, M. Berti.

Les murs M10 à M14 rejoignent en partie le mur d'escarpe du bastion du Pin. Ce dernier protégeait le flanc sud-ouest de la ville de Genève. Ses murs, d'une largeur d'environ 2 m, étaient doublés par d'autres, moins imposants, délimitant une galerie appelée « galerie majeure », bien connue grâce aux sources historiques. Cette galerie, aménagée entre 1720 et 1721 à l'est de la ville, reliait la poterne de Saint-Léger à Rive, en passant sous les bastions du Pin et de Saint Antoine et sous la courtine qui les rattachait FIG 30. Son rôle principal était de permettre le passage à couvert des soldats entre les ouvrages de la première ligne défensive[51].

Les murs M4 à M8, bien que très proches, ne semblent pas faire partie du ravelin du 18e siècle. En effet, leur maçonnerie beaucoup plus légère (en l'absence de stratigraphie ou d'autres éléments datant) n'appartient pas au mur arrière de l'imposant ouvrage défensif (M1 à M3). La creuse du chantier d'aménagement a permis de retrouver la fondation et le départ de l'élévation (0.60-0.65 m de largeur) d'un mur conservé sur presque 8 m de hauteur, et d'un mur perpendiculaire, chaîné au premier. Ces murs pourraient définir un bâtiment d'une phase antérieure à la construction des



30 Vue en direction du sud du carrefour entre le boulevard Helvétique et la rue de l'Athénée en cours de fouille. Sont visibles le mur d'escarpe du bastion du Pin (M13) et le mur formant une galerie (M14) qui facilitait tout déplacement à couvert et en totale discrétion sous la partie est de la ville au 18e siècle. Photo SCA, M. Berti.

fortifications du 18e siècle qui, par chance, aurait été épargné par l'aménagement des fossés[52]. Une autre hypothèse, basée uniquement sur le constat que ces structures ont la même orientation que les murs M2 et M3, verrait ce bâtiment s'appuyer contre le mur arrière du ravelin qui, par contre, n'a pas été mis en évidence à cet endroit. Il pourrait donc s'agir aussi d'une structure postérieure au ravelin du 18e siècle, mais qui n'a laissé aucune trace dans les documents historiques.

Enfin, le mur M9 se révèle être la structure la plus récente de la fouille. Il s'agit d'un mur massif de 5 m de long et conservé sur environ 1.5 m de hauteur, identifiable comme le radier qui supportait une des files de colonnes en fonte soutenant le pont de Saint-Victor. Ce pont, pour lequel on dispose d'une bonne documentation dans les archives[53], a été construit en 1862 et remplacé, cent ans plus tard, par un ouvrage en béton à portée unique. Au moment du réaménagement de cette partie de la ville, dès le milieu du 18e siècle, il permettait la communication avec le nouveau quartier des Tranchées, en franchissant le tout récent boulevard Helvétique.

G. Consagra

47 Nous remercions pour sa collaboration l'ingénieur des SIG G. Devove et l'entreprise de construction SOGECA, en charge des opérations pour le tronçon traversant le boulevard Helvétique, ainsi que l'entreprise COLAS pour le tronçon affectant la rue de l'Athénée (Lot 1, liaison 130kV CEVA-CASEMATE).

48 Ce chantier a été codirigé par M. Berti et l'auteur (SCA), avec l'aide de A. Sampaio Alvez, D. Arrondelle et C. Pereira (Cuénod Constructions SA).

49 I. Brunier et A. Winiger-Labuda, dans M. de la Corbière (dir.) *Genève, ville forte*. Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève III, Genève 2010, pp. 276-278.

50 Ce véritable bastion était expressément conçu comme un corps défensif détaché du reste de la muraille. En cas d'attaque et de prise par l'ennemi, il aurait pu être sacrifié et abandonné par les soldats assiégés, qui auraient pu continuer à se défendre depuis les bastions et la courtine de la ville.

51 L. Blondel, *Notes d'archéologie genevoise*, 1914, p. 85.

52 Le niveau supérieur conservé des murs M4 à M8 correspond en effet à l'altitude 391.50 m, soit le niveau inférieur estimé des fossés autour de la demi-lune de Champel.

53 B. Frommel, dans M. de la Corbière (dir.) 2010, *op. cit.*, pp. 304-305.



31 Les faces décorées de deux blocs de calcaire. Photo SCA, P. Ruffieux.

14. Genève, boulevard du Théâtre 11
Suivi de chantier (rénovation du Grand Théâtre)

Coord. 2'499'950 / 1'117'497, alt. 378 m

En mars 2016, la direction du chantier de rénovation du Grand Théâtre a alerté le service cantonal d'archéologie suite à la découverte de plusieurs blocs taillés en calcaire, dont deux portaient sur une face un décor gravé **FIG 31**. Ces blocs se trouvaient, au moment de leur découverte, au fond d'une profonde excavation (4 à 5 m sous le niveau de la rue) réalisée près de la façade ouest du bâtiment, en face du nº 12 du boulevard du Théâtre. Un examen du fond de l'excavation a permis de déterminer que l'on était en présence de remblais des anciens fossés des fortifications de la ville, comblés dans le dernier quart du 19e siècle. Les blocs mis au jour étaient mêlés à ces remblais. Ils proviennent vraisemblablement d'un monument qui se trouvait à proximité, peut-être la Porte Neuve, démantelée en même temps que les fortifications[54].

P. Ruffieux

54 Concernant l'identification des blocs taillés, nous avons bénéficié de l'expertise d'A. Winiger-Labuda et d'I. Brunier, historiennes au Service de l'Inventaire des monuments d'art et d'histoire (IMAH/OPS), que nous remercions chaleureusement.

15. Genève, rue Saint-Léger, angle cours des Bastions

Fouille de sauvetage (excavation d'une tranchée pour le gaz)

Coord. 2'500'320 / 1'117'170, alt. 385 m.

En mai 2016, l'excavation par la Ville de Genève[55] d'une tranchée destinée à recevoir une conduite de gaz pour la chaufferie du Palais Eynard, à la rue Saint-Léger, a permis la mise au jour d'un mur maçonné d'environ 1.80 à 2 m de largeur minimum, à l'orientation incertaine, mais suivant plus ou moins l'axe de la rue **FIG 32**. Il a été rapidement dégagé et nettoyé pour être ensuite documenté et ainsi permettre la poursuite des travaux. Son appareil était constitué de galets de tailles diverses et de fragments de blocs de molasse, liés par un mortier clair très fusé. Les parements avaient complètement disparu. Aussi limitée qu'en soit la vision, son aspect suggère que ce mur est d'une date postérieure au Moyen Age et pourrait être en rapport avec le bastion de Saint-Léger, construit au milieu du 16e siècle, sur l'emplacement duquel il se trouve. Plusieurs découvertes récentes dans les environs immédiats, notamment dans la rue Eynard, sous le pont de Saint-Léger ou à quelques mètres de notre maçonnerie, à l'angle de la rue Saint-Léger et du Cours des Bastions, concernaient justement des parties de cette fortification[56].

P. Ruffieux



32 Le mur découvert dans une tranchée de la rue Saint-Léger. Photo SCA, P. Ruffieux.

55 Nos remerciements vont à M. T. Viglino, du Service de l'énergie de la Ville de Genève, pour avoir pris contact avec le service cantonal d'archéologie en amont des travaux, afin d'évaluer l'impact du chantier sur de possibles vestiges archéologiques.

56 Voir J. Terrier, Découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 2004 et 2005. *Genava* n.s. 54, 2006, pp. 330-334.

16. Genève, Ponts-de-l'Ile

Intervention d'urgence

Coord. : 2'500'000 / 1'117'955, alt. 372 m

En automne 2017, lors des travaux pour la pose d'une conduite d'eau de 1 m de diamètre dans le Rhône par les Services industriels de Genève (projet GeniLac), une cinquantaine de pieux en chêne ont été prélevés par des plongeurs sous les actuels Ponts-de-l'Ile de la rive droite. Seuls les éléments se trouvant sur l'axe du chantier ont été prélevés et sciés au niveau du fond du creusement (souille), à l'altitude moyenne de 365.50 m (altitude moyenne du Rhône : 372.00 m). Les tronçons retirés de l'eau ont été mis à disposition du Laboratoire romand de dendrochronologie. Les analyses effectuées sur une dizaine d'échantillons donnent une date d'abattage en automne/hiver 1871-1872[57].

Deux pieux ont été retrouvés couchés sur le lit du fleuve : l'un d'eux mesurait environ 6 m avec la pointe conservée. Pour les autres, les pointes étant restées fichées dans le substrat naturel, nous n'avons aucune information quant à leur longueur. Certains des segments prélevés mesurent environ 3 m. Le niveau moyen du Rhône se trouvant vers 372 m, on peut déduire l'altitude sommitale des pieux les mieux conservés vers 368.50 m. Seuls les diamètres des pieux sont disponibles, ils varient entre 0.25 m et 0.35 m. Les sections sont majoritairement circulaires ou quadrangulaires.

Du fait de l'étroite emprise du chantier, il n'a pas été possible de définir le plan d'une pile ou d'une palée de pont. Seul un groupe de pieux et quelques très gros fragments de mortier et de béton peuvent faire penser

que l'on est sur le tracé du pont amont, reconstruit entre 1871 et 1874 **FIG 33**. A 10 m en aval, une meule courante en granite de 1.20 m de diamètre a été récupérée.

En janvier 1987, des travaux de dragage avaient déjà permis de prélever plusieurs centaines de pieux. Les analyses dendrochronologiques ont fourni des dates entre le 15e et la fin du 19e siècle. Entre 2009 et 2011, durant les travaux de reconstruction des ponts pour la nouvelle ligne du tram 14, de nombreux pieux avaient été enlevés par les entreprises de terrassement; le service archéologique n'était alors pas intervenu. Il n'est pas impossible qu'une partie de ces pieux soient eux aussi en relation avec les travaux de 1871-1874.

G. Zoller

57 Laboratoire romand de Dendrochronologie, J.-P. Hurni et B. Yerly, Réf. LRD17/D7489.



33 Vue du pont amont des Ponts-de-l' Ile avant 1889. BGE, Centre d'iconographie genevoise.

17. Genève, place du Bourg-de-Four 27– rue Chausse-Coq 7

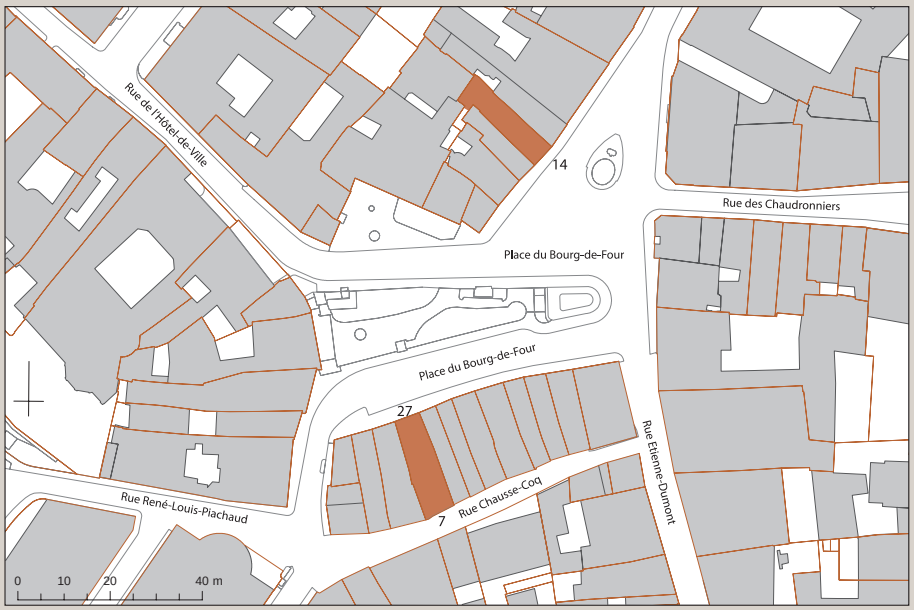
Observations du bâti et datations (parcelle 4404)

Coord. 2'500'420 / 1'117'300, alt. 391 m.

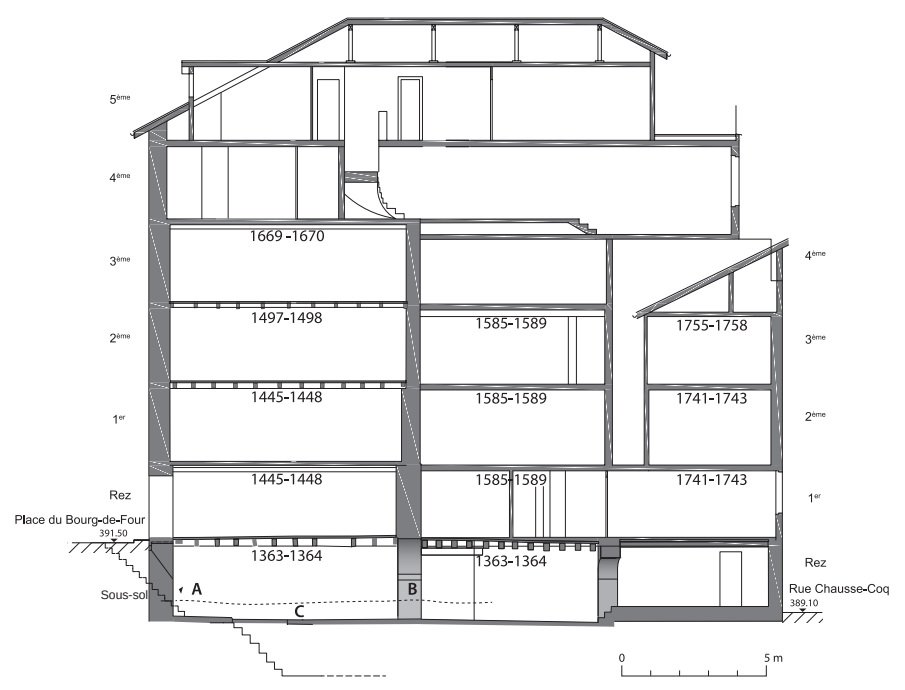
Des travaux de rénovation survenus dans l'immeuble situé au 27 de la place du Bourg-de-Four et au 7 de la rue Chausse-Coq **FIG 34** ont offert l'occasion au service cantonal d'archéologie de procéder à quelques observations[58].

A l'exception de quelques constats sur les murs du sous-sol, il n'a pas été possible de procéder à une étude des maçonneries en raison de la présence d'enduits et de boiseries masquant les parois du rez-de-chaussée et des étages. A défaut d'analyses visuelles, une série conséquente d'analyses dendrochronologiques, décidées conjointement avec le service des monuments et sites, ont été effectuées sur les solives des planchers conservés.

La parcelle dont il est question est reconnaissable sur le plan Billon de 1726. Elle s'étend sur 22 m de longueur pour une largeur en façade d'environ 5 m et est caractéristique du parcellaire médiéval dit « en lanière ». L'actuelle propriété recouvre une tripartition ancienne vraisemblablement constituée de deux corps de bâtiment et

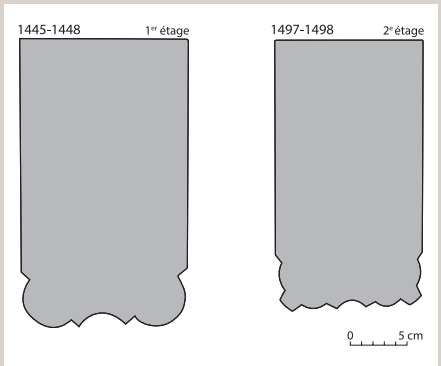


34 Situation des nos 14 et 27 de la place du Bourg-de-Four. Dessin SCA, M. Berti.



35 Coupe transversale du nº 27, place du Bourg-de-Four (état actuel), avec la localisation et la datation des solives analysées par dendrochronologie. Dessin SCA, M. Berti, sur des plans du bureau Archilab – Gabriele M. Rossi SA.

36 Profils des solives du 1er et du 2e étages du corps de bâtiment qui s'ouvre sur le Bourg-de-Four. Dessin SCA, M. Berti.



d'un espace ouvert au sud. Les deux tiers nord de la parcelle semblent avoir été dévolus dès l'origine à l'habitation, alors qu'au sud, côté rue Chausse-Coq, il s'agissait d'une cour ou d'un jardin. Ce n'est vraisemblablement qu'au 18e siècle que le volume arrière sera construit.

La cave, en sous-sol du côté place du Bourg-de-Four et de plain-pied côté rue Chausse-Coq, en vertu du relief inhérent à la colline, date des environs de 1365 selon les résultats d'analyses dendrochronologiques effectuées sur les solives du plafond[59]. On accédait à la cave côté Bourg-de-Four par un escalier (FIG 35, A) fermé au niveau de la place par un trappon, comme il en existe encore actuellement dans les rues avoisinantes. Bien que condamné, cet accès est encore lisible dans le mur nord de la cave. Relativement large, il est marqué par des piédroits et un arc en plein cintre appareillé en blocs de molasse. Sous le mur de refend de la cave, un grand arc en plein cintre (FIG 35, B) a permis d'aménager un local unique correspondant à la surface des deux corps d'habitation. Ses piédroits sont surmontés d'une imposte destinée à caler le cintre en bois qui soutenait l'arc lors de sa construction. Le niveau inférieur des murs de la cave, plus épais, met en évidence l'existence d'une construction plus ancienne (FIG 35, C).

Les analyses dendrochronologiques effectuées sur les solivages des planchers des étages établissent que l'immeuble actuel, bâti au 14e siècle sur des bases plus anciennes, est successivement transformé et surélevé au cours des 15e, 16e et 17e siècles, puis agrandi vers le sud durant le 18e siècle. Dans la maison qui s'ouvre sur le Bourg-de-Four, les solives des premier et second étages sont moulurées FIG 36.

I. Plan

58 L'intervention et l'analyse du bâti ont été menées entre le 18 et le 23 mars 2016 par G. Zoller, aidé de M. Berti pour la documentation graphique.

59 Laboratoire romand de Dendrochronologie, J.-P. Hurni et B. Yerly, Réf. LRD16/R7271 et LRD16/R7298.

18. Genève, place du Bourg-de-Four 14
Intervention d'urgence (parcelle 6967)

Coord. 2'500'448 / 1'117'367, alt. 396 m

Le service archéologique a été alerté lors de la découverte d'ossements humains en sous-sol au numéro 14 de la place du Bourg-de-Four FIG 34 et 37 [60].

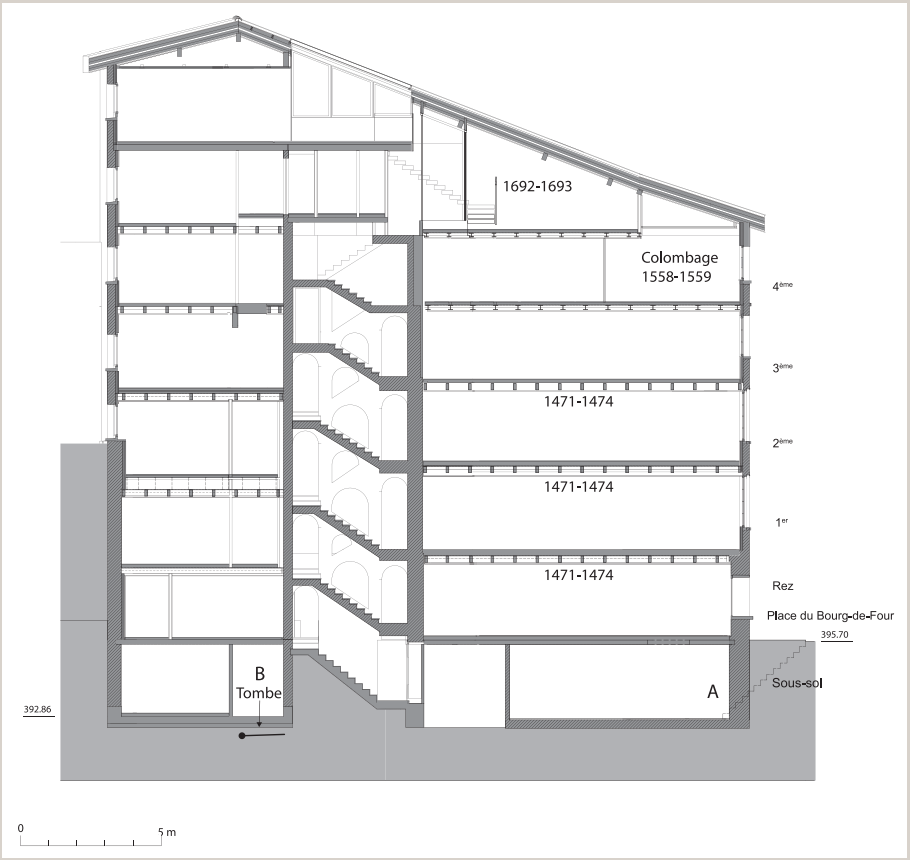
L'immeuble, alors en cours de transformations intérieures, occupe une parcelle médiévale en lanière du même type que celle précédemment décrite au nº 27 (voir

notice 17), également de 22 m de longueur sur 5 m de largeur. Il compte actuellement une cave en sous-sol, quatre étages sur rez et des combles. Dans le mur de la cave, des éléments similaires à ceux observés au 27 de la place du Bourg-de-Four (encadrement en blocs de molasse, gonds) permettent de situer l'accès à l'escalier qui menait à la rue (**FIG 37**, A).

Le chantier de transformation en cours n'a pas permis de procéder à une analyse, même sommaire, des enduits et des maçonneries. Des échantillons, prélevés six mois plus tard sur un certain nombre de solives conservées en place, ont permis d'établir que le rez-de-chaussée et les deux premiers étages de l'immeuble remontent au 15e siècle, comme en témoignent par ailleurs leurs fenêtres en accolades. Les solives du 1er et du 2e étages (une dizaine par niveau) sont moulurées selon deux profils différents, utilisés conjointement lors du même chantier. Les deux étages supérieurs rendent compte d'une surélévation survenue au 16e siècle. Le 3e étage est construit en pierre alors que le 4e est en colombage. Les prélèvements effectués sur les poutres du colombage ont été datés de 1558-1559 **FIG 38**. Un dernier échantillon, pris sur une ancienne panne, fait remonter la charpente à l'extrême fin du 17e siècle[61] **FIG 37**.

C'est sous le corps arrière de l'immeuble aménagé à flanc de colline, à un niveau profond, qu'a été partiellement mis au jour, lors d'une reprise en sous-œuvre des fondations de la cave actuelle, un squelette inhumé selon une orientation est-ouest. Enfouie à l'altitude de 392.60 m (soit 3 m sous le niveau de la place), cette tombe est antérieure aux fondations médiévales qui la scellent (**FIG 37**, B). Une analyse radiocarbone effectuée sur un os permet de la dater entre la fin du 8e et le milieu du 10e siècle[62].

I. Plan





37 Coupe transversale du 14 Bourg-de-Four (état actuel), avec la situation de la tombe ainsi que la localisation et la datation des solives analysées par dendrochronologie. Dessin SCA, M. Berti, sur des plans du bureau Archilab – Gabriele M. Rossi SA.

38 Eléments de charpente du colombage du 4e étage, datés de 1558-1559. Photo LRD, J.-P. Hurni.

60 Observations faites entre le 6 et le 8 décembre 2016 par G. Zoller, aidé de M. Berti pour la documentation graphique.

61 Laboratoire romand de Dendrochronologie, J.-P. Hurni et B. Yerly, Réf. LRD17/R7463.

62 J.-P. Hurni et B. Yerly, Laboratoire Romand de Dendrochronologie, Réf. LRD17/R7446R, Echantillon ETH-80121, 1171±24 BP, soit 771-950 AD à 95,4% de probabilité.

ARCHÉOLOGIE GENEVOISE 2016-2018
PATRIMOINE ET ARCHITECTURE
SÉRIE ARCHÉOLOGIE N° 4
AVRIL 2020

UNE PUBLICATION DE L'OFFICE DU PATRIMOINE
ET DES SITES, SERVICE CANTONAL D'ARCHÉOLOGIE
ROUTE DE SUISSE 10
CH - 1290 VERSOIX
+41 (0)22 327 94 40
www.ge.ch/dossier/archeologie-genevoise

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
PIERRE ALAIN GIRARD
DIRECTEUR DE LA SÉRIE ARCHÉOLOGIE
JEAN TERRIER
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
NOÉLIE VALLOT

ABONNEMENTS ET COMMANDES
OFFICE DU PATRIMOINE ET DES SITES
CASE POSTALE 22
CH - 1211 GENÈVE 8
+41 (0)22 546 61 01
www.ge.ch/organisation/office-du-patrimoine-sites

COORDINATRICE
LUCIE STEINER, ARCHEODUNUM SA
EN CRAUSAZ 10
CH - 1124 GOLLION

ÉDITIONS
ART EDITION SUISSE
C/O EDITIONS SLATKINE

MAQUETTE
ANNE-CATHERINE BOEHI EL KHODARY, INFOLIO
MISE EN PAGE
ALEXANDRE MOSER, ARCHEODUNUM SA
PHOTOLITHOGRAPHIE
KARIM SAUTEREL, INFOLIO

IMPRESSION
ATAR ROTO PRESSE SA, GENÈVE

N° ISSN 1420-7095
N° ISBN 978-2-940663-02-6
© OFFICE DU PATRIMOINE ET DES SITES 2020

ARCHÉOLOGIE GENEVOISE 2016-2018
PATRIMOINE ET ARCHITECTURE
SÉRIE ARCHÉOLOGIE N° 4
AVRIL 2020

UNE PUBLICATION DE L'OFFICE DU PATRIMOINE ET DES SITES
SERVICE CANTONAL D'ARCHÉOLOGIE
10, ROUTE DE SUISSE
1290 VERSOIX
+41 (0)22 3279440
www.ge.ch/dossier/archeologie-genevoise

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
PIERRE ALAIN GIRARD
DIRECTEUR DE LA SÉRIE ARCHÉOLOGIE
JEAN TERRIER
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
NOÉLIE VALLOT

COORDINATRICE
LUCIE STEINER, ARCHEODUNUM SA

ÉDITIONS
ART ÉDITION SUISSE C/O ÉDITIONS SLATKINE
MAQUETTE
ANNE-CATHERINE BOEHI EL KHODARY, INFOLIO
MISE EN PAGE
ALEXANDRE MOSER, ARCHEODUNUM SA

Image de couverture :
Fouille de structures de l'Antiquité tardive et prise de niveaux sur l'établissement rural de Laconnex, vue en direction du nord-ouest.

PRIX : 26 CHF
N° ISSN 1420-7095
© OFFICE DU PATRIMOINE ET DES SITES 2020

REPUBLIQUE ET CANTON DE GENEVE
POST TENEBRAS LUX

art éditions SUISSE

ISBN 978-2-940663-02-6